This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Geog 4477.87.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

Le SOLITAIRE ANGLOIS, ou aventures merveilleuſes de PHILIPPE QUARLL, par M. DORRINGTON. Traduit de l'anglois.

May be by — Bicknell. See Notes and Queries, V., 372.

THE HERMIT; or the Unparallelled Sufferings and Surprising Adventures of Mr. Philip Quarll, an Englishman, discovered by Mr. Dorrington, a Bristol merchant, upon an Island in the South Sea; his Shipwreck on the Coast of Mexico, etc., 12mo., *bound*, RARE, 4s., ... 1768

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME QUATRIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques.*

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

Geog 4477.87.7
1850, July 11.
Gray Fund.

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

PRESERVATION MASTER
AT HARVARD

LE SOLITAIRE ANGLOIS,

OU

AVENTURES MERVEILLEUSES DE PHILIPPE QUARLL.

Par M. DORRINGTON.

Traduit de l'anglois.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

LE ſort des romans célèbres a toujours été de donner naiſſance à des ſuites ou à des imitations ; & l'on remarque ordinairement que ces productions médiocres figurent très-mal à côté de leurs modèles. Il ne faut cependant pas penſer ainſi des *Aventures de Philippe Quarll* ; quoique ce roman ne ſoit qu'une imitation de Robinſon, & que nous ne prétendions établir aucune ſorte de comparaiſon entre les deux ouvrages, néanmoins nous eſpérons que nos lecteurs nous ſauront gré d'avoir employé celui-ci. Il eſt rare, recherché, & mérite d'être diſtingué de beaucoup d'autres imitations de Robinſon.

Nous ne connoiſſons point l'auteur de ce roman, qui eſt anglois ; nous n'avons également aucuns renſeignemens ſur le traducteur : au ſtyle de ce dernier, nous le croyons étranger : nous y avons remarqué que notre langue lui étoit peu familière. Le nom de Dorrington, que l'on lit en tête de l'ouvrage, eſt un nom ſuppoſé ; c'eſt celui du voyageur que l'on feint avoir découvert la retraite de notre Solitaire, & que l'on donne pour l'éditeur du récit de ſes aventures.

De toutes les imitations de Robinſon, celle-ci nous a paru la plus agréable : quoique, nous le répétons, elle ſoit très-inférieure à ſon modèle. L'auteur a traité ſon ſujet d'une manière gaye ; & il a donné à ſon ouvrage un caractère original, quoiqu'il ne ſoit réellement qu'une imitation.

L'édition d'après laquelle nous imprimons, eſt précédée d'une préface que nous avons cru devoir ſupprimer. Nous y avons vu, avec peine, que l'auteur y traite avec mépris le roman de Robinſon, qui étoit nouveau alors ; mais qui n'en méritoit pas moins des égards, tant par le mérite de l'ouvrage en lui-même, que parce que l'auteur y avoit puiſé ſon ſujet & ſes idées les plus heureuſes. L'envie d'élever ſa production ſur les débris de la réputation de l'autre, a pu ſeule lui dicter une critique auſſi injuſte. Dans le ſurplus de cette préface, l'auteur, ſous le nom de l'éditeur anglois, cherche à donner à ſon roman les couleurs de la vérité ; & s'efforce de perſuader à ſes lecteurs, que les aventures dont il donne le récit ſont véritables. Nous n'en croyons pas moins que l'ouvrage eſt un pur roman, dont Robinſon a donné l'idée, mais que l'auteur a ſu varier & traiter d'une manière qui lui eſt propre.

LE SOLITAIRE ANGLOIS.

LIVRE PREMIER.

Comment on trouva M. QUARLL. *Deſcription de ſes habits, de ſa demeure & de ſes meubles. Ses entretiens avec les perſonnes qui le découvrirent.*

COMME j'avois conclu les affaires de négoce qui avoient été le but de mon voyage, & que je n'étois plus arrêté au Mexique, que par les vents contraires, en attendant qu'ils changeaſſent, je ne manquois pas un ſeul jour d'aller me promener le long de la mer. Une fois qu'il faiſoit un tems charmant, & que la mer étoit d'un calme extraordinaire, je partis de grand matin pour faire ma promenade accoutumée, & je m'accoſtai, je ne ſais comment, d'un Eſpagnol qui demeuroit au Mexique. Cet homme s'appelloit Alvarado.

Après que nous eûmes conſidéré pluſieurs

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

de la nature. Nous remarquâmes que quelques-uns servoient de retraite à des singes ; leur fuite précipitée nous empêchoit d'en discerner la couleur : cependant, en avançant, nous vîmes qu'il y en avoit de deux espèces, les uns avec le dos verd & le reste jaune, & les autres gris sur le dos & le reste blanc : ce qui faisoit des bêtes d'une beauté charmante.

A quelque distance de cet endroit, j'apperçus quelque chose que je pris pour des maisons, & j'en avertis Alvarado. Si cela est, n'avançons pas, répondit le prudent Espagnol, qui craignoit qu'il n'y eût là des sauvages qui reçussent mal notre visite : il voulut en même-tems retourner sur ses pas. Je lui dis là-dessus qu'il seroit tems de faire notre retraite, quand nous aurions apperçu le danger. Non, il ne sera peut-être plus tems alors, me répondit-il ; si les malheurs ne suivent pas toujours les dangers, du moins les dangers sont toujours une raison suffisante pour craindre les malheurs. Eh bien, à la bonne-heure, repliquai-je ; quand nous verrons les ennemis, nous en serons à quelque distance : fuyez alors si vous le jugez à propos : pour moi, j'ai le long bâton de notre guide, armé de fer à un bout, & garni d'un croc à l'autre, je ferai l'exercice avec cette arme jusqu'à ce que vous soyez en sûreté : suivez-moi maintenant.

La honte le persuada mieux que mes discours : ainsi nous avançâmes assez pour remarquer que ce que nous avions pris pour des maisons, étoient comme des treilles composées d'arbres verds. Je veux bien avouer que je commençai à craindre ce que l'Espagnol avoit prédit, & que je doutai s'il ne vaudroit pas mieux éviter le péril, que d'aller au-devant. Néanmoins je dissimulai ma crainte, de peur d'augmenter & d'autoriser celle d'Alvarado, qui auroit été ravi d'avoir ce prétexte pour s'enfuir. J'eus beau faire, il s'apperçut que je marchois moins vîte qu'auparavant ; & concluant d'abord que je voyois quelque chose qui n'iroit pas bien pour nous, ce ne fut que plaintes & gémissemens de sa part. Qu'avoit-il à faire de s'abandonner à mes conseils ? Nous payerions bien cher notre impertinente curiosité. Ce que nous voyions ressembloit mieux à des retraites de voleurs, ou à des cabanes de sauvages, qu'à des demeures de chrétiens.

Tels étoient les discours que sa frayeur lui dictoit, & en même tems nous approchions d'une colline couverte d'arbres, où paissoient quelques animaux que je reconnus être des chèvres, & qu'Alvarado jugea être des bêtes sauvages, à la vîtesse avec laquelle elles s'enfuirent dès qu'elles nous eurent appercus. Pour

moi, jugeant autrement, j'inférai de leur fuite, que ces treilles n'étoient pas ce que j'avois penſé. Voici comment je raiſonnois : ſi ces arbres ſervoient de demeure à quelques hommes, les chèvres, accoutumées à voir des créatures de notre eſpèce, ne fuiroient pas devant nous ; & ſi elles étoient des animaux farouches, elles ne viendroient pas paître en des endroits que des hommes habitent. Il y a quelque apparence que ceci aura été la retraite de quelque ſolitaire qui y eſt mort, ou qui eſt allé vivre ailleurs. Comme Alvarado n'avoit encore rien vu de contraire à ce que je ſuppoſois, il commença à ſe rendre, & nous continuâmes notre marche.

Lorſque nous fûmes à portée de diſcerner les choſes, nous tombâmes dans la dernière ſurpriſe. Ce qui ſe préſentoit à nos yeux ſurpaſſoit les meilleurs ouvrages de l'art ; la régularité & le bon goût y regnoient de toutes parts, & rien néanmoins n'y reſſembloit à ce qui eſt travaillé par les hommes. La nature & le tems paroiſſoient ſeuls capables d'avoir bâti cet édifice : en un mot, ce n'étoient ni des maiſons, ni des cabanes, ni des cabinets de verdure ; c'étoit quelque choſe qui en avoit l'utilité & l'agrément.

Après en avoir admiré long-tems les dehors, ſans être interrompu que par le chant harmo-

nieux d'une infinité d'oiſeaux perchés ſur une haie qui environnoit un arpent de terre voiſin: nous eûmes la curioſité d'examiner les dedans de cette charmante retraite. La première choſe que nous y remarquâmes, fut qu'elle avoit environ neuf pieds de hauteur, & autant en quarré; les murailles en étoient droites & unies. Ce qui formoit le toit, étoient des feuilles vertes ſemblables à celles des mûriers, & appliquées les unes ſur les autres avec autant de juſteſſe & de propreté que les ardoiſes dont nous couvrons nos maiſons. Le milieu du toit ſe terminoit en eſpèce de coupole, & étoit couvert de même que le reſte. Enfin, à chaque coin du logis, il y avoit un arbre droit comme un cyprès, & ſans branches juſqu'à la hauteur de douze pieds, où commençant à naître, elles répandoient un ombrage délicieux ſur le toit, & y faiſoient une eſpèce de dais ou de berceau: il n'y avoit pas juſqu'à la porte qui ne fût un chef-d'œuvre. Elle étoit compoſée de petites branches d'arbres entrelaſſées avec art, & fermée avec un verrouil de bois, qui s'enchaſſoit dans une gâche de la même matière.

Comme elle étoit fermée par dehors, nous jugeâmes que le maître en étoit ſorti, ce qui nous donna la hardieſſe d'y entrer. Nous apperçûmes d'abord vis-à-vis de la porte un lit placé

sur la terre, qui étoit polie & nette comme une glace. On ne devineroit jamais de quoi cette couche étoit faite. La couverture, qui avoit trois pouces d'épais, étoit d'herbes seches qui avoient conservé leur verdure, & qui valoient le coton & la laine pour la douceur & pour la chaleur. Le lit étoit de la même nature & du même ouvrage, excepté qu'il avoit trois fois autant d'épaisseur, ce qui le rendoit aussi mou qu'un lit de plume; & dessous, il y avoit un matelas semblable, mais un peu moins maniable.

Il ne paroissoit, ni plus de magnificence, ni moins d'industrie dans le reste des meubles. Imaginez deux planches de chêne, minces & polies, posées sur quatre pieux enfoncés dans la terre: voilà la table. Une chaise mise auprès étoit du même travail que la porte. Dans un coin, à terre, on voyoit un petit coffre comme sont ceux des matelots. Il pendoit à la muraille une camisolle & des culottes de toile, semblables à celles des mariniers quand ils sont à bord. D'un autre côté, on avoit accroché un habit long & un bonnet, tissus d'herbes comme la couverture du lit, & épais de la moitié d'un travers de doigt: ce que nous jugeâmes être un habillement d'hiver.

Nous n'avions pu voir par dehors de quoi

cette maison étoit faite, parce que les feuilles qui la couvroient par-tout, ne laissoient rien appercevoir que leur verdure. Nous reconnûmes, en l'examinant par-dedans, que c'étoit un amas de plusieurs arbres serrés les uns contre les autres, qui formoient un mur inébranlable & épais d'environ six pieds. Leurs tiges droites, polies & couleur d'olive, ressembloient à un ouvrage de boiserie ; leurs branches chargées de feuilles, qui s'étendoient au-dessus de la chambre, se croisoient & se confondoient les unes dans les autres, aidées, sans doute, par l'adresse de l'architecte : ce qui composoit un plat-fonds d'une beauté enchantée, & que la pluie ne pouvoit pénétrer. Je n'avois encore considéré ces choses qu'en gros : je voulus ensuite regarder ce qu'il y avoit dans le petit coffre qu'on avoit laissé ouvert, & j'y trouvai des feuilles de parchemin : l'inquiétude & l'impatience d'Alvarado ne me laissèrent pas le loisir de voir ce que c'étoit. Il avoit tant de peur que l'hôte ne revînt, qu'il fallut sortir d'abord.

Pour comble de malheur, en nous en allant, nous remarquâmes deux arquebuses à un coin de la chambre, derrière la porte. Ce spectacle acheva d'intimider mes deux compagnons, & à dire le vrai, il m'émut un peu moi-même. En effet, jusqu'alors, j'avois cru me trouver dans

la solitude d'un Hermite ; mais des armes dans un lieu, où, en ce cas, j'aurois dû ne voir qu'un crucifix & des images, ne pouvoient guères me laisser dans cette pensée. Néanmoins, après avoir manié ces deux armes, leur rouille me convainquit qu'elles ne pouvoient avoir servi de plusieurs années ; de sorte que je retombai dans mon premier sentiment, & que je les pris pour des restes d'un naufrage que l'hermite avoit rencontrés par hasard sur un rocher. Je le dis à mes compagnons, qui, toujours entêtés qu'il y avoit à craindre en ce lieu, se hâtoient d'en sortir, sans vouloir rien regarder davantage. A la fin, pourtant, je leur démontrai par tant de raisons, que si ces armes avoient été destinées à un mauvais usage, on les auroit conservées avec plus de soin, qu'ils consentirent à voir les autres appartemens qui étoient de la même façon & de la même nature, quoique bâtis pour des fins différentes.

Le premier étoit couvert de tous côtés de la même sorte d'herbe qui croissoit à terre, & qui étoit aussi unie que si on l'avoit applanie avec des rouleaux ; derrière cet endroit, il y avoit plusieurs loges, comme des chenils, mais nous n'y vîmes ni entendîmes point de chiens.

J'ai oublié de dire que pendant que nous examinions tout, nous avions mis notre jeune

matelot en sentinelle, pour nous avertir au cas qu'il vît venir quelqu'un : ainsi nous entrâmes sans rien craindre dans cette cabane, qui n'étoit fermée que comme l'autre, & qui se trouva être une cuisine. Nous y vîmes plusieurs coquilles de différentes grandeurs, que nous jugeâmes devoir servir en guise d'assiètes, de plats & autres batteries de cuisine. Quelques-unes étoient usées par dehors à force d'avoir été sur le feu, mais le dedans étoit d'une extrême propreté. Pour les autres, par dedans & par dehors, elles ressembloient à des nacres de perle. A un bout de la chambre, il y avoit une sorte de fourneau, comme on en a dans les grandes cuisines ; à deux ou trois pieds de distance, étoit l'âtre, où il paroissoit qu'il y avoit eu du feu depuis peu, ainsi que dans le fourneau, vu qu'il y avoit encore des charbons & des cendres fraîches. Ces choses me confirmèrent dans la pensée que nous étions dans un hermitage. Alvarado, de son côté, voyoit avec plaisir des fourneaux où il avoit cru voir des lits, & des poêlons où il avoit appréhendé de rencontrer des armes.

C'étoient autant de circonstances qui diminuoient la crainte où il étoit que des sauvages ne vinssent nous massacrer. Il me disoit lui-même, qu'il ne pouvoit croire qu'il demeurât

plusieurs personnes dans l'endroit où nous étions; que, s'il y en avoit qui fussent allés dans le reste de l'isle, il falloit qu'ils ne nous eussent pas vus; & que d'ailleurs nous aurions dû en rencontrer quelques-uns. Je fus ravi qu'il m'aidât ainsi lui-même à dissiper ses frayeurs, & j'en considérai les choses avec moins de précipitation. Le premier objet de notre curiosité fut plusieurs coquilles couvertes, sur une tablette soutenue par deux bâtons enfoncés dans le mur, qui étoit de gazon. Il y avoit dans les unes des anchois marinés, dans les autres des mousserons, & dans les autres des capres ou autres choses semblables.

Sur une autre tablette derrière la porte, étoient diverses sortes de poissons secs. A terre, d'un autre côté, il y avoit deux coffres ouverts, pleins de poisson salé & de viande fumée. Fort bien, dis-je, un hôte qui se connoît ainsi en mets, & qui les aime, ne peut être un barbare. Une seule chose nous embarrassoit, c'est que ces provisions paroissoient trop épicuriennes pour un hermite. Là-dessus Alvarado me parla de la sorte.

Il y a six ans que je suis au Mexique, pendant lesquels j'ai été plus de vingt fois au Pérou, & jamais je n'ai entendu parler de cette isle. Telle est la difficulté d'y aborder, que j'ose assurer que

nous sommes les seuls qui aient osé l'entreprendre, ou qui y aient réussi ; ainsi je suis assez porté à conclure, que quelques-uns de ces déterminés flibustiers qui infestent nos mers, auront cherché ici un asile, & que la maison où nous sommes est celle de leur capitaine, qui aura distribué ses compagnons dans des caves creusées sous les rochers.

Il y avoit trop d'apparence, à ce qu'il disoit, pour que je vouluſſe le démentir. Néanmoins, je combattis sa pensée, de peur qu'il ne voulût à toute force se retirer, avant que nous eussions visité le reste. Je lui répondis que ses conjectures étoient probables, que peut-être aussi elles étoient fausses ; que même, en les supposant vraies, il n'en étoit pas moins certain qu'il n'y avoit personne auprès de nous qui nous inquiétât ; qu'ainsi nous pouvions en liberté entrer dans les autres appartemens. Je l'entraînai en même-tems dans un endroit fermé comme les deux autres, auxquels d'ailleurs il ne ressembloit nullement, ni pour la façon, ni pour l'usage. C'étoit un véritable cabinet de verdure, composé d'arbres plantés à un pied l'un de l'autre, dont les branches entrelassées d'une manière regulière, formoient plusieurs compartimens agréables, où il n'y avoit que l'air qui pût entrer. Il nous parut de la même

hauteur & largeur que la cuisine, qui étoit à l'autre bout du logis, tellement que la maison se trouvoit entre deux aîles d'une parfaite uniformité. Nous ne pûmes douter, à la fraîcheur de ce lieu, que ce ne fût un asile, dans les jours chauds, contre l'ardeur du soleil. Nous y trouvâmes, sur des planches, des coquilles larges, profondes, en un mot comme celles de la cuisine, dont les unes contenoient du beurre, & les autres de la crême ou du lait. Il y avoit sur une tablette plusieurs petits fromages, & sur une autre, un reste de racines qui ressembloient à des salsifis, & qui paroissoient avoir été frites.

Ces mets ne pouvoient que nous persuader davantage que ce séjour n'étoit point celui d'un hermite, qui, sans doute, n'auroit pas tant cherché à satisfaire son goût. Ainsi, ne sachant chez qui nous pouvions être, nous résolûmes de n'y pas demeurer davantage, & d'aller chercher notre pêche, qu'il étoit tems d'apprêter. Comme les arbres qui étoient épais en cet endroit, nous auroient empêché de découvrir assez-tôt l'ennemi pour l'éviter, nous jugeâmes à propos d'aller le long des rochers, où rien ne pouvoit nous borner la vue.

Voilà où nous en étions, lorsqu'un phlegme qui m'embarrassoit la poitrine, m'obligea de tousser avec un bruit qui fut répété je crois, en

vingt

vingt endroits différens du rocher, de vingt différentes manières. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer le timide Alvarado, & il alla s'imaginer que c'étoit un signal que se donnoient des hommes cachés dans les roes, sans prendre garde à l'impossibilité où ils auroient été de venir à nous, ayant un grand lac à traverser, ce qui nous auroit donné le tems de leur échapper. Voilà comme la peur est faite, elle ne voit que ce qui peut l'augmenter, & elle se représente comme certains des dangers qui ne sont pas même possibles. Je fis ce que je pus pour le convaincre que ce n'étoient que des échos, & je toussai encore avec un bruit, auquel les rochers répondirent de même. La troisième fois, ce ne fut plus la même chose; & une voix différente de la mienne, que j'entendis clairement, ne me laissa plus douter qu'il n'y eût là quelqu'un qui nous avoit entendus. Mon compagnon devint pâle comme la mort; & il n'auroit pas manqué de prendre la fuite, si la voix n'étoit venue d'un endroit par où il falloit passer pour nous sauver.

Ce fut alors qu'il triompha, selon la coutume des gens peureux, qui sont ravis quand le hasard donne à leurs frayeurs un certain air de prudence. Eh bien, monsieur, vous ne m'avez pas voulu croire, me disoit-il, avec une voix

tremblante & mal articulée. Maintenant, je crois que vous êtes convaincu qu'il auroit bien mieux valu nous retirer, que de ſatisfaire une curioſité inutile & indiſcrette. Que ferons-nous à préſent? En même tems le jeune mouſſe ſe mit à pleurer, & me dit qu'il voudroit bien n'avoir jamais touché notre argent, que ce petit profit alloit lui coûter bien cher. J'avoue que je n'étois pas moi-même ſans émotion, & néanmoins il falloit que j'encourageaſſe les autres, & que je diſſimulaſſe mes ſentimens. Ce n'eſt pas là un petit embarras. Cependant je vins à bout de faire bonne mine, ce qui les raſſura un peu, après quoi je leur fis voir que le danger étoit égal, ſoit que nous attendiſſions l'ennemi, ou que nous allaſſions à ſa rencontre.

Nous marchâmes donc au devant de la voix, & nous avions fait à peine cinquante pas, que nous apperçûmes, à une grande diſtance, quelque choſe de reſſemblant à un homme, avec une autre créature, qui ſe perdit entre les arbres, avant que nous euſſions pû diſcerner ce que c'étoit. Là-deſſus chacun de nous s'en forma des idées proportionnées aux différens degrés de ſa peur. Alvarado vouloit que l'homme fût un géant, & l'autre créature, un homme d'une taille ordinaire, tous deux armés de pied-en-cap. Le mouſſe, qui appréhendoit

plus la mort que l'eſclavage auquel il s'étoit accoutumé ſous un maître dur & impitoyable, aſſuroit avoir vu une ourſe avec ſon petit, & s'efforçoit de nous inſpirer la frayeur qu'il ſentoit, pour la juſtifier : nous avions même mille peines à l'empêcher de ſe jetter dans le lac à la nage. En un mot chacun croyoit voir ce qu'il appréhendoit davantage. Moi ſeul, moins alarmé que les autres, je diſtinguois mieux les objets, & je croyois n'avoir remarqué qu'un homme d'une grandeur ordinaire avec un chien: de ſorte que mes diſcours les ébranloient aſſez pour les remettre tant ſoit peu.

Enfin, après avoir avancé environ la longueur de cent pas, nous revîmes les mêmes objets moins éloignés, & dans un endroit où aucun arbre ne pouvoit les dérober à notre vue. Alors il n'y eut peur qui tint : mes compagnons furent obligés de convenir que le géant & l'ourſe s'étoient changés en un homme ordinaire; ſeulement nous ne pûmes reconnoître quel animal l'accompagnoit, parce qu'il s'élança ſur un arbre dès qu'il nous eût apperçus. Mais, pour l'homme qui venoit vers nous pas à pas, il fut bientôt à la portée de notre vue. Il paroiſſoit âgé; une longue barbe blanche lui deſcendoit ſur la poitrine qui étoit nue; des cheveux de la même couleur lui couvroient

les épaules, & tomboient jusques sur ses reins.

Cet extérieur, qui inspiroit plus de respect que de frayeur, commençoit à rappeller le courage de mes gens, qui tâchèrent de rejetter sur la distance l'erreur où l'appréhension seule les avoit jetés. Cependant le vieillard, qui s'étoit approché assez de nous pour remarquer que nous parlions anglois, laissa tomber un fagot & une hache qu'il portoit, courut au-devant de moi, & m'embrassa, en disant: mes chers compatriotes, car je vois que vous l'êtes à votre langage, par quel hasard êtes-vous venus dans un endroit dont l'accès est défendu par mille périls, & où l'on ne peut aborder qu'après avoir évité mille fois la mort? Avez-vous donc fait naufrage? Non, graces à Dieu, mon père, lui dis-je, la simple curiosité nous a amenés ici, & le calme extraordinaire qu'il fait l'a favorisée autant que nous pouvions le souhaiter. Vous même, oserois-je vous demander comment vous vous trouvez dans ce désert? Il me répondit que c'étoit par le secours de la providence, qui l'avoit tiré des portes de la mort pour le placer dans cet asile assuré & paisible. C'est mon naufrage qui m'a sauvé, dit-il. Ces mots me faisoient croire que des corsaires avoient donné la chasse à son navire, & qu'il s'étoit sauvé de leurs mains en échouant contre

Mes chers Compatriotes.

C. P. Mouillier Sc. Borgnet Sc.

les rochers. Là-dessus, je lui dis que puisqu'il avoit évité la servitude, il devoit songer à sortir avec nous d'un lieu où sa vieillesse demeureroit sans aucun secours humain, s'il ne saisissoit l'occasion présente. Vous êtes dans l'erreur, repliqua le bon vieillard : quiconque espère en Dieu, n'a pas besoin des hommes. J'en conviens, monsieur, lui repliquai-je. Quoi ! ne peut-on avoir de confiance en Dieu qu'en rejetant absolument l'assistance de son prochain ? Je ne doute point de votre piété, seulement je me défie de la fragilité de la nature, & de l'infirmité de la vieillesse, & c'est ce qui me fait souhaiter que vous vous mettiez à portée d'être secouru. Vous pouvez vivre dans le monde sans relâcher de votre dévotion, & sans courir risque que rien la refroidisse ou la trouble. Le bon homme me fit cette réponse. Quand je devrois être empereur de l'univers, je ne vous suivrois pas, & vous-même vous cesseriez de m'en presser, si vous saviez combien je mène ici une vie heureuse & tranquille. Ni habits, ni nourriture, ni commodités, rien ne me manque. Je ne suis point asservi aux modes ni aux tems : j'ai de tout, selon mes besoins & selon mon goût. Vous voyez, par exemple, mon habit d'été : l'hiver, j'en ai qui conviennent à la saison. Quant à ce qui est des vivres, je pourrois

vous dire que j'ai à choisir, viande commune, poisson ou gibier. Venez dîner avec moi, & je parie dix contre un, que je vais vous servir de la venaison, & peut être un plat de gibier.

Il nous mena là-dessus dans un bois éloigné d'environ un mille, où il avoit tendu des pièges en plusieurs endroits d'un taillis, & nous y trouvâmes un animal qui ressembloit à un faon, de la grandeur d'un lièvre, de la couleur d'un renard, & dont les pieds & la tête étoient comme ceux d'une chèvre. Ne vous l'avois-je pas bien promis que je vous donnerois de la venaison, dit le bon homme? Voyons maintenant si j'aurai du gibier.

Nous allâmes en même tems dans un endroit où pendoit, entre deux grands arbres, un filet au fond duquel il avoit pratiqué une espèce de sac qui se refermoit dès que l'oiseau étoit dedans. Il s'y trouva deux oiseaux semblables à une bécasse, mais de la grandeur & de la couleur d'un faisan. Bon, dit le vieillard, voilà du gibier que j'ai, sans être obligé d'en offrir moins qu'il ne vaut, ni que les volailliers aient juré qu'il leur coûte plus qu'il ne coûte en effet: voyons à présent si nous aurons du poisson; il ne nous en coûtera que la peine de faire environ un demi-mille. Ce n'est pas la peine, monsieur, lui répondis-je; nous ne sommes que quatre, &

voilà des vivres pour vingt personnes ! si vous avez envie de manger du poisson, nous en avons dans notre chaloupe, de l'autre côté du rocher. Bien conseillé, repliqua le vieillard solitaire : nous traverserons un lac, & nous grimperons deux fois le long d'un rocher inaccessible, pour attraper avec peine ce que nous pouvons avoir en nous promenant dans des bois délicieux, pendant qu'une infinité d'oiseaux nous réjouiront par leurs concerts mélodieux. A combien de travaux inutiles s'expose l'homme ! baissez-vous seulement, regardez & voyez s'il n'y a pas là de quoi faire un passable repas ? Tandis que nous parlions, nous étions arrivés à un réservoir abondant en poissons, & c'est ce qu'il me montroit. Je me récriai sur son bonheur, en des termes pleins d'admiration ; sur quoi il me dit : vous avez raison, monsieur, je suis dans un second paradis terrestre, excepté qu'il n'y a ici ni fruit défendu, ni femme qui puisse me tenter. Je ne pouvois nier que la providence ne le traitât en bonne mère, mais il me sembloit que l'âge devoit avoir épuisé ses forces, & je le lui disois. Bon, bon, l'âge, repliqua le vieillard en souriant, je suis moins vieux qu'à mon arrivée dans ce désert, & néanmoins je n'avois alors que vingt-huit ans ; & il y en a déja cinquante du tems que je parle.

il eſt vrai pourtant que je pourrois paſſer pour vieux, ſi j'avois vécu comme les autres hommes, qui ſemblent trouver la mort trop éloignée, tant ils ſe hâtent de l'avancer par leurs débauches : mais je n'ai eu ni occaſion, ni envie de le faire. Vous me répondrez, peut-être, que ſi on ne s'apperçoit pas encore en moi du ravage des années, il y paroîtra un jour ; & qu'il n'y a pas de conſtitution dont le tems n'altère enfin la vigueur. Oui, je l'avoue, & j'avoue encore qu'un nombre conſidérable de jours qui ont paſſé ſur ma tête, ne m'ont guères vieilli, parce que je ne les ai point prévenus, ainſi que ces gens qui mettent leur vie en double, ſi on peut parler de la ſorte, & qui ſont preſſés de vivre ; jugez-en par cette vigueur de poitrine, & tâchez de faire mieux, vous qui vous croyez moins âgé que moi. Là-deſſus il touſſa d'un ton clair & vigoureux, dont mes oreilles retentirent pendant quelques minutes ; & j'avouai que je ne me ſentois pas capable d'en faire autant. Il propoſa enſuite qu'un de nous allât prendre une grande pierre environ à deux verges de l'endroit où nous étions, & la lui apportât ; il y a apparence que vous y réuſſirez ſans peine, continua-t-il, du moins elle ne ſemble pas d'une extrême peſanteur. La choſe ne me paroiſſoit pas facile ;

cependant, pour faire plaiſir à mon hôte, je m'offris de rouler juſqu'à lui cette pierre digne des héros d'Homère & de Virgile. Après avoir eu mille peines à la remuer, je fus enfin obligé d'y renoncer, tandis qu'à ma grande ſurpriſe, il l'enleva de terre, & la porta, comme en ſe jouant, à l'endroit qu'il m'avoit marqué. Eh bien! nous dit-il, voyez combien il eſt avantageux de vivre loin du monde, & de ne pas uſer ſes forces en les prodiguant! Si vous n'aviez pas reçu tant d'aſſiſtance des autres hommes, je ſuis porté à croire qu'elle ne vous ſeroit pas néceſſaire en auſſi peu de tems, qu'il y a apparence qu'elle le deviendra. Allons réparer nos forces par un bon repas; il eſt aſſez tard pour n'avoir plus de tems à perdre.

Nous allâmes ſur-le-champ à l'endroit où les fagots étoient demeurés, & nous en chargeâmes notre mouſſe, après quoi nous prîmes le chemin de la cuiſine. Nous nous mîmes tous à travailler, l'un faiſoit du feu, tandis que l'autre écorchoit le faon, & qu'un troiſième plumoit le gibier. Le bon homme nous dit, qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas nous épargner cette peine; que notre préſence avoit effarouché ſon domeſtique. Je vois que ce mot vous étonne, continua-t-il; que ſeroit-ce donc, ſi je vous diſois, que celui dont je parle eſt un

naturel de cette île, & qu'elle n'eſt, dieu merci, habitée que par moi & par des ſinges ? Je compris par ce diſcours, que ce prétendu valet étoit un ſinge, le même qui s'étoit ſauvé ſur un arbre à notre approche, le bon-homme m'avoua que j'avois raiſon; & que ſemblable à ſon maître, ce ſinge n'aimoit pas la compagnie. Je lui demandai là-deſſus comment il avoit pu accoutumer cet animal à lui obéir, & à ne pas regretter la liberté, dont il pouvoit aller jouir avec ſes ſemblables. Je vais vous l'apprendre, me dit le bon ſolitaire. Je le pris jeune, & je le comblois de careſſes, à quoi il témoignoit une extrême ſenſibilité; de-là vient qu'il s'eſt fait à moi, & qu'il ne voudroit pas me quitter aujourd'hui, quand même il n'auroit pas à craindre d'être chaſſé par les ſinges ſauvages, ce qui lui arriveroit infailliblement. J'en avois un autre auparavant, ajouta-t-il, je puis dire que la Providence me l'avoit envoyé pour m'aider & pour me divertir; car il n'y a rien qu'il n'eût l'adreſſe de faire, ou pour me ſoulager dans mes travaux, ou pour diſſiper l'ennui de ma ſolitude. C'eſt ainſi que je vécus douze ans, comme je l'ai marqué ſur mes mémoires; mémoires que, par parenthèſe, j'aurois faits en forme de journal, ſi l'ordre des jours ne s'étoit échappé de ma mémoire, de ſorte que je me

contente de fêter le ſeptième jour, quel qu'il ſoit, & de compter les années par hivers.

Au reſte, voici, continua-t-il, comment ce ſinge me tomba entre les mains : un jour que j'avois fait rôtir une grande quantité de racines, & que je les laiſſois refroidir ſur la table, je ſortis pour aller prendre l'air, ſans ſonger à fermer ma porte. Après une promenade d'une heure ou deux, de retour au logis, j'y trouve un ſinge, que l'odeur des mets avoit attiré, & qui les mangeoit en profitant de mon abſence. Ma préſence le ſurprit extrêmement, il demeura coi, & ſe contenta de diſcontinuer ſon repas pour me regarder en face. Cet hôte ſur qui je n'avois point compté, excita d'abord mon admiration ; en effet, aucune créature de ſon eſpèce n'en approchoit pour la beauté : imaginez-vous un dos d'un verd charmant, une tête & un ventre d'un beau jaune, une peau dont l'éclat reſſembloit à de l'or bruni ; voilà comme étoit fait mon ſinge. Vous ne ſauriez croire quelle envie je me ſentis de devenir le maître de ce bel animal, ſeulement ſon âge me faiſoit craindre de ne pouvoir jamais l'apprivoiſer, tellement que j'avois déjà réſolu de le tenir à la chaîne. Là-deſſus, je me hâte de fermer la porte, & le ſinge troublé de ſe voir enfermé, commence à chercher de tous côtés

par où il pourra s'enfuir : dès que je m'apperçus de ſon embarras, je tournai le dos, pour lui donner le tems de ſe raſſurer, & il ſe remit preſque d'abord à manger de ces racines, avec une tranquillité, qui me fit eſpérer que je pourrois le rendre familier. J'avois remarqué qu'il étoit venu prendre auprès de moi des racines frites, qu'il aimoit plus que les crues, & qui ſont moins pesantes ſur l'eſtomac, ce qui m'avoit fait aviſer de lui en jetter quelques-unes. Il témoigna qu'il étoit fâché, & me fixa quelque tems, comme pour deviner mes ſentimens par mes regards : enfin, voyant que ſon action ne me déplaiſoit pas, il ſe mit à manger avec un nouvel appétit. J'étois charmé de lui trouver tant de douceur, comme vous pouvez croire : je verſai de l'eau dans une coquille, & je la mis à terre auſſi près de lui que je le pus, ſans l'effaroucher ; le croiriez-vous ? Déjà familier, il y vint boire hardiment, après quoi il me regarda encore en face, en s'eſſuyant les babines avec une nonchalance qui vous auroit fait éclater de rire, & qui ne ſe démentit pas un moment, quoique je fuſſe venu auprès de lui ramaſſer la coquille.

Ne doutant plus alors qu'il ne devînt bientôt auſſi privé qu'un chien, je réſolus de demeurer au logis le reſte de la journée, pour

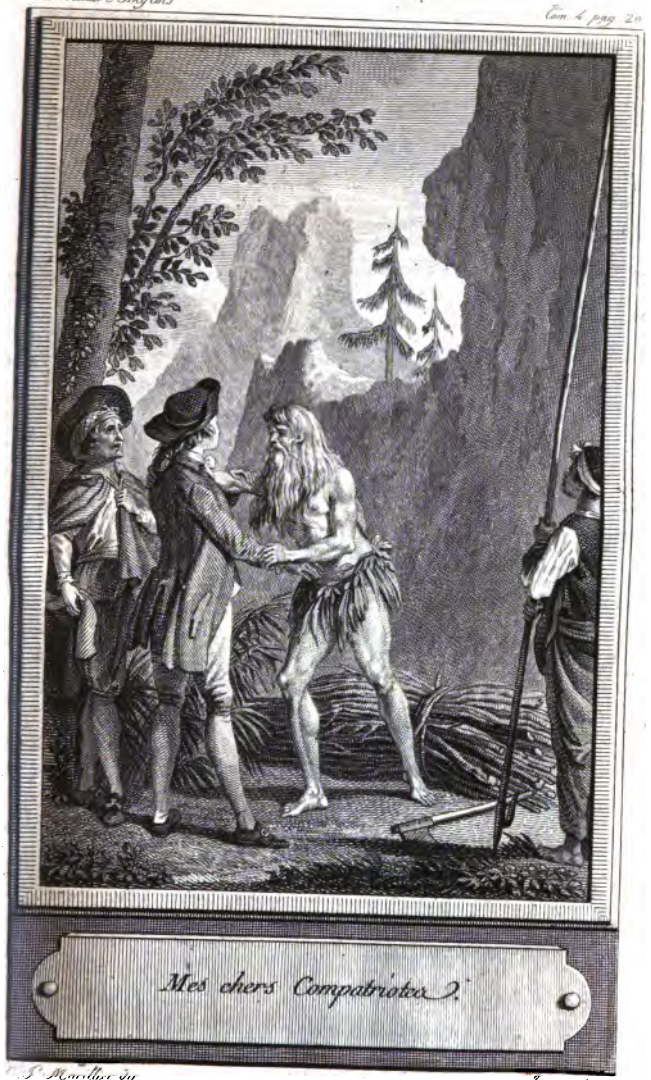
l'accoutumer à me voir ; je fis avec lui un léger ſouper, & j'allai me coucher de bonne heure. Mon ſinge vint d'abord ſe mettre en travers au pied du lit, & s'y tint en repos juſqu'au lendemain matin. Je remarquai, en me levant, qu'il avoit les yeux ſur les miens pour obſerver mes actions. Je me haſardai alors à le prendre, il me laiſſa faire ; je le careſſai, je lui donnai à manger, en un mot, je m'apperçus qu'il ne me craignoit déjà plus. J'avois cependant une affaire preſſante dehors, & mon deſſein étoit de l'enfermer juſqu'à mon retour ; je me trouvai bien embarraſſé quand je voulus ſortir : il m'avoit ſuivi juſqu'à la porte, & je ne pouvois guères l'ouvrir, ſans courir riſque de le perdre ; car bien qu'il fût apprivoiſé, notre connoiſſance étoit trop récente, pour compter qu'il la préférât au plaiſir d'être libre. L'unique choſe qui me raſſuroit, c'eſt qu'il ne s'empreſſoit pas pour ſortir, & qu'il n'avançoit qu'autant que moi, comme s'il eût voulu me faire entendre qu'il avoit envie, non de s'enfuir, mais de me ſuivre. Je me haſardai donc à le laiſſer ſortir avec moi, dans la penſée que s'il s'enfuioit, il reviendroit quelque jour, voir un hôte chez qui il n'avoit reçu que des bons traitemens. Nous voilà donc tous deux en campagne,

les épaules, & tomboient jusques sur ses reins.

Cet extérieur, qui inspiroit plus de respect que de frayeur, commençoit à rappeller le courage de mes gens, qui tâchèrent de rejetter sur la distance l'erreur où l'appréhension seule les avoit jetés. Cependant le vieillard, qui s'étoit approché assez de nous pour remarquer que nous parlions anglois, laissa tomber un fagot & une hache qu'il portoit, courut au-devant de moi, & m'embrassa, en disant: mes chers compatriotes, car je vois que vous l'êtes à votre langage, par quel hasard êtes-vous venus dans un endroit dont l'accès est défendu par mille périls, & où l'on ne peut aborder qu'après avoir évité mille fois la mort? Avez-vous donc fait naufrage? Non, graces à Dieu, mon père, lui dis-je, la simple curiosité nous a amenés ici, & le calme extraordinaire qu'il fait l'a favorisée autant que nous pouvions le souhaiter. Vous même, oserois-je vous demander comment vous vous trouvez dans ce désert? Il me répondit que c'étoit par le secours de la providence, qui l'avoit tiré des portes de la mort pour le placer dans cet asile assuré & paisible. C'est mon naufrage qui m'a sauvé, dit-il. Ces mots me faisoient croire que des corsaires avoient donné la chasse à son navire, & qu'il s'étoit sauvé de leurs mains en échouant contre

Le Solitaire Anglois

Tom. 4 pag. 20



Mes chers Compatriotes.

C. P. Marillier dir.

Boignet sc.

tant que je le conservai : mais mon bonheur ne dura guères. Mon cher Beaufidèle fut tué par des singes d'une espèce différente, un jour qu'il étoit allé seul puiser de l'eau ; car c'étoit lui qui m'alloit querir de l'eau & du bois, & je n'avois qu'à lui montrer une corde ou mon sceau, pour lui faire entendre à quoi je voulois l'employer.

En finissant ce discours, comme le bon solitaire me parut attendri sur la perte de ce singe bien aimé, l'unique compagnon de sa solitude, je lui dis que je ne pouvois blâmer ses sentimens, quoique sans doute le singe que nous lui avions vu, dût contribuer beaucoup à lui en inspirer d'autres. Non, non, monsieur, il s'en faut bien, répliqua le vieillard ; il est vrai que celui dont vous parlez m'accompagne en tout lieu, porte un fagot, puise de l'eau, pique un poulet, tourne la broche, & me rend enfin mille sortes de services ; ce n'est pourtant point mon cher Beaufidèle, & d'ailleurs il est souvent malheureux dans ce qu'il entreprend à mon exemple. Il n'y a que deux jours encore qu'il me donna une preuve de sa maladresse ; après avoir écrit cinq ou six heures de suite, je fus obligé de sortir, & je laissai par mégarde, sur la table, la plume, l'encre & le parchemin que je venois d'employer. J'étois

à peine dehors, que voilà mon imitateur maladroit qui se met à l'œuvre, barbouille ce que j'avois fait, & griſonne de même une dixaine de feuilles, en obſervant toujours de les remettre à meſure dans mon coffre, comme il avoit remarqué que je faiſois d'ordinaire. Mon retour l'empêcha, par bonheur, de continuer ſon ouvrage, cependant il me gâta, en un quart d'heure, ce qui m'avoit coûté ſix mois à écrire, & je n'oſai même lui témoigner mon reſſentiment, ni le battre, perſuadé que ma vengeance n'auroit pas réparé ſa faute, outre que j'aurois peut-être perdu cet animal que je regretterois à préſent.

Je lui demandai là-deſſus comment il en étoit devenu le maître. Par une rencontre imprévue, me répondit-il. J'avois cherché long-tems un ſucceſſeur à Beaufidèle, & j'avois perdu mes peines, parce que les ſinges de cette île n'abandonnent jamais leurs petits d'un pas, tant ils les aiment paſſionnément; à moins qu'en jouant enſemble, ils n'entrent dans un endroit où nichent des ſinges d'une autre eſpèce: alors les mères n'oſent les ſuivre, & on pourroit attraper les petits, ſi on ſe trouvoit aſſez à tems auprès d'eux. Mais la choſe eſt preſque impoſſible; car les vieux ſinges étranglent d'abord ces jeunes, & c'eſt ce qui les empêche

de se multiplier, sans quoi les herbes & les fruits de l'île ne suffiroient pas pour leur nourriture. J'avois donc renoncé à mon dessein, lorsque, il y a environ huit ans, j'allai me promener sous un bouquet d'arbres où les singes verds se retirent ordinairement. Tandis que je m'amusois à considérer avec plaisir la beauté de leurs couleurs & la vivacité de leurs mouvemens, je vis, à quelque distance, un singe gris tomber du haut d'un arbre, poursuivi par un singe d'une autre espèce. Je cours d'abord sur le champ de bataille, j'arrache le vaincu des pattes du vainqueur, qui lui avoit déjà enfoncé les dents & les ongles dans la gorge, je lui ouvre le gosier, qui étoit fermé presque tout-à-fait, & je remarque avec joie qu'il commençoit à respirer assez librement. Je fus charmé de ce hasard, qui me donnoit un singe que j'avois cherché tant de tems inutilement. Je me hâtai de porter chez moi le pauvre animal, je lui donnai du lait chaud, je le couchai sur mon lit, en un mot, j'eus en deux ou trois jours la satisfaction de le voir parfaitement guéri, & les bons traitemens que je lui ai faits depuis, sont cause qu'il est aujourd'hui d'une grandeur peu commune pour son espèce: néanmoins, encore une fois, ce n'est pas mon Beaufidèle. Outre qu'il a le malheur d'être de

la race qui m'a tué ce bel animal, il n'en a ni la beauté, ni l'adreſſe ; d'ailleurs, il n'y a point de jours qu'il ne me divertiſſe par les fantaiſies plaiſantes dont il s'aviſe. Il faut que je vous en entretienne, en attendant le dîner, ſi vous voulez bien avoir la bonté de prendre part à l'unique choſe qui me réjouiſſe dans mon déſert, & conſidérer qu'un rien eſt précieux à un homme placé dans une ſituation comme la mienne.

Nous lui témoignâmes qu'il nous feroit plaiſir, & il reprit la parole en ces termes : Comme ce ſinge m'aime à la folie, & qu'il m'accompagne toujours, en quelque endroit que j'aille ; il m'avoit vu ſouvent regarder dans mes filets, s'il n'y avoit point quelque oiſeau de pris. Un jour que j'étois occupé à écrire, il ſe mit dans la tête d'aller ſeul faire la même choſe : il y trouve un oiſeau, le plume tout en vie, & me l'apporte, défiguré & méconnoiſſable, comme vous pouvez vous l'imaginer. Jamais chaſſeur ne fut plus content de ſa capture. La pauvre bête ne ſavoit que faire pour me témoigner ſa joie d'avoir réuſſi avec tant d'adreſſe ; c'étoit des cris, des geſtes, des mouvemens à faire mourir de rire : cependant, l'oiſeau qu'il avoit lâché, prit la fuite, & le laiſſa dans un étonnement, qui lui donna à lui-même une avance

conſidérable. Lorſque mon ſinge fut revenu un peu de ſa ſurpriſe, il pourſuivit ſa proie avec une vîteſſe incroyable, & l'attrapa avec bien de la peine; leur combat dura un bon quart d'heure. Enfin, l'oiſeau n'en pouvant plus, ſe coucha devant ſon vainqueur, qui me le rapporta ſur-le-champ, avec cette précaution qu'il le tint toujours par une cuiſſe, juſqu'à ce que je lui euſſe coupé la gorge.

Une autre fois, il me divertit encore beaucoup, mais d'une autre manière. Un matin, de bonne heure, que j'étois occupé dans ma cabane, il ſort ſans que je m'en apperçoive, & demeure dehors pendant un tems aſſez conſidérable. Craignant pour lui le ſort de ſon prédéceſſeur, j'allai le chercher auprès de mes filets, où je ſavois qu'il faiſoit de fréquens voyages. Il y étoit en effet, bien occupé avec un oiſeau de la même eſpèce que celui que nous avons, qui ſe défendoit avec autant d'adreſſe que de courage. Les deux champions étoient à-peu-près de la même grandeur, l'oiſeau frappoit le ſinge de ſon bec, tantôt aux oreilles, tantôt à la cuiſſe, tantôt à la queue, tantôt aux pattes de devant: mais c'étoit peine perdue; le ſinge le tenoit par une cuiſſe, & lui donnoit des coups de patte ſur le dos pour le faire tomber, l'étourdir & le

plumer enſuite à ſon aiſe. Cependant, mon chaſſeur eut beau faire, l'oiſeau fatigué du combat lui échappa, & ſe ſauva dans les brouſſailles, où il auroit été perdu pour moi, ſi je ne m'étois d'abord jetté deſſus; ainſi finit cette avénture.

Le bon vieillard s'étoit apperçu, pendant qu'il parloit, que le dîner étoit preſque prêt. Il nous emmena ſur-le-champ dans ſa ſalle, & couvrit la table, tandis que notre mouſſe prenoit garde au rôti. La nappe, compoſée d'un morceau de voile, étoit un peu uſée, mais propre; trois coquilles, d'une médiocre grandeur, nous ſervoient d'aſſiettes, qu'on auroit priſes pour des nacres de perle. Meſſieurs, je n'ai point d'autres plats, nous dit notre hôte; ſi vous pouvez vous réſoudre à manger dans des coquilles, vous trouverez qu'elles ne gâtent point les mets. Je lui répondis, que je préférois un ſervice pareil à la vaiſſelle d'argent, & que peut-être aucun prince en Europe n'avoit un buffet auſſi curieux & auſſi propre. Pour auſſi curieux, oui, répliqua le vieillard; d'ailleurs, je doute qu'il y en ait de plus propre. En même tems, nous nous mîmes à table, lui ſur ſa chaiſe, où nous le forçâmes de s'aſſeoir, & nous, ſur ſon coffre.

Le premier plat étoit une ſoupe, dont

l'odeur délicieuſe excitoit mon appétit. Deux coquilles de moules nous tenoient lieu de cuillières, à l'Eſpagnol & à moi, tandis que le ſolitaire mangeoit avec une cuillière, qu'il avoit faite lui-même, & que nous n'avions point voulu prendre, quoiqu'il nous en priât inſtamment. Jamais je n'ai goûté, ni au Pontaque (1), ni ailleurs, de ſoupe comparable à la nôtre. On y avoit mis une moitié de notre faon, pluſieurs ſortes d'herbes, qui ont un goût comme les artichaux, les aſperges & le ſelleri, des racines frites au lieu de pain grillé, qu'on auroit priſes pour des chataignes, & des pois verds d'une douceur extraordinaire. Je ne pus m'empêcher de dire, en me récriant ſur l'excellence de cette ſoupe, que c'étoit bien dommage que l'accès d'une pareille île fût fermée par la nature comme elle l'étoit. La nature prodigue ici ce qu'on lui arrache ailleurs, continuai-je; il faut labourer, ſemer, moiſſonner en Europe: ici la terre prévient votre travail, & ſe plaît à aller au-devant de vos vœux. Quel heureux ſéjour, s'il y avoit des habitans! Quel heureux ſéjour, dites-vous, interrompit le vieillard? dites plutôt, quel malheureux ſéjour ne ſeroit-ce pas, s'il étoit habité! Maintenant il eſt

(1) Auberge fameuſe de Londres.

exempt des maux dont abondent vos villes célèbres & peuplées. On n'a que des louanges & des actions de graces à rendre à la nature, parce qu'elle offre ici, de ſon plein gré, ce qu'elle ne vend en Europe qu'à l'induſtrie & au travail. Auſſi quelles injuſtices ne lui faites-vous pas dans vos diſcours? Si un homme eſt adonné à quelque vice, vous dites que c'eſt un effet de ſa nature, au lieu que c'en eſt un de la corruption de ſon cœur; car ſi nous ſommes pervers, ce n'eſt pas à la nature qu'il faut s'en prendre, mais à nous-mêmes; c'eſt par notre propre faute qu'elle a perdu, & ſon innocence originelle, & ſa première indulgence pour les hommes. Au reſte, ces pois que vous m'avez paru admirer ſont bien du crû du pays, mais ils viennent d'ailleurs, & ils ſont un fruit dont la Providence a récompenſé mes peines. J'ai labouré le terrein, le ciel a fourni la ſemence, la nature l'a nourrie, & le tems l'a fait croître. Avec ſept pois & trois féves, j'ai recueilli aſſez de graine en quatre années de tems pour enſemencer une grande pièce de terre, de ſorte qu'aujourd'hui j'en ai une abondante proviſion, & j'en réſerve encore pour les ſemailles.

En achevant ces réflexions, comme nous ne mangions plus de ſoupe, le vieillard alla lui-même porter le reſte à notre mouſſe, qui étoit

dans la cuiſine, & revint chargé d'un plat de bouilli, avec des huîtres, ſervi dans une coquille propre & profonde. A ce ſervice, ſuccéda le rôti compoſé du reſte de notre faon, avec quelques coquilles de diverſes ſortes de marinades délicates, dont je n'avois jamais goûté en ma vie, parmi leſquelles il y avoit des mouſſerons d'un goût & d'une couleur qui paſſe tout ce que je puis dire. Le bon vieillard nous dit qu'ils ne croiſſoient qu'en un ſeul endroit de l'île, & qu'il y en avoit remarqué de trois grandeurs, les uns qu'il marinoit, les autres qu'il étuvoit, & quelques autres qui avoient plus de quatre pouces, qu'il grilloit en guiſe de côtelettes de veau. Je lui répondis qu'autant ils étoient délicieux, autant ils étoient inutiles, vu la bonté des mets, qui n'avoient pas beſoin d'aſſaiſonnement qui les relevât. Vous avez raiſon, monſieur, repliqua le Solitaire: le rôti auroit pu ſe paſſer de mouſſerons, mais vous ne pouvez vous paſſer d'appétit pour le gibier qui nous reſte; voilà pourquoi je vous les ai préſentés. En même tems il nous apporta les oiſeaux qu'il avoit trouvés dans ſes filets, & nous preſſa, d'un air gracieux, d'en goûter. Nous ne pouvions réſiſter à des inſtances auſſi honnêtes; nous nous rendîmes donc à ſes prières: auſſi je puis proteſter que, de la vie, je n'ai rien mangé

qui méritât mieux qu'on preſsât ſon hôte. C'étoit un fumet, une couleur, un goût exquis; il ne ſembloit pas que nous euſſions rien mangé, à voir avec quel appétit nous expédiâmes ce gibier.

Le deſſert vint enſuite. Il conſiſtoit en un petit fromage que le vieillard avoit fait lui-même, & qui lui donna occaſion de nous raconter comment il attrapoit les gazelles, du lait deſquelles il le compoſoit. Ce ſujet l'engagea dans des réflexions ſenſées ſur la conduite miraculeuſe de la providence, ſur les obligations étroites que nous avons à Dieu, ſur les grands motifs qui nous portent à l'aimer & à le ſervir, ſur la tranquillité qui naît d'une conſcience pure, & ſur le tréſor ineſtimable d'être content de ſon état. Il vint à examiner les différens caractères des hommes, & donna de grandes louanges aux parens qui inſpiroient, de bonne heure, des principes ſages & vertueux à leurs enfans. C'eſt ce qui le conduiſit à louer ces perſonnes pieuſes d'entre nous, qui ont fondé des écoles pour les enfans des pauvres, au lieu de pourvoir à leur ſubſiſtance, perſuadées que le premier article preſſoit davantage, & qu'il étoit moins difficile d'arriver au ſecond.

Je ne vous ai encore fait aucune queſtion touchant l'Angleterre, continua le bon vieil-

lard ; ce n'eſt pourtant pas que j'aie oublié ma chère patrie ; quoiqu'il y ait cinquante ans que j'en ſois ſorti, elle eſt toujours préſente à ma mémoire, & rien de ce qui la touche ne m'eſt indifférent. Je m'intéreſſe même à ſes rois, bien que je me croie pour toujours affranchi de la puiſſance des princes. Quel eſt donc celui qui la gouverne ? Je lui répondis qu'il s'appelloit George ; qu'il étoit moins le maître que le père de ſes ſujets ; qu'il ſavoit allier la clémence avec la juſtice, encourager la vertu, exterminer le vice, & faire fleurir la religion. A ces mots, le bon homme ne put cacher ſa joie. Que le ciel béniſſe ce pieux ſouverain, s'écria-t-il avec tranſport ! Puiſſe ſa poſtérité régner long-tems ſur le trône de la Grande-Bretagne ! Puiſſe ce royaume ſe rendre digne de ſes rois, par une obéiſſance & une fidélité qui effacent enfin le ſouvenir honteux & exécrable de ſes rébellions paſſées ! En même tems, il remplit une coquille que nous vuidâmes tour-à-tour à la ſanté du roi & de la famille royale, & à la proſpérité de l'égliſe. Ainſi finit un repas délicieux & une converſation auſſi agréable qu'inſtructive.

Je mourois d'envie de ſavoir comment le Solitaire étoit venu dans cette île, & par quel ſecret il avoit ſu défendre ſa ſanté contre les

fatigues & contre la vieilleſſe : je pris, à la fin, la liberté de le lui demander. Pour mon hiſtoire, le reſte du jour ne ſuffiroit pas pour vous la raconter, me dit-il ; je vous la donnerai avant votre départ, écrite de ma propre main. Ces mémoires ont occupé mon loiſir, & peut-être ſerviront-ils à égayer le vôtre. Quant à ma vigueur dont vous paroiſſez ſurpris, ma recette eſt courte & facile, & je veux bien vous en faire part, mais je crains que vous n'en puiſſiez faire uſage. Elle conſiſte en trois choſes : des exercices ſains, des repas ſobres, & une vie pure. Si vous avez aſſez de force pour vous réduire à cette diète, vous ménagerez votre ſanté, vous épargnerez votre bourſe, &, pour combler de bonheur, vous conſerverez de tous les biens le plus précieux, je veux dire votre ame. Encore une fois, j'appréhende bien que les ſéductions du monde, & des paſſions, ne vous empêchent de ſuivre ce ſalutaire régime, car elles ſeront toujours auprès de vous pour vous nuire. J'oſe donc vous recommander les maximes ſuivantes. L'honneur que vous me faites de me demander des conſeils, juſtifie la liberté que je prends.

Faites que le monde vous aime, mais ne l'aimez pas aſſez pour vous fier trop à lui.

N'accablez point vos amis de bienfaits, de peur de fatiguer leur reconnoiſſance.

Ne consumez ni votre vigueur, ni vos biens dans les plaisirs des femmes, si vous ne voulez y perdre encore l'honneur.

Ne confiez point à une femme les secrets que vous ne voulez pas déclarer à tout le monde.

Ne faites point de contrats dans la joie étourdie & tumultueuse qu'inspire le vin. Vous agiriez alors avec une candeur & une générosité qui honoreroient trop votre siècle, pour honorer beaucoup votre prudence.

Quiconque joue, risque de se ruiner, ou de ruiner un autre. Le premier est d'un homme imprudent, & le second d'un méchant homme.

Il y a peu d'honneur à s'exposer sur des fondemens sûrs, & peu de sagesse à s'exposer au hasard.

Enfin travaillez de telle manière à acquérir des richesses, que vous ne vous les reprochiez jamais; & faites-en un tel usage, que personne ne vous les envie.

Je remerciai le vieillard de ces sages leçons, qu'il me donna par écrit, sur l'instante prière que je lui en fis. J'étois charmé de sa sagesse, de sa civilité, & de son bonheur. J'aurois volontiers passé le reste de mes jours avec lui, si la vieillesse avancée de mon père & de ma mère ne m'avoit demandé des soins & des consolations que je ne pouvois ni ne devois leur refu-

ſer. Il y avoit même certains momens où il me ſembloit que j'aurois briſé toute ſorte de nœuds pour mener une vie innocente & tranquille dans le déſert. Cependant je cédai au devoir & à la nature, & je pris congé du vieillard en lui témoignant combien je me faiſois de violence pour l'abandonner. Il s'en apperçut aiſément, & me dit, d'un air qui marquoit qu'il étoit touché : Je vous avoue, monſieur, que j'aurois été ravi d'avoir, dans ma ſolitude, un compagnon ſenſible, comme vous, aux plaiſirs purs qu'elle me fournit ; mais vous avez dans le monde des parens qui ſoupirent après vous ; que le ciel vous protège & vous ramène ſain & ſauf entre leurs bras. Au reſte, vous ne reverrez, ſans doute, jamais cette île, & moi-même je ne vous conſeillerois point d'en entreprendre une ſeconde fois le voyage. Allons donc voir le reſte des curioſités de mon déſert, nous avons encore aſſez de tems.

Comme nous ſortions, je jetai par haſard les yeux ſur les arquebuſes placées derrière la porte, dont j'avois oublié de lui parler. Il n'attendit pas que je l'interrogeaſſe. Il me dit qu'elles étoient un trophée de la victoire que la providence lui avoit accordée ſur ſes ennemis, & un monument de ſa quatrième délivrance miraculeuſe. Il nous raconta enſuite qu'il avoit été

pillé une fois par les Indiens, & deux fois attaqué indignement par des corſaires qui vouloient le montrer dans les foires, comme s'il eût été un monſtre.

En nous entretenant de la ſorte, nous paſſions ſous pluſieurs de ces boſquets que j'ai décrits, qui ſont compoſés d'un ſeul arbre. Enfin nous arrivâmes ſous celui que le Solitaire préféroit aux autres, à cauſe de ſa beauté & de ſa grandeur; il couvroit de ſes branches tout un arpent de terre; & c'étoit la promenade favorite du bon vieillard. Il en prit occaſion de louer la providence, dont la ſageſſe & la bonté avoient fait l'univers pour l'uſage & pour le plaiſir de l'homme, & donné aux choſes des vertus propres à rendre la vie heureuſe, ſans les funeſtes effets de la déſobéiſſance qui défigura l'ouvrage de Dieu.

Ses ſages réflexions furent interrompues par un combat de ſinges de diverſes eſpèces, que le haſard avoit fait rencontrer dans un même endroit. L'adreſſe de ces guerriers nous divertit beaucoup; mais, par malheur, ils vinrent à nous appercevoir, & prirent la fuite dans leurs différens quartiers, qui étoient voiſins les uns des autres, tellement qu'ils pouvoient obſerver les mouvemens réciproques de leurs ennemis. Je ſuis fâché que le combat n'ait pas duré da-

vantage, dis-je, à mon hôte; j'aurois volontiers passé une heure à considérer de pareils combattans. C'est un plaisir qu'on peut vous procurer aisément, répondit le vieillard. Là-dessus, il tire, de ses poches, des racines rôties, qu'il avoit coutume d'y mettre, pour leur en jeter quand il passoit dans cet endroit, afin de les apprivoiser tant soit peu. Il les rompt en petits morceaux qu'il jette à terre, de manière qu'il fût vu des deux partis, qui s'épioient au travers des feuilles des arbres. Il coupe ensuite une vingtaine de bâtons de l'épaisseur d'un pouce ou environ, & d'un pied & demi de long, qu'il jette aussi à terre sur les racines, après quoi nous allons à quelques pas de là nous cacher derrière les arbres. Nous ne savions ni les uns ni les autres à quoi devoit aboutir ce manège; nous en fûmes bientôt instruits par l'arrivée des singes, qui se jetèrent sur leur proie, dès qu'ils nous crurent éloignés; comme les verds avoient moins de chemin à faire, ils arrivèrent les premiers, & s'efforcèrent de chasser les autres, qui accouroient pour leur enlever leur butin. La mêlée fut chaude, & la victoire balança souvent. Chaque parti étoit vainqueur & vaincu tour-à-tour: enfin l'avantage demeura aux singes gris, & ils mirent leurs adversaires en fuite: mais ceux-ci n'allèrent

pas bien loin. Ils n'eurent pas plutôt trouvé les petits bâtons dont j'ai parlé tout-à-l'heure, qu'on eût dit qu'ils avoient retrouvé de nouvelles forces. Armés de ces eſpèces de maſſues, ils font face, tombent ſur ceux qui les pourſuivoient, les ébranlent, les enfoncent, les chargent, & les obligent de s'enfuir à leur tour. Vous auriez dit que c'étoit de ces combats que notre canaille ſe donne dans les élections pour le parlement. Cependant les traîneurs des deux armées appercevant le champ de bataille vuide, & les proviſions mal gardées, s'étoient jetés deſſus comme d'un commun accord, & mangeoient, à leur aiſe, ce qui devoit être le prix du combat de leurs camarades. Ces derniers s'en apperçurent à la fin, & vinrent fondre enſemble ſur les pillards, comme ſur des ennemis communs. Ceux-ci leur laiſsèrent auſſitôt le champ libre, ſans qu'il y reſtât la moindre choſe: & ainſi finit la bataille, dont nous diſſipâmes les reſtes en avançant au milieu des ſinges qui s'enfuirent, les uns d'un côté, & les autres de l'autre.

Nous ſortîmes alors de deſſous les arbres, pour mieux découvrir les rochers dont le vieillard nous avoit raconté des choſes aſſez étonnantes pour mériter notre curioſité. En effet, nous fûmes à peine dans un endroit découvert, que

que nous vîmes, à quelque distance, un nombre considérable de bâtimens, comme des clochers, d'espace en espace, en un mot une ville magnifique, & le tout disposé de telle sorte, que j'aurois juré qu'il n'y avoit point d'illusion, si je n'en avois été averti d'avance. Alvarado & le mousse se mirent d'abord à protester qu'ils ne se trompoient point ; que ce qu'ils voyoient étoit une ville ; que même elle étoit dans l'île ; qu'on ne leur en feroit pas accroire sur un article semblable ; qu'ils avoient, graces à Dieu, la vue bonne. Eh bien, ne détournez point la vue, & avancez, répondit le vieillard, vous verrez qui est le trompeur, de vos yeux ou de moi. Il avoit raison. A mesure que nous approchions du rocher, il changeoit de forme insensiblement ; ce qui paroissoit uni se divisoit ; ce qui avoit paru devant s'écartoit & s'enfonçoit ; tantôt nous perdions une maison de vûe ; tantôt c'étoit une tour qui disparoissoit ; en peu de tems, nous ne vîmes plus qu'un rocher hérissé de pointes, & la ville se dissipa comme un phantôme.

Le bon Solitaire, qui avoit l'art de tirer de tout des réflexions utiles & sages, en fit alors sur les erreurs fréquentes où l'on tombe quand on juge des choses sans en être à une portée suffisante ; mais, pour comble de malheur, ce

ne ſont pas nos ſens ſeuls qui nous trompent de cette manière, continua-t-il: la raiſon elle-même oſe ſoumettre à ſes déciſions téméraires des choſes auxquelles il lui eſt impoſſible d'atteindre jamais : c'eſt ainſi qu'elle prononce, d'un ton ferme, ſur l'infini, ſur les décrets de Dieu, ſur ſes attributs, & qu'elle ne prend point garde que l'intervalle immenſe qui eſt entre elle & les objets de ſes penſées, l'empêche de les diſcerner ſûrement.

En achevant ce diſcours, nous nous trouvâmes au pied d'un roc qui avançoit comme une eſpèce de baſtion, & où nous eûmes un nouveau ſujet d'étonnement. Nous vîmes un un bel arc-en-ciel qui ſembloit ſortir de la bouche d'un géant couché ſur le roc, & qui paſſoit d'un côté du lac à l'autre. Les couleurs vives & variées du véritable arc-en-ciel n'égalent point celles que nous voyions. Je m'imaginois d'abord qu'il étoit formé des rayons du ſoleil, qui tombant ſur des eaux dormantes, étoient réfléchis en l'air, ce qui produiſoit ce cercle merveilleux, & je le dis à Alvarado. Non, non, vous vous trompez, dit le bon Eſpagnol, qui, après ce qu'il venoit de voir, ne pouvoit s'ôter de l'eſprit qu'il ne fût dans une île enchantée. Ceci eſt encore une nouvelle illuſion. Nous ferions mieux de nous en aller, que de venir

admirer, comme nous le faisons, les ouvrages du malin esprit. Le bon Solitaire éclata de rire à ce discours, & dit à Alvarado, qu'on voyoit assez combien peu il avoit étudié la nature, mais qu'il fît seulement quelques pas pour se convaincre de la vérité. Le pieux Espagnol auroit résisté volontiers à cette invitation, mais il y alloit de l'honneur de son courage de ne le pas faire. Nous avançâmes donc, & lui aussi, & il se trouva que l'endroit d'où venoit l'arc-en-ciel, étoit une fontaine d'une eau claire & délicieuse, & rien de plus. Il n'y a que ce géant prétendu, dont nous ne sçûmes que faire quand nous fûmes auprès, à cause de sa figure bizarre, qui pouvoit ressembler à mille choses. Le vieillard soutenoit que la figure du bassin, qui étoit ce géant, pouvoit être comparée à une baleine qui jette de l'eau par une de ses narines. Alvarado croyoit qu'il avoit plus de l'air, ou d'un cheval, ou, pour mieux dire, d'un bœuf, à cause qu'on voyoit clairement comme des espèces de cornes. Pour moi, je ne savois qu'en dire, sinon que ce que nous voyions ressembloit à ces bâtimens antiques qu'on élevoit au-dessus des sources dans les premiers tems. Nous demandâmes là-dessus à Thimothée Anchors notre mousse ce qu'il en pensoit. Voulez-vous le savoir, messieurs, nous dit-il? Cela ressemble à

une vieille pompe rapetaſſée, qui eſt au fond de la cour de ma mère, dans Roſe-Mari-Lane.

Cette comparaiſon nous fit rire tous, & ne décida rien. Seulement nous convînmes que jamais nous n'avions bu d'eau auſſi pure & auſſi bonne. Mais rien ne me ſurprit autant que la force qu'il lui falloit pour ſauter à cinq verges de ſa ſource dans un baſſin. Il eſt sûr qu'on ne voit rien de pareil dans les jardins même des princes, & que les meilleurs phyſiciens n'ont pu juſqu'ici attraper ce ſecret de la nature. La proportion & la régularité ſe joignoit encore aux autres merveilles, pour me les faire admirer davantage. Le baſſin, qui étoit preſque rond, avoit environ huit pieds de diamètre, & les bords étoient revêtus d'herbes odoriférantes, & de petites fleurs qui ſembloient avoir été miſes là par la nature, pour achever d'embellir cet endroit.

Après avoir conſidéré long-tems avec plaiſir cette régularité admirable dans un lieu déſert & ſauvage, je propoſai d'aller ailleurs; mais le vieillard me dit en m'arrêtant par la main: vous n'avez pas encore remarqué tout, monſieur. Vous voyez avec quelle roideur cette fontaine jette de l'eau ſans ceſſe de l'épaiſſeur d'un pouce, il s'enſuit qu'il en tombe par heure environ la valeur de 400 pintes de Paris. Néanmoins l'eau eſt toujours à la même hauteur dans

le baſſin, ſans qu'elle déborde ou qu'elle baiſſe jamais. Que penſez-vous de cette merveille ? J'avoue qu'elle mérite qu'on en examine la cauſe, lui dis-je ; & en même tems je me mis en devoir de chercher par où l'eau pouvoit s'écouler ; mais il me conſeilla de ne point prendre une peine inutile, en cherchant à découvrir ce que la nature avoit caché avec tant de ſoin. J'y ai perdu moi-même bien du tems, continua-t-il ; cependant je n'ai pu trouver que l'endroit d'où cette eau ſort pour former un beau vivier ; il eſt à un mille avant dans le pays ; nous paſſerons auprès en nous rendant au lac, & vous pourrez le voir chemin faiſant.

Nous allâmes enſuite vers un endroit du rocher où nous remarquâmes pluſieurs cavités les unes ſur les autres, qu'on auroit priſes pour autant de niches de ſtatues. Je ſuis bien aiſe de vous tenir ici, nous dit le bon vieillard ; je vais vous régaler d'un concert de muſiciens inviſibles, que vous m'avouerez valoir bien les trompettes, les hautbois & les meilleurs chœurs de muſique qu'il y ait au monde. C'eſt ici que je viens faire mes dévotions deux fois par jour. A ces mots, Alvarado, toujours plein de la penſée que l'île étoit enchantée, crut n'en devoir plus faire aucun doute, & conſidéra ce rocher comme le ſéjour des eſprits immondes,

tellement qu'il prit congé de notre Solitaire, en lui disant qu'il n'étoit point curieux de choses surnaturelles. Notre hôte eut beau lui dire qu'il qu'il n'y avoit rien là de surnaturel, mais bien du prodigieux & de l'extraordinaire ; que nous ne chanterions autre chose que des pseaumes ; qu'il ne pouvoit y avoir du mal à le faire ; que c'étoit, au contraire, un saint exercice qui faisoit partie du culte divin, & auquel les bonnes ames devoient toutes prendre part. Cela peut être, dit Alvarado, mais j'aime à voir ceux avec qui je prie Dieu, & je ne me sens pas fait pour la compagnie des esprits. Pour vous, M. Dorrington, faites comme vous le jugerez à propos ; prenez garde seulement que votre curiosité ne vous coûte cher ; Timothée & moi nous allons vous attendre dans notre chaloupe, où nous vous prions de vous rendre de bonne heure. Il remercia ensuite le vieux Solitaire, de l'humanité avec laquelle il nous avoit reçus, & le laissa vivement piqué des soupçons injurieux que lui Alvarado avoit fait éclater en sa présence. Que s'imaginent donc vos compagnons, me dit le bon vieillard ? Sur quoi jugent-ils que j'aie commerce avec le diable ? Où ont-ils jamais entendu dire que cet esprit aime à chanter les louanges de Dieu ; car je ne voudrois pas, pour tout l'univers, que les échos admirables dont

je vous parle, répétaſſent autre choſe, & fuſſent ſouillés par des chanſons profanes. J'eſſayai d'excuſer leur timidité, en la rejetant ſur la pernicieuſe coutume qu'ont les nourrices d'effrayer les enfans par des contes de ſpectres, de lutins, de revenans, de ſorciers. Vous avez raiſon, répondit-il, elles n'ont en vue que de faire taire leurs nourriçons pour ce moment; cependant leurs récits fabuleux font une impreſſion profonde & durable dans le cerveau des enfans, qui ne manquent point de s'en reſſentir, lorſqu'ils ſont parvenus à un âge mûr, par les frayeurs ridicules auxquelles ils ſont ſujets.

Sur ces entrefaites, nous nous trouvâmes auſſi près du rocher aux échos, que le pouvoit permettre le lac, qui, en cet endroit, n'avoit pas plus de ſept à huit pieds de large. Lorſque nous fûmes dans la concavité du roc, le bon homme me fit aſſeoir, & entonna le cent dix-ſeptième pſeaume d'une voix forte & nette, qu'il conduiſoit avec un art & un goût qui paſſent tout ce qu'on peut dire. A l'inſtant, ſes paroles furent redites par je ne ſais combien d'échos; on auroit juré qu'il y avoit là une centaine de muſiciens cachés. Pour moi, la mélodie m'avoit jeté dans une extaſe délicieuſe, qui me faiſoit oublier, & en quel lieu j'étois, &

avec quelle impatience on devoit m'attendre ailleurs ; il me sembloit entendre les concerts des esprits célestes dont parle l'écriture. Le bon vieillard chanta ensuite une hymne par où il avoit coutume de finir chaque journée, après quoi me prenant par la main pour me retirer de mon enchantement : allons, monsieur, il est tems de partir, me dit-il, je ne vous arrêterai que pour vous montrer le vivier dont je vous ai parlé ; il n'est pas loin d'ici.

En effet, dès que nous eûmes marché environ une cinquantaine de pas, nous apperçûmes à quelque distance, entre les arbres, des oiseaux semblables aux canards, hors que ceux-ci sont de beaucoup moins gros, qui prenoient la fuite vers le vivier à mesure que nous en approchions ; lorsque nous y fûmes arrivés, je fus surpris de la clarté de ses eaux, au travers desquelles on remarquoit comme de gros rubis, des émeraudes, des hyacintes & autres pierres précieuses. J'en voulus prendre quelques-unes, mais je sentis qu'elles m'échappoient, & je vis, à la fin, que c'étoient des poissons qui, en s'enfuyant, sembloient laisser derrière eux une longue traînée de lumière, comme ces étoiles qu'on croit voir tomber dans les nuits d'été. Je mesurai ensuite l'étang : il a quarante verges ou environ de longueur, & près de trente de

largeur ; ſa figure eſt un ovale preſque parfait ; diverſes ſortes d'herbes & des fleurs de différentes couleurs font un ſecond ovale à l'entour ; on y voyoit, d'eſpace en eſpace, des paniers où le vieillard me dit qu'il mettoit à manger pour ſes canards, qu'il avoit trouvé le ſecret d'apprivoiſer en dénichant pluſieurs petits. Je remarquai encore l'endroit par où le baſſin ſe vuidoit dans l'étang, & celui par où l'étang ſe jetoit dans le lac.

Nous en étions là, lorſque le vieillard prenant garde que la nuit approchoit, me dit en me ſerrant la main : je voudrois bien, ou qu'il fût de meilleure heure, ou que vous puſſiez remettre votre départ à demain matin, à cauſe du danger que vous allez courir parmi les rochers & les écueils, dans l'obſcurité de la nuit ; mais il n'y a pas moyen ; c'eſt pourquoi je ne vous retiens plus. Voici les mémoires que je vous ai promis, continua-t-il, en me donnant un rouleau de parchemin qu'il avoit mis exprès dans ſa poche. Le ſtyle en eſt rude & peu châtié ; mais auſſi je ne les ai point écrits par une vanité d'auteur qui veut briller. Je n'avois en vue que de me remettre ſous les yeux les graces ſans nombre que Dieu m'a faites depuis ma jeuneſſe, & les effets miraculeux de ſa providence à mon égard. Je ſongeois que ſi ces écrits

avoient le bonheur de tomber, après ma mort, entre les mains du public, ils pourroient servir à consoler & encourager les personnes affligées, en leur faisant voir, par mon exemple, que quiconque met en Dieu son unique confiance, le trouve à la fin propice & secourable. Maintenant mon intention est en partie remplie, puisque vous avez ces pièces, & que je compte que vous voudrez bien les recevoir & les publier en Angleterre. Je vous prie de les donner, non telles que je les ai composées, mais en forme d'histoire, que vous formerez, à votre manière, des matériaux qu'elles contiennent. Ce qui me fait souhaiter ce changement, c'est que, si je parlois moi-même dans cet ouvrage, il y a certaines choses que je n'aurois pas bonne grace à dire, & sur lesquelles la malignité des censeurs m'accuseroit, sans doute, d'amour propre. Je lui promis que je n'y manquerois pas, & que je veillerois avec soin à ce qu'il n'y eût rien, dans cette histoire, qui pût en obscurcir le lustre, ou affoiblir le mérite de celui qui en étoit le sujet.

Là-dessus le bon Solitaire me prit dans ses bras nuds, & m'embrassa d'un air où la tendresse étoit peinte, en me disant, les larmes aux yeux, que mon départ renouvelloit ses anciens chagrins, & que le plaisir de ma compa-

gnie lui rendroit long-tems insipides ceux dont il avoit joui auparavant dans sa solitude. C'est la première fois, depuis cinquante ans, que j'ai eu la joie de voir un de mes chers compatriotes, me dit-il. Maintenant, me voilà privé pour toujours de la société des hommes. En achevant ces mots, la tristesse le saisit ; il laissa tomber sa tête sur mon col, & il me serra tendrement dans ses bras, sans pouvoir ouvrir la bouche. Cette action touchante me causa une émotion si vive, que je fus hors d'état de prononcer une seule parole. Il se rendit le premier, & se résigna à la volonté de Dieu. Nous nous embrassâmes encore, il me donna mille bénédictions, & je pris congé de lui en le remerciant de ses bontés. Il voulut m'accompagner jusqu'au rocher de l'autre côté duquel étoient nos gens, & j'eus même de la peine à l'empêcher d'avancer jusqu'à la chaloupe. Enfin mes prières l'emportèrent : nous nous embrassâmes encore, & je retrouvai mes compagnons, qui me grondèrent beaucoup d'être demeuré seul tant de tems, & avec tant de confiance, avec un nécromancien comme celui-là ; car enfin, vous me direz tout ce qu'il vous plaira, disoit l'Espagnol, mais vous ne me ferez jamais croire qu'un homme, au milieu d'un désert inaccessible, ne doive tant de plaisirs

qu'au ſecours de la nature ſeule. Ce qu'il dit avec tant d'emphaſe ſur la providence, il l'entend de la magie, & ſes prétendus échos ſont de véritables démons dont l'office eſt d'exciter ſur ces côtes les tempêtes fréquentes qui les rendent inabordables, & qui ont fait périr tant de navires. Pour moi, je n'en fais pas le fin, je ne me croirai nullement en ſûreté, tant que je ſerai à portée de ſes ſortilèges. En même-tems il s'empara d'une rame du jeune Timothée, & ſe mit à ramer de ſon mieux. Le mouſſe prenant la parole à ſon tour, lui dit: il eſt certain qu'avec ſes longs cheveux & ſa barbe épaiſſe & blanche, il reſſemble tout-à-fait à un ſorcier; je croirois même qu'il compoſe ſes charmes à préſent, car nous allons avoir du mauvais tems; & je voudrois, pour beaucoup, être bien loin de ces rochers.

Effectivement, peu de tems après, le vent s'éleva, & la mer devint aſſez rude, de ſorte qu'il me fallut prendre le gouvernail pour éviter les écueils où les flots nous pouſſoient à tous momens. Le vent ſe calma dès que nous fûmes en pleine mer. Je pris une des rames, & nous arrivâmes à la côte, bien fatigués, mais contens au-delà de ce qu'on peut dire. Nous nous rendîmes à la première cabane, qui n'étoit habitée que par deux vieux indiens, mari &

femme, lesquels nous aidèrent à préparer notre pêche, & à la manger.

Ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'à mon départ ne mérite pas que j'en entretienne le public. Nous levâmes l'ancre le dix-septième de mai (1). Nous arrivâmes à Panama, sans qu'il nous en coûtât que quelques tempêtes, dont le plaisir de séjourner quelques jours en terre-ferme nous consola comme à l'ordinaire. Le navire remit à la voile le cinquième de juin, avec un vent favorable, après que nous eûmes négocié avec les Espagnols, du bled, du coton, des lingots d'or & d'argent, de la résine, des gommes & du poivre. Tel fut le commencement de notre voyage.

Nous n'étions pas à vingt lieues en mer, qu'il s'éleva un orage violent qui dura quelques heures, & qui nous chassoit au nord-nord-est. Nous perdîmes en cette occasion M. Jean Davis notre chirurgien; il fut renversé de dessus le tillac dans la mer, par un flot prodigieux, qui passa par-dessus notre château d'avant: par bonheur, le vaisseau ne fut pas endommagé. La perte de cet excellent homme nous empêcha de sentir le plaisir d'avoir échappé à ce danger avec tant de bonheur.

(1) 1724.

Il étoit autant le chapelain que le chirurgien du navire, & sa piété exemplaire lui avoit fait donner parmi nous le nom de notre théologien, nom qui, à la vérité, lui étoit assez bien dû; car il avoit étudié à Oxford dans le collège de Hart-Hall, & ses parens l'avoient destiné au ministère : mais l'amour de la médecine & de la chirurgie l'avoient emporté sur leur inclination; il s'étoit adonné à la dernière, & enfin quelques malheurs l'avoient obligé, dans sa trente-cinquième année, à quitter l'Angleterre (1), tellement qu'il s'étoit embarqué à bord de *Jean & Marie*, qui partoient pour la Nouvelle Angleterre, où il avoit demeuré douze ans. C'étoit-là que nous l'avions pris pour remplacer notre chirurgien qui étoit mort dans le voyage, & justement il vint à nous manquer lorsque nous nous flattions de le remmener bientôt dans sa patrie, où nous nous faisions un plaisir de le rendre à sa famille. Je ne puis m'empêcher de rendre ici à sa mémoire ce que je voudrois lui rendre à lui-même. C'étoit un homme pieux, sobre, juste, prêt à faire plaisir, & qui ne savoit ce que c'étoit que de faire tort à qui que ce soit. Sa morale étoit saine & pure. Quoiqu'il n'eût pas reçu les ordres sacrés, il n'y avoit pas

(1) En 1751.

admirer, comme nous le faisons, les ouvrages du malin esprit. Le bon Solitaire éclata de rire à ce discours, & dit à Alvarado, qu'on voyoit assez combien peu il avoit étudié la nature, mais qu'il fît seulement quelques pas pour se convaincre de la vérité. Le pieux Espagnol auroit résisté volontiers à cette invitation, mais il y alloit de l'honneur de son courage de ne le pas faire. Nous avançâmes donc, & lui aussi, & il se trouva que l'endroit d'où venoit l'arc-en-ciel, étoit une fontaine d'une eau claire & délicieuse, & rien de plus. Il n'y a que ce géant prétendu, dont nous ne sçûmes que faire quand nous fûmes auprès, à cause de sa figure bizarre, qui pouvoit ressembler à mille choses. Le vieillard soutenoit que la figure du bassin, qui étoit ce géant, pouvoit être comparée à une baleine qui jette de l'eau par une de ses narines. Alvarado croyoit qu'il avoit plus de l'air, ou d'un cheval, ou, pour mieux dire, d'un bœuf, à cause qu'on voyoit clairement comme des espèces de cornes. Pour moi, je ne savois qu'en dire, sinon que ce que nous voyions ressembloit à ces bâtimens antiques qu'on élevoit au-dessus des sources dans les premiers tems. Nous demandâmes là-dessus à Thimothée Anchors notre mousse ce qu'il en pensoit. Voulez-vous le savoir, messieurs, nous dit-il ? Cela ressemble à

une vieille pompe rapetaſſée, qui eſt au fond de la cour de ma mère, dans Roſe-Mari-Lane.

Cette comparaiſon nous fit rire tous, & ne décida rien. Seulement nous convînmes que jamais nous n'avions bu d'eau auſſi pure & auſſi bonne. Mais rien ne me ſurprit autant que la force qu'il lui falloit pour ſauter à cinq verges de ſa ſource dans un baſſin. Il eſt sûr qu'on ne voit rien de pareil dans les jardins même des princes, & que les meilleurs phyſiciens n'ont pu juſqu'ici attraper ce ſecret de la nature. La proportion & la régularité ſe joignoit encore aux autres merveilles, pour me les faire admirer davantage. Le baſſin, qui étoit preſque rond, avoit environ huit pieds de diamètre, & les bords étoient revêtus d'herbes odoriférantes, & de petites fleurs qui ſembloient avoir été miſes là par la nature, pour achever d'embellir cet endroit.

Après avoir conſidéré long-tems avec plaiſir cette régularité admirable dans un lieu déſert & ſauvage, je propoſai d'aller ailleurs; mais le vieillard me dit en m'arrêtant par la main: vous n'avez pas encore remarqué tout, monſieur. Vous voyez avec quelle roideur cette fontaine jette de l'eau ſans ceſſe de l'épaiſſeur d'un pouce, il s'enſuit qu'il en tombe par heure environ la valeur de 400 pintes de Paris. Néanmoins l'eau eſt toujours à la même hauteur dans

le baſſin, ſans qu'elle déborde ou qu'elle baiſſe jamais. Que penſez-vous de cette merveille ? J'avoue qu'elle mérite qu'on en examine la cauſe, lui dis-je ; & en même tems je me mis en devoir de chercher par où l'eau pouvoit s'écouler ; mais il me conſeilla de ne point prendre une peine inutile, en cherchant à découvrir ce que la nature avoit caché avec tant de ſoin. J'y ai perdu moi-même bien du tems, continua-t-il ; cependant je n'ai pu trouver que l'endroit d'où cette eau ſort pour former un beau vivier ; il eſt à un mille avant dans le pays ; nous paſſerons auprès en nous rendant au lac, & vous pourrez le voir chemin faiſant.

Nous allâmes enſuite vers un endroit du rocher où nous remarquâmes pluſieurs cavités les unes ſur les autres, qu'on auroit priſes pour autant de niches de ſtatues. Je ſuis bien aiſe de vous tenir ici, nous dit le bon vieillard ; je vais vous régaler d'un concert de muſiciens inviſibles, que vous m'avouerez valoir bien les trompettes, les hautbois & les meilleurs chœurs de muſique qu'il y ait au monde. C'eſt ici que je viens faire mes dévotions deux fois par jour. A ces mots, Alvarado, toujours plein de la penſée que l'île étoit enchantée, crut n'en devoir plus faire aucun doute, & conſidéra ce rocher comme le ſéjour des eſprits immondes,

tellement qu'il prit congé de notre Solitaire, en lui disant qu'il n'étoit point curieux de choses surnaturelles. Notre hôte eut beau lui dire qu'il qu'il n'y avoit rien là de surnaturel, mais bien du prodigieux & de l'extraordinaire; que nous ne chanterions autre chose que des pseaumes; qu'il ne pouvoit y avoir du mal à le faire; que c'étoit, au contraire, un saint exercice qui faisoit partie du culte divin, & auquel les bonnes ames devoient toutes prendre part. Cela peut être, dit Alvarado, mais j'aime à voir ceux avec qui je prie Dieu, & je ne me sens pas fait pour la compagnie des esprits. Pour vous, M. Dorrington, faites comme vous le jugerez à propos; prenez garde seulement que votre curiosité ne vous coûte cher; Timothée & moi nous allons vous attendre dans notre chaloupe, où nous vous prions de vous rendre de bonne heure. Il remercia ensuite le vieux Solitaire, de l'humanité avec laquelle il nous avoit reçus, & le laissa vivement piqué des soupçons injurieux que lui Alvarado avoit fait éclater en sa présence. Que s'imaginent donc vos compagnons, me dit le bon vieillard? Sur quoi jugent-ils que j'aie commerce avec le diable? Où ont-ils jamais entendu dire que cet esprit aime à chanter les louanges de Dieu; car je ne voudrois pas, pour tout l'univers, que les échos admirables dont

je vous parle, répétaſſent autre choſe, & fuſſent ſouillés par des chanſons profanes. J'eſſayai d'excuſer leur timidité, en la rejetant ſur la pernicieuſe coutume qu'ont les nourrices d'effrayer les enfans par des contes de ſpectres, de lutins, de revenans, de ſorciers. Vous avez raiſon, répondit-il, elles n'ont en vue que de faire taire leurs nourriçons pour ce moment; cependant leurs récits fabuleux font une impreſſion profonde & durable dans le cerveau des enfans, qui ne manquent point de s'en reſſentir, lorſqu'ils ſont parvenus à un âge mûr, par les frayeurs ridicules auxquelles ils ſont ſujets.

Sur ces entrefaites, nous nous trouvâmes auſſi près du rocher aux échos, que le pouvoit permettre le lac, qui, en cet endroit, n'avoit pas plus de ſept à huit pieds de large. Lorſque nous fûmes dans la concavité du roc, le bon homme me fit aſſeoir, & entonna le cent dix-ſeptième pſeaume d'une voix forte & nette, qu'il conduiſoit avec un art & un goût qui paſſent tout ce qu'on peut dire. A l'inſtant, ſes paroles furent redites par je ne ſais combien d'échos; on auroit juré qu'il y avoit là une centaine de muſiciens cachés. Pour moi, la mélodie m'avoit jeté dans une extaſe délicieuſe, qui me faiſoit oublier, & en quel lieu j'étois, &

avec quelle impatience on devoit m'attendre ailleurs ; il me ſembloit entendre les concerts des eſprits céleſtes dont parle l'écriture. Le bon vieillard chanta enſuite une hymne par où il avoit coutume de finir chaque journée, après quoi me prenant par la main pour me retirer de mon enchantement : allons, monſieur, il eſt tems de partir, me dit-il, je ne vous arrêterai que pour vous montrer le vivier dont je vous ai parlé ; il n'eſt pas loin d'ici.

En effet, dès que nous eûmes marché environ une cinquantaine de pas, nous apperçûmes à quelque diſtance, entre les arbres, des oiſeaux ſemblables aux canards, hors que ceux-ci ſont de beaucoup moins gros, qui prenoient la fuite vers le vivier à meſure que nous en approchions ; lorſque nous y fûmes arrivés, je fus ſurpris de la clarté de ſes eaux, au travers deſquelles on remarquoit comme de gros rubis, des émeraudes, des hyacintes & autres pierres précieuſes. J'en voulus prendre quelques-unes, mais je ſentis qu'elles m'échappoient, & je vis, à la fin, que c'étoient des poiſſons qui, en s'enfuyant, ſembloient laiſſer derrière eux une longue traînée de lumière, comme ces étoiles qu'on croit voir tomber dans les nuits d'été. Je meſurai enſuite l'étang : il a quarante verges ou environ de longueur, & près de trente de

largeur ; ſa figure eſt un ovale preſque parfait ; diverſes ſortes d'herbes & des fleurs de différentes couleurs font un ſecond ovale à l'entour ; on y voyoit, d'eſpace en eſpace, des paniers où le vieillard me dit qu'il mettoit à manger pour ſes canards, qu'il avoit trouvé le ſecret d'apprivoiſer en dénichant pluſieurs petits. Je remarquai encore l'endroit par où le baſſin ſe vuidoit dans l'étang, & celui par où l'étang ſe jetoit dans le lac.

Nous en étions là, lorſque le vieillard prenant garde que la nuit approchoit, me dit en me ſerrant la main : je voudrois bien, ou qu'il fût de meilleure heure, ou que vous puſſiez remettre votre départ à demain matin, à cauſe du danger que vous allez courir parmi les rochers & les écueils, dans l'obſcurité de la nuit ; mais il n'y a pas moyen ; c'eſt pourquoi je ne vous retiens plus. Voici les mémoires que je vous ai promis, continua-t-il, en me donnant un rouleau de parchemin qu'il avoit mis exprès dans ſa poche. Le ſtyle en eſt rude & peu châtié ; mais auſſi je ne les ai point écrits par une vanité d'auteur qui veut briller. Je n'avois en vue que de me remettre ſous les yeux les graces ſans nombre que Dieu m'a faites depuis ma jeuneſſe, & les effets miraculeux de ſa providence à mon égard. Je ſongeois que ſi ces écrits

il fut un tems considérable à ne pouvoir souffrir les mets & les vivres qu'on lui donnoit sur le vaisseau.

Après avoir séjourné trois jours dans cette baie, où nous prîmes une grande quantité de chevreaux & de maïs, nous fîmes voile vers les îles de Gallapago. Nous eûmes d'abord plusieurs orages, du vent, de grosses pluies, & plusieurs de nos gens en furent fort incommodés: ce que nous attribuâmes au foie des veaux de mer, qui est mal sain, & dont ils avoient trop mangé. Le troisième jour de notre navigation, le tems changea, & nous eûmes des calmes fréquens.

Dans cet intervalle, il nous arriva une aventure assez singulière. Une de nos négresses (elles étoient trois sur notre bord), accoucha d'un garçon noir comme sa mère, & beau comme un ange. Elle avoit toujours été avec nous depuis notre départ du Brésil, & nous rendoit de bons services en qualité de blanchisseuse. La pauvre Juno se trouva grosse du fait d'un de nos gens, nommé Thomas Higgins. Je lui servis d'accoucheur avec les deux autres négresses. J'avois acheté une petite provision de vin à Panama; j'en donnai une bouteille à la femme en couche, une aux deux assistantes, & une troisième à Higgins, avec qui je la bus à la

santé de l'accouchée. Le capitaine, pour comble de bonheur, voulut bien ne pas traiter les coupables avec la rigueur des loix, pour ne point irriter son monde, dont il avoit besoin dans un voyage d'aussi long cours que le nôtre. Il se contenta d'obliger Higgins à promettre qu'il donneroit deux pistoles à Juno, pour élever l'enfant, dès qu'ils seroient arrivés au Brésil : ce que notre homme accorda d'abord avec plaisir. Tout alloit bien jusques-là, lorsque Thomas se mit à réfléchir que cet enfant étoit le sien, que la négresse n'étoit pas moins une femme qu'une blanche, & qu'il commettroit un crime atroce, s'il permettoit que le fruit de leur plaisir fût élevé dans l'idolatrie. Je m'apperçus bientôt de ses remords à son air sombre & mélancolique ; & il s'adressa même à moi pour me demander quel parti je lui conseillois de prendre. Celui d'être tranquille, lui répondis-je. Pourquoi s'embarrasser d'une chose qui est arrivée en Amérique à tant d'autres Anglois, sans qu'ils s'en soient jamais fait le moindre scrupule ? J'eus beau dire, je ne le persuadai point. Le crime des autres n'excuse pas le mien, répondit-il. Et là-dessus il me quitta, pénétré d'une tristesse qui me toucha. J'en avertis sur le champ le capitaine, qui se moqua de la délicatesse d'Higgins, & qui dal-

qu'au ſecours de la nature ſeule. Ce qu'il dit avec tant d'emphaſe ſur la providence, il l'entend de la magie, & ſes prétendus échos ſont de véritables démons dont l'office eſt d'exciter ſur ces côtes les tempêtes fréquentes qui les rendent inabordables, & qui ont fait périr tant de navires. Pour moi, je n'en fais pas le fin, je ne me croirai nullement en ſûreté, tant que je ſerai à portée de ſes ſortilèges. En même-tems il s'empara d'une rame du jeune Timothée, & ſe mit à ramer de ſon mieux. Le mouſſe prenant la parole à ſon tour, lui dit: il eſt certain qu'avec ſes longs cheveux & ſa barbe épaiſſe & blanche, il reſſemble tout-à-fait à un ſorcier; je croirois même qu'il compoſe ſes charmes à préſent, car nous allons avoir du mauvais tems; & je voudrois, pour beaucoup, être bien loin de ces rochers.

Effectivement, peu de tems après, le vent s'éleva, & la mer devint aſſez rude, de ſorte qu'il me fallut prendre le gouvernail pour éviter les écueils où les flots nous pouſſoient à tous momens. Le vent ſe calma dès que nous fûmes en pleine mer. Je pris une des rames, & nous arrivâmes à la côte, bien fatigués, mais contens au-delà de ce qu'on peut dire. Nous nous rendîmes à la première cabane, qui n'étoit habitée que par deux vieux indiens, mari &

femme, lesquels nous aidèrent à préparer notre pêche, & à la manger.

Ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'à mon départ ne mérite pas que j'en entretienne le public. Nous levâmes l'ancre le dix-septième de mai (1). Nous arrivâmes à Panama, sans qu'il nous en coûtât que quelques tempêtes, dont le plaisir de séjourner quelques jours en terre-ferme nous consola comme à l'ordinaire. Le navire remit à la voile le cinquième de juin, avec un vent favorable, après que nous eûmes négocié avec les Espagnols, du bled, du coton, des lingots d'or & d'argent, de la résine, des gommes & du poivre. Tel fut le commencement de notre voyage.

Nous n'étions pas à vingt lieues en mer, qu'il s'éleva un orage violent qui dura quelques heures, & qui nous chassoit au nord-nord-est. Nous perdîmes en cette occasion M. Jean Davis notre chirurgien; il fut renversé de dessus le tillac dans la mer, par un flot prodigieux, qui passa par-dessus notre château d'avant: par bonheur, le vaisseau ne fut pas endommagé. La perte de cet excellent homme nous empêcha de sentir le plaisir d'avoir échappé à ce danger avec tant de bonheur.

(1) 1724.

lui firent un plaisir extraordinaire. En même tems, il fit appeller une des négresses que nous avions nommée Diana, & qui avoit environ vingt-trois ans; il lui versa d'abord un grand verre de vin, qu'elle but à sa santé; après quoi il lui dit: Or ça, Diana, je compte que tu n'auras pas les mêmes fantaisies que ta sœur Juno, & que tu ne nous donneras point un semblable regal: comment se porte l'enfant? Bien, M. le capitaine, dit-elle; il crie comme un petit perdu. Cela ne fait point de mal, répondit le capitaine: Diana, je t'envoie chercher pour une autre affaire. Ne te souviens-tu pas de M. Davis notre chirurgien & notre aumônier, qui ta donné des remèdes dans tes maladies? Tu sais que c'étoit un brave homme; il te remontroit tes devoirs, & t'apprenoit à dire tes prières. Ne les dis-tu plus? Serois-tu fâchée d'être bonne chrétienne? Elle répondit en anglois corrompu & avec une très-grande simplicité, que les prières étoient excellentes, qu'elle ne manquoit pas un seul jour à les dire, & qu'elle ne demandoit pas mieux que d'être baptisée pour en apprendre davantage. Bon, j'en suis bien aise, Diana, répondit le capitaine, qui me fit signe en même tems de lire, à haute voix, le formulaire du baptême des adultes: monsieur va te faire la grace que tu

ſouhaites. Je la baptiſai en effet ; le capitaine lui ſouffloit les réponſes qu'elle devoit me faire, & nous la nommâmes Eliſabeth, comme notre navire. Il ne reſtoit plus que de baptiſer de même l'enfant nouveau né. Tandis que nous buvions une bouteille de vin, notre néophite alla le chercher, & nous l'apporta dans la cabine, habillé du mieux qu'il lui fût poſſible ; Thomas Higgins arriva dans le même moment, pâle, abbatu, défait, ne ſachant ce que lui vouloit le capitaine. Nous nous hâtâmes de le tirer d'embarras. Le capitaine lui dit que la négreſſe venoit de recevoir le baptême, qu'on alloit le conférer au fils de Juno ; que lui, ſon lieutenant, & la nouvelle chrétienne ſeroient parrains & marraine ; qu'il s'agiſſoit ſeulement de ſavoir quel nom il vouloit qu'on donnât à ſon enfant. Il répondit qu'il ſouhaitoit que ce fût le ſien même. Jamais de la vie je n'ai vu un changement auſſi ſubit que celui qui parut ſur ſon viſage ; nous en fûmes tous étonnés au dernier point. Ses yeux mornes devinrent vifs, ſon teint ſe ranima, une rougeur ſoudaine ſuccéda à ſa pâleur, la gaieté prit dans ſon cœur la place des remords qui le déchiroient ; en un mot, ce n'étoit plus le même homme ; & il eſt ſurprenant que l'excès de ſa joie ne le fit point mourir ſur le champ. Je baptiſai enſuite l'enfant

avec autant de décence qu'il me fut poſſible, & ſes parrains le nommèrent Thomas. Alors le capitaine dit à Higgins : Thomas, comme cet enfant eſt né ſur mon bord, & que j'en ſuis parrain, je crois que c'eſt à moi à prendre ſoin de ſon éducation, bien que je ne ſois pas ſon père : c'eſt auſſi ce que je ferai, s'il plaît à Dieu, tant que je ſerai au monde, & je pourvoirai même à ſon entretien. Ce diſcours nous tira les larmes des yeux, & nous remerciâmes tous le capitaine pour Higgins, qui ne ſavoit que faire pour lui témoigner ſa joie & ſa reconnoiſſance. La cérémonie fut ſuivie d'un repas, dont nous fûmes, le lieutenant, moi, Higgins & Eliſabeth, & où la joie, autant que le vin, anima la converſation. Et ainſi finit l'hiſtoire.

Le lendemain, nous eûmes une chaleur extraordinaire, & il tomba la nuit une roſée épaiſſe & froide, qui coûta la vie à trois hommes de l'équipage.

Le vingt-cinq, pendant la nuit, la mer parut rouge comme du ſang : ſur quoi un nommé Etienne Jones accourut nous avertir que nous nous hâtaſſions, qu'on n'avoit jamais rien vu de ſemblable. Nous imaginions d'abord que nos gens ſe trompoient. Mais dès que nous fûmes ſur le tillac, nous apperçumes, à la lueur de la lune, qu'ils avoient raiſon, & nous conjectu-

râmes que c'étoit une grande quantité de frai que le haſard avoit ramaſſé en cet endroit.

Le cinquième de juillet, nous arrivâmes aux îles de Callapago, & nous jettâmes l'ancre à environ un mille de la côte, dans un terrein uni & ſabloneux. Notre deſſein étoit d'y faire de l'eau; mais nous n'en trouvâmes point, &, pour comble de malheur, pluſieurs de nos gens tombèrent malades; néanmoins il n'en mourut aucun juſqu'à notre arrivée à l'île de Puna dans le Pérou. Nous entrâmes de là dans la rivière de Guiaquill, où nous vendîmes quelques marchandiſes aux Indiens, qui en auroient pris encore davantage, ſans la jalouſie des Eſpagnols, qui nous regardoient comme autant d'eſpions envoyés par les boucaniers; ainſi nous jugeâmes à propos de lever l'ancre, après avoir pris autant d'eau & de proviſions qu'il nous en falloit juſqu'à l'île de Lobos.

Le dix au ſoir, nous nous trouvâmes devant l'île de Sancta-Clara, où nous paſsâmes la nuit avec une tranquillité dont nous ne devions pas long-tems jouïr. En effet, le lendemain, comme nous penſions mettre à la voile, on reconnut que le vaiſſeau avoit fait une voie d'eau; de ſorte que nous fûmes obligés d'avoir ſans ceſſe la main à la pompe. Notre malheur ne ſe borna pas là: nous n'avions pas encore fait ſix lieues,

qu'il s'éleva un vent violent, & que le ciel parut d'une noirceur épouvantable au nord-eſt. Les nuages s'avançoient de notre côté ; nous ferlâmes, l'une après l'autre, tout ce que nous avions de voiles. Un inſtant après, nous fûmes accueillis d'une groſſe pluie, de tonnerres & d'éclairs. La mer ſembloit être un étang de feu ; les nuages étoient noirs ſur nos têtes, & d'un rouge ſanglant à l'horiſon. Les flots élevés juſqu'aux nues par le vent, brilloient comme des éclairs, & retomboient avec un bruit affreux ; nous y perdîmes une de nos ancres, qui furent arrachées de deſſus le pont, avec un fracas qui répandit la conſternation parmi nous. Cependant nous n'oſions, ni avancer, ni reculer, ni faire le moindre mouvement, de peur que notre vaiſſeau ne coulât à fond. Par bonheur, le vent & la pluie s'abbatirent, & nous remarquâmes avec joie le feu Saint-Elme ſur le haut de notre grand mât. On ſait que ce phénomène eſt d'un heureux préſage quand il paroît dans un lieu élevé, où il brille comme une petite étoile, au lieu qu'il pronoſtique une tempête prochaine & violente, lorſqu'on le voit ſe gliſſer, comme un ver, ſur le tillac. Les mariniers croient que c'eſt une eſpèce de gelée, condenſée par le vent de la pluie, les vapeurs de la mer & l'air ; parce qu'on ne le remarque jamais que dans les

tems orageux. Quoi qu'il en ſoit, le beau tems qu'il nous annonçoit, ſuccéda bientôt à l'orage, & nous eûmes une navigation favorable juſqu'au dix-huit, que nous abordâmes à l'île de Lobos vers le minuit, excepté qu'il nous fallut toujours pomper ſans relâche.

Nous mouillâmes ſur un fonds net & propre, entre deux îles, où nous avions vingt braſſes d'eau. Il fut réſolu d'y carener notre vaiſſeau: ainſi ayant pris le tems que la mer étoit haute, nous le touâmes dans un abri au ſud de l'île, où nous le hallâmes, comme nous pûmes, à terre, & nos charpentiers ſe mirent à l'ouvrage dès le lendemain. L'île eſt ſtérile & manque d'eau fraiche. Nous y tuâmes beaucoup de veaux marins, des lions de mer, des pingoins, je ne ſais quels oiſeaux de mer gros comme des canards, dont la chair eſt un ragoût aſſez médiocre, au lieu que les œufs en ſont excellens, & de petits oiſeaux noirs, qui font des trous dans la terre pour y paſſer la nuit, & qui ſont un manger délicieux. On y trouve encore beaucoup de vautours & de corbeaux; nous ne crûmes pas qu'ils valuſſent un grain de poudre.

Voilà comme nous paſſions notre tems en attendant que le navire fut prêt. Enfin, le vingt ſix nous nous trouvâmes en état de partir, & le ſept d'août ſuivant, nous mîmes pied à terre

dans l'isle de Fernando. Justement, l'hiver venoit d'y finir, car il ne dure que deux mois en cette partie de l'Amérique, savoir pendant juin & juillet. Nous y trouvâmes quelques Européens qui avoient été jettés ou abandonnés, & qui nous racontèrent qu'ils avoient vêcu à leur aise dans cette île. Nous y racommodâmes nos voiles, & nous nous y divertîmes à la pêche; l'isle est également saine & agréable. Ceux de nos gens qui avoient été indisposés sur la mer, y recouvrèrent tous la santé, graces à la pureté de l'air, & à la bonté des fruits du piment, qui y abondent & qui répandent dans l'isle une odeur délicieuse. Notre capitaine y fit du bois & de l'eau, & nous prîmes une quantité considérable de lions de mer, & de veaux marins, qui sont un manger excellent, hors le foie qui est mal-sain. Nous tuâmes aussi une trentaine de chevreaux, & nous cueillîmes du cresson alenois, dont nos Mariniers avoient un besoin extrême pour le scorbut, dont la plûpart étoient attaqués.

Le douze nous mîmes à la voile pour le Cap-Verd dans le Chili, & on mouilla devant l'île de San-Jago, où nous envoyâmes une chaloupe, qui rapporta quelques cochons, des moutons, du maïs & du piment. Le traitement que les sauvages de cet endroit ont reçu des François, les

les a rendus artificieux & fripons : tellement que, s'ils ne peuvent trouver avec vous un avantage qui les satisfasse, ils savent y suppléer par leur adresse à vous voler : néanmoins nous nous tirâmes assez bien de leurs mains.

Nous levâmes l'ancre le vingtième, & nous tournâmes autour du cap de Horn, qui est à cinquante & un dégrès & quinze minutes, selon le calcul de notre pilote ; car, pour moi, j'avoue que j'ignore absolument ces sortes de choses. Nous eûmes beau tems dans cette navigation, & il ne nous arriva rien de remarquable, si ce n'est que le vingt-neuf, un corsaire nous donna la chasse pendant douze heures entières, jusqu'à ce que la nuit nous sépara.

Le quatre septembre, nous dépassâmes l'île de Faulkland, où nous vîmes une infinité de manchots, dont les narines sembloient autant de gros jets d'eau.

Le cinq, un de nos hommes tomba dans la mer, en faisant quelque manœuvre, & fut noyé avant qu'on eût pu le secourir.

Le vingt-cinq, nous dépassâmes le cap Saint-Antoine, près l'embouchure de Rio de la Plata, d'où nous arrivâmes, quatre jours après, à l'Ile-Grande, sur la côte du Brésil. Nous y prîmes un pilote qui nous conduisit, la sonde à la main, dans un abri à la pointe méridionale de l'île.

Elle a environ neuf lieues de longueur, & le terrein y eſt élevé ſur le bord de l'eau. Bois de charpente, bonne eau, ſinges, gibiers, oranges, limons, bœufs, moutons, cochons, volailles, ſucre, tout y abonde. Comme il faiſoit un chaud extrême, nous y bûmes du rum & du punch (1) délicieux, en quantité, & nous fîmes une proviſion conſidérable de citrons.

La capitaine avoit reçu en cet endroit une lettre, par laquelle les propriétaires du vaiſſeau lui commandoient de venir en droiture, ſans paſſer par la nouvelle Angleterre, ſelon leur première intention : c'eſt ce qui fit que nous remîmes à la voile avec aſſez de précipitation. Je repris, pendant notre route, les mémoires du bon Solitaire, que je lus encore avec un nouveau plaiſir, & je travaillai à les rédiger en bon ordre, pour les publier dès que je ſerois dans ma patrie. Je puis proteſter que je n'ai ajouté, retranché, ni changé quoi que ce ſoit dans le fond de l'hiſtoire ; ſeulement j'ai corrigé le ſtile, qu'une abſence de cinquante ans, & le peu d'habitude de parler avoient rendu un peu vieux & négligé. J'ai détaché auſſi

(1) Deux ſortes de liqueurs que les Anglois font. La première s'appelle, en France, eau des Barbades. La ſeconde eſt compoſée d'eau-de-vie, de ſucre, & de jus de citron.

les vingt-huit premières années de ſa vie des cinquante ſuivantes, pour faire des unes & des autres deux livres ſéparés, en ſorte que mon voyage en contient trois. Voilà tout ce qu'il y a de moi dans l'hiſtoire du Solitaire Anglois.

Je l'avois déja aſſez avancée, lorſque nous abordâmes à l'île de Juan-Fernandez, où nous vîmes un oiſeau nommé alcatres, qui eſt d'une grandeur prodigieuſe, & dont les aîles ont depuis huit juſqu'à dix pieds de large. Il s'y trouve auſſi un ſerpent qu'on appelle liboia, dont on raconte des choſes qui me paroiſſent incroyables, quoique pluſieurs Portugais nous les aient affirmées d'un air à devoir nous perſuader. On dit, entr'autres, qu'il y en a qui ont trente pieds de long, & qui ſont de la groſſeur d'un muid de vin, à quoi on ajoute qu'ils mangent un chevreuil en un repas. Quoi qu'il en ſoit, nous trafiquâmes dans cette île avec les Portugais, que nous traitâmes civilement, & qui nous fournirent de tout ce qui nous étoit néceſſaire. Pendant notre ſéjour parmi eux, il leur arriva un brigantin chargé de nègres, pour travailler aux mines d'or. Nous perdîmes au même endroit ſept hommes de l'équipage, dont quatre moururent, & trois déſertèrent. La perte de ces derniers ne nous chagrina pas beaucoup, parce que Timothée Anchors les avoit entendus

méditer ensemble un complot, de faire révolter l'équipage contre le capitaine, & de se rendre maîtres du navire dès que nous serions en mer; ensuite lorsqu'ils vinrent à considérer les difficultés de leur dessein, l'incertitude d'y engager assez de monde pour le faire réussir, & la rigueur des supplices auxquels ils devoient s'attendre si la chose tournoit mal, ils aimèrent mieux s'enfuir que de rien entreprendre contre nous, ou de s'exposer à être trahis l'un par l'autre. Notre capitaine ne méritoit pas que les siens le traitassent de la sorte. C'étoit un homme d'une bonté extraordinaire; mais il n'y a rien qui puisse toucher ces ames brutales & farouches, la terreur seule ou leur intérêt peuvent en arracher quelque chose, & ils n'auroient pas cessé de remuer tant qu'ils auroient été dans le navire.

Le dix d'octobre, après avoir laissé à terre une de nos négresses qui ne vouloit pas se faire chrétienne, nous mîmes à la voile, ne nous réservant de femmes, que Juno & Elisabeth, que le capitaine prit pour servantes, afin qu'elles élevassent l'enfant de Higgins. Il ne nous arriva rien de remarquable pendant les premières vingt-quatre heures. Nous passâmes le tropique le second jour, & le lendemain nous vîmes terre. Nous courions au sud-sud-ouest, & il fit

un tems ſombre toute la nuit, avec des ondées de pluie. A la pointe du jour, nous découvrîmes l'île de l'Aſcenſion, où nous jettâmes l'ancre, environ à neuf heures : la mer y eſt d'une profondeur extrême. Nous repartîmes le lendemain, & nous allâmes au nord-nord-eſt avec un vent frais, juſqu'au dix-ſept, que nous paſſâmes la ligne.

Le jour ſuivant, il nous arriva une aventure fâcheuſe. Nous avions amené du Mexique un jeune ours, avec lequel nos gens avoient coutume de badiner, & qu'ils ſe plaiſoient à agacer par mille malices. Un Irlandois nommé Thady Obryan, qui avoit environ ſeize ans, s'aviſa de faire comme les autres, & trouva moyen de lui paſſer une petite corde à la jambe gauche, moyennant quoi, maître de l'animal, il le traînoit d'un bout du navire à l'autre, à ſa fantaiſie. A la fin, l'ours devint furieux de ſe voir balotté en cette manière. Le pauvre Thady vint à gliſſer ; dans le même inſtant, l'ours le ſaiſit à la gorge avec tant de rage & de violence, que Thady étoit mort avant qu'on pût l'arracher d'entre les pattes de cette bête.

Nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur vers les îles du cap Verd, à cauſe d'un calme continuel qui nous déſoloit. Le vingt-ſix, il s'éleva un ouragan violent ; accompagné

d'éclairs, & on eût dit que le ciel & la mer étoient en feu, mais la tempête ne dura que quelques heures. Nous eûmes enſuite un tems charmant, & le vent étoit ſud en plein; de ſorte que le trois novembre au matin, un matelot apperçut terre du haut du grand mât. On jugea d'abord que c'étoit une des îles du cap verd, & en effet il ſe trouva que c'étoit l'île Saint-Vincent, où nous jettâmes l'ancre dans un fond de cinq pieds d'eau. Nous dépaſsâmes le lendemain l'île Saint-Nicolas, qui eſt la principale de celles du cap. Il y en a une d'où on tire une quantité prodigieuſe de ſel qui ſe congèle de lui-même dans les marais ſalans. On y trouve des chevreuils qui ne valent pas grand'choſe, & un peu de gibier. Nous y vîmes auſſi des flamands: ce ſont des grands & gros oiſeaux qui reſſemblent aux hérons, & qui ont le plumage rougeâtre; ils vont chercher leur nourriture dans les lieux marécageux, & dans les étangs où il n'y a que peu d'eau. Il eſt difficile de les tuer à cauſe de leur vîteſſe.

Nous achetâmes de l'ambre gris des Eſpagnols dans l'île Saint-Nicolas. Nous nous apperçûmes qu'ils vouloient nous attraper avec leur ambre contrefait. Il y a là quelques vignes & plantations qui appartiennent aux Portugais. Leur vin reſſemble à celui de Madère, par le goût,

la couleur pâle & l'épaiſſeur. Les habitans y ſont noirs, & vivent enſemble dans les vallées. Pendant notre ſéjour dans cette île, nous nettoyâmes notre fond de cale, & nous creusâmes des puits à terre pour nous fournir d'eau fraîche; il ne s'en fallut guères que nous n'euſſions pris une peine inutile, par la faute d'un de nos gens, qui étant allé au fond de cale avec une chandelle, y mit le feu à une bale de coton. Par un bonheur extraordinaire, on s'en apperçut à la fumée épaiſſe qui ſe répandit dans le vaiſſeau, avant que la flamme eût pu percer & s'étendre aux autres bales : ainſi nous y apportâmes un prompt ſecours, & nous étendîmes le coton ſur le pont, de peur qu'il n'y fût reſté quelques étincelles, qui nous auroient rejettés bientôt dans le même embarras.

Le huit, nous dépaſsâmes l'île de Mayo, qui eſt une de celles du cap Verd. Nous découvrîmes au ſud-oueſt l'île del Fuego, nommée ainſi d'un volcan qui y brûle ſans ceſſe, & dont les vaiſſeaux apperçoivent les flammes, pendant la nuit, à une diſtance conſidérable. Les Portugais de Saint-Nicolas nous dirent qu'il y avoit néanmoins des habitans dans cette île, au pied de la montagne, près de la mer, & qu'on y trouvoit des arbres de cocos, des chevreuils & du gibier.

Nous apprîmes, des mêmes personnes, qu'il y avoit dans l'île de Saint-Aritanio une sorte d'araignées d'une extrême grosseur, qui filoient leur toile entre deux arbres, & qui savoient lui donner tant de force, qu'un homme avoit peine à la rompre. Ils ajoutoient qu'on y trouve des ânes sauvages, & qu'il y a des salines, où, sans aucun travail de la part des habitans, le soleil durcit une quantité prodigieuse de sel, dont on charge tous les ans plusieurs navires; que le débit peu considérable étoit ce qui faisoit que les Portugais en laissoient une partie.

Lorsque nous eûmes terminé nos affaires aux îles du cap Verd, nous levâmes l'ancre, & nous partîmes avec un vent frais, qui nous portoit au sud-sud-oueſt. Le dix-sept au soir, nous apperçûmes trois vaisseaux à l'oueſt-nord-oueſt, qui nous parurent tenir la route des îles Canaries, qui étoit la nôtre. La nuit fut charmante, & nous passâmes le tropique à la pointe du jour. Nous remarquâmes alors des nuages épais à l'horison, qui nous annonçoient une tempête prochaine. Le vent étoit au nord-nord-oueſt. Nous ferlâmes nos voiles, excepté celles du grand mât & du mât de misaine, & nous lestâmes le navire d'une manière égale. Comme le vent augmentoit, & que les flots grossissoient à mesure, il fallut caler encore ces

deux voiles, & abattre même nos mâts à demi, ſans quoi nous aurions couru un danger extrême, ſi le vent les avoit fait tomber ſur notre pont, ainſi qu'il y avoit apparence qu'il l'auroit fait. Cependant le vent ſouffloit avec une violence incroyable, & il tomboit des torrens de pluie, qui nous inondoient. Heureuſement cet orage ne dura que quatre heures, & le tems ſe mit au beau. Sur le ſoir, environ à ſix heures, le vent devint ſud-oueſt, & nous apperçûmes le Pic de Ténériffe à neuf lieues de diſtance. Nous vîmes auſſi des poiſſons volans & des herbes de mer qui ſurnageoient ſur les flots. Un vent frais ſouffla toute la nuit, & nous dépaſsâmes les Canaries à la pointe du jour.

Le vingt-un, nous jettâmes l'ancre dans le port de Sancta-Cruz, ville de l'île de Ténériffe, où nous avions trente pieds d'eau, ſur un fond noir & limoneux, à environ un demi-mille de la côte. En général, le terrein eſt aſſez élevé dans cet endroit, & il y a du danger à en approcher avec des chaloupes, juſques-là que les vaiſſeaux même ſont obligés quelquefois de ſortir du port pour entrer en pleine mer, ou de faire filer leurs ancres, parce que ce havre eſt tout-à-fait ouvert du côté de l'eſt. Les navires ne manquent point d'y faire de l'eau, qui eſt excellente.

Sancta-Cruz eſt une petite ville qui fait face à la mer, avec deux forts pour défendre le havre ; il y a quelques marchands anglois qui y ſont établis. Les maiſons ſont baſſes, uniformes & couvertes de tuile. Il y croît de toutes parts des orangers, des limoniers, des vins de Malvoiſie, de Canarie & de Verdona. Les jardins y ſont d'une beauté enchantée. C'eſt dommage qu'à Oratavia le pays va toujours en montant & en deſcendant, de ſorte qu'on ne peut s'y promener à pied, & qu'on y uſe une infinité d'ânes & de mulets. La ville eſt pleine de couvens. Le pays fournit en abondance du froment, de l'orge, du maïs, des pois, des fèves, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des grenades, des citrons, de la ſalade, enfin toute ſorte de fruits & d'herbages excellens. Chevaux, ânes, mulets, vaches, chevreuils, cochons, bêtes fauves, gibier, volaille, vous y avez de tout, & en quantité ; néanmoins les proviſions ſont chères dans les îles où l'on trafique, mais non pas dans les autres.

L'île de Fer eſt remarquable, en ce qu'il n'y a d'eau fraîche, qu'au milieu de l'île, ſous un arbre dont le ſommet eſt toujours couvert de nuages, & des feuilles duquel dégoûte ſans ceſſe une eau excellente à boire.

Les îles Canaries ſont le rendez-vous ordi-

naire de la flotte eſpagnole à ſon retour d'Amérique, & c'eſt-là qu'elle reçoit les ordres du roi pour décharger ſes marchandiſes.

Nous partîmes le vingt-cinq novembre de Sancta-Cruz pour les îles Canaries. Elles ſont d'une fertilité extraordinaire, & on y fait deux recoltes par an. Les revenus des îles conſiſtent en miel, en cire, en ſucre & en vins excellens, dont nous fîmes de groſſes emplettes. Il y croît auſſi un certain arbre, dont il coule une liqueur rouge, qu'ils appellent ſang de dragon. Malgré la chaleur qu'il y fait, l'air y eſt fort ſalubre, & en général c'eſt un pays des dieux.

Le trois de décembre, après avoir acheté ce que nous voulions, nous prîmes la route de l'île de Madère, avec un bon vent, & nous apperçûmes pluſieurs vaiſſeaux devant nous. Le jour ſuivant, ſur les huit heures du matin, nous vîmes Madère à quatre lieues de nous, & nous y allâmes mouiller. C'eſt une île charmante & fertile. Les vins qu'elle produit ſont d'une force & d'une délicateſſe qui les ont rendus célèbres: nous y ancrâmes dans un port fait en demi-lune, qui eſt proche de la ville. Environ à ſix lieues, eſt une autre île nommée Porto-Sancto, qui produit les mêmes denrées que Madère, nous y prîmes trente tonneaux de vin.

Nous en partîmes le dix avec un vent d'oueſt. Nous n'avions pas fait ſix lieues, qu'il devint

dans l'isle de Fernando. Justement, l'hiver venoit d'y finir, car il ne dure que deux mois en cette partie de l'Amérique, savoir pendant juin & juillet. Nous y trouvâmes quelques Européens qui avoient été jettés ou abandonnés, & qui nous racontèrent qu'ils avoient vêcu à leur aise dans cette île. Nous y racommodâmes nos voiles, & nous nous y divertîmes à la pêche; l'isle est également saine & agréable. Ceux de nos gens qui avoient été indispostés sur la mer, y recouvrèrent tous la santé, graces à la pureté de l'air, & à la bonté des fruits du piment, qui y abondent & qui répandent dans l'isle une odeur délicieuse. Notre capitaine y fit du bois & de l'eau, & nous prîmes une quantité considérable de lions de mer, & de veaux marins, qui sont un manger excellent, hors le foie qui est mal-sain. Nous tuâmes aussi une trentaine de chevreaux, & nous cueillîmes du cresson alenois, dont nos Mariniers avoient un besoin extrême pour le scorbut, dont la plûpart étoient attaqués.

Le douze nous mîmes à la voile pour le Cap-Verd dans le Chili, & on mouilla devant l'île de San-Jago, où nous envoyâmes une chaloupe, qui rapporta quelques cochons, des moutons, du mais & du piment. Le traitement que les sauvages de cet endroit ont reçu des François,

les

LIVRE SECOND.

Naissance & éducation de M. Quarll. Ses aventures extraordinaires depuis son enfance. Son arrivée dans l'île déserte.

PHILIPPE QUARLL naquit à Londres dans la paroisse de Saint-Gilles, en mil six cent quarante-sept. Son père, Thomas Quarll, étoit un maître maçon assez bien dans ses affaires. Ayant eu du malheur dans quelques entreprises, il avoit été réduit au métier pénible & bas d'ouvrier en briques, & sa femme s'étoit mise à coudre des voiles de vaisseaux, & à nettoyer les maisons. Philippe, né dans ces tristes circonstances, fut abandonné aux soins de quelques voisins charitables, qui voulurent bien le garder pour un profit médiocre, jusqu'à ce qu'il fût en état de parler & de marcher seul. On le mit ensuite dans une école, chez une bonne vieille femme, où il demeura jusqu'à l'âge de six ans.

Un jour qu'il en revenoit, après avoir attendu long-tems à la porte du logis, il fut apperçu par un voisin qui avoit conçu pour lui une tendresse particulière, tandis qu'il l'avoit eu dans sa maison & en sa garde. Cet

Elle a environ neuf lieues de longueur, & le terrein y eſt élevé ſur le bord de l'eau. Bois de charpente, bonne eau, ſinges, gibiers, oranges, limons, bœufs, moutons, cochons, volailles, ſucre, tout y abonde. Comme il faiſoit un chaud extrême, nous y bûmes du rum & du punch (1) délicieux, en quantité, & nous fîmes une proviſion conſidérable de citrons.

La capitaine avoit reçu en cet endroit une lettre, par laquelle les propriétaires du vaiſſeau lui commandoient de venir en droiture, ſans paſſer par la nouvelle Angleterre, ſelon leur première intention : c'eſt ce qui fit que nous remîmes à la voile avec aſſez de précipitation. Je repris, pendant notre route, les mémoires du bon Solitaire, que je lus encore avec un nouveau plaiſir, & je travaillai à les rédiger en bon ordre, pour les publier dès que je ſerois dans ma patrie. Je puis proteſter que je n'ai ajouté, retranché, ni changé quoi que ce ſoit dans le fond de l'hiſtoire; ſeulement j'ai corrigé le ſtile, qu'une abſence de cinquante ans, & le peu d'habitude de parler avoient rendu un peu vieux & négligé. J'ai détaché auſſi

(1) Deux ſortes de liqueurs que les Anglois font. La première s'appelle, en France, eau des Barbades. La ſeconde eſt compoſée d'eau-de-vie, de ſucre, & de jus de citron.

les vingt-huit premières années de ſa vie des cinquante ſuivantes, pour faire des unes & des autres deux livres ſéparés, en ſorte que mon voyage en contient trois. Voilà tout ce qu'il y a de moi dans l'hiſtoire du Solitaire Anglois.

Je l'avois déja aſſez avancée, lorſque nous abordâmes à l'île de Juan-Fernandez, où nous vîmes un oiſeau nommé alcatres, qui eſt d'une grandeur prodigieuſe, & dont les aîles ont depuis huit juſqu'à dix pieds de large. Il s'y trouve auſſi un ſerpent qu'on appelle liboia, dont on raconte des choſes qui me paroiſſent incroyables, quoique pluſieurs Portugais nous les aient affirmées d'un air à devoir nous perſuader. On dit, entr'autres, qu'il y en a qui ont trente pieds de long, & qui ſont de la groſſeur d'un muid de vin, à quoi on ajoute qu'ils mangent un chevreuil en un repas. Quoi qu'il en ſoit, nous trafiquâmes dans cette île avec les Portugais, que nous traitâmes civilement, & qui nous fournirent de tout ce qui nous étoit néceſſaire. Pendant notre ſéjour parmi eux, il leur arriva un brigantin chargé de nègres, pour travailler aux mines d'or. Nous perdîmes au même endroit ſept hommes de l'équipage, dont quatre moururent, & trois déſertèrent. La perte de ces derniers ne nous chagrina pas beaucoup, parce que Timothée Anchors les avoit entendus

méditer ensemble un complot, de faire révolter l'équipage contre le capitaine, & de se rendre maîtres du navire dès que nous serions en mer; ensuite lorsqu'ils vinrent à considérer les difficultés de leur dessein, l'incertitude d'y engager assez de monde pour le faire réussir, & la rigueur des supplices auxquels ils devoient s'attendre si la chose tournoit mal, ils aimèrent mieux s'enfuir que de rien entreprendre contre nous, ou de s'exposer à être trahis l'un par l'autre. Notre capitaine ne méritoit pas que les siens le traitassent de la sorte. C'étoit un homme d'une bonté extraordinaire; mais il n'y a rien qui puisse toucher ces ames brutales & farouches, la terreur seule ou leur intérêt peuvent en arracher quelque chose, & ils n'auroient pas cessé de remuer tant qu'ils auroient été dans le navire.

Le dix d'octobre, après avoir laissé à terre une de nos négresses qui ne vouloit pas se faire chrétienne, nous mîmes à la voile, ne nous réservant de femmes, que Juno & Elisabeth, que le capitaine prit pour servantes, afin qu'elles élevassent l'enfant de Higgins. Il ne nous arriva rien de remarquable pendant les premières vingt-quatre heures. Nous passâmes le tropique le second jour, & le lendemain nous vîmes terre. Nous courions au sud-sud-ouest, & il fit

un tems ſombre toute la nuit, avec des ondées de pluie. A la pointe du jour, nous découvrîmes l'île de l'Aſcenſion, où nous jettâmes l'ancre, environ à neuf heures : la mer y eſt d'une profondeur extrême. Nous repartîmes le lendemain, & nous allâmes au nord-nord-eſt avec un vent frais, juſqu'au dix-ſept, que nous paſſâmes la ligne.

Le jour ſuivant, il nous arriva une aventure fâcheuſe. Nous avions amené du Mexique un jeune ours, avec lequel nos gens avoient coutume de badiner, & qu'ils ſe plaiſoient à agacer par mille malices. Un Irlandois nommé Thady Obryan, qui avoit environ ſeize ans, s'aviſa de faire comme les autres, & trouva moyen de lui paſſer une petite corde à la jambe gauche, moyennant quoi, maître de l'animal, il le traînoit d'un bout du navire à l'autre, à ſa fantaiſie. A la fin, l'ours devint furieux de ſe voir balotté en cette manière. Le pauvre Thady vint à gliſſer ; dans le même inſtant, l'ours le ſaiſit à la gorge avec tant de rage & de violence, que Thady étoit mort avant qu'on pût l'arracher d'entre les pattes de cette bête.

Nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur vers les îles du cap Verd, à cauſe d'un calme continuel qui nous déſoloit. Le vingt-ſix, il s'éleva un ouragan violent ; accompagné

naturel doux lui faiſoit appréhender de tomber ſous la direction d'un maître dur, violent & ſans égards, comme il avoit ouï dire que la plupart étoient. Cependant, comme il faiſoit déja des réflexions qui ſurpaſſoient la portée de ſon âge, il ſentit que c'étoit une néceſſité de ſe ſoumettre à ſa mauvaiſe fortune, & chercha lui-même un maître dont l'humeur lui convint, ſans ſe ſoucier ſi le métier qu'il pourroit faire étoit avantageux ou non. Son choix tomba ſur un ſerrurier voiſin & ami de ſon père, qui lui avoit témoigné pluſieurs fois qu'il l'aimoit, & à qui il ſe donna en qualité d'apprentif.

Ils s'accordèrent d'abord enſemble on ne peut pas mieux. Le maître étoit humain & patient : l'apprentif étoit actif, docile, exact & adroit ; tout alloit à charmer pour l'un & pour l'autre. Quarll n'étoit pas fait pour jouir long-tems d'un bonheur tranquille. Son maître ayant répondu pour un de ſes amis qui avoit fait banqueroute, fut mis en priſon, ſes effets ſaiſis, & Quarll réduit à retourner de nouveau chez ſa mère au bout d'un an.

Ce fut un coup funeſte pour ce jeune garçon, qui comptant toujours de rentrer chez ſon maître, dont on ſe flattoit que les affaires ſeroient bientôt rétablies, ſe trouva, en attendant, abandonné à lui-même parmi une foule

la couleur pâle & l'épaiſſeur. Les habitans y ſont noirs, & vivent enſemble dans les vallées. Pendant notre ſéjour dans cette île, nous nettoyâmes notre fond de cale, & nous creusâmes des puits à terre pour nous fournir d'eau fraîche; il ne s'en fallut guères que nous n'euſſions pris une peine inutile, par la faute d'un de nos gens, qui étant allé au fond de cale avec une chandelle, y mit le feu à une bale de coton. Par un bonheur extraordinaire, on s'en apperçut à la fumée épaiſſe qui ſe répandit dans le vaiſſeau, avant que la flamme eût pu percer & s'étendre aux autres bales : ainſi nous y apportâmes un prompt ſecours, & nous étendîmes le coton ſur le pont, de peur qu'il n'y fût reſté quelques étincelles, qui nous auroient rejettés bientôt dans le même embarras.

Le huit, nous dépaſsâmes l'île de Mayo, qui eſt une de celles du cap Verd. Nous découvrîmes au ſud-oueſt l'île del Fuego, nommée ainſi d'un volcan qui y brûle ſans ceſſe, & dont les vaiſſeaux apperçoivent les flammes, pendant la nuit, à une diſtance conſidérable. Les Portugais de Saint-Nicolas nous dirent qu'il y avoit néanmoins des habitans dans cette île, au pied de la montagne, près de la mer, & qu'on y trouvoit des arbres de cocos, des chevreuils & du gibier.

voler cette nuit même un riche marchand. Quarll devoit être le principal instrument de cette entreprise, & voici comment : Turner avoit médité de faire un trou dans la maison, & d'y introduire, par ce moyen, le jeune Philippe, qui lui auroit ouvert la porte par-dedans, croyant ouvrir au neveu du logis, qu'un oncle dur & sauvage laissoit coucher dehors, quand il ne revenoit pas d'assez bonne heure pour fermer la boutique.

Lorsqu'il crut avoir mis ordre à tout, il retourna au cabaret, où il trouva Quarll éveillé & inquiet au dernier point, de voir qu'il étoit nuit. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt apperçu Turner, qu'il lui demanda la permission de s'en aller chez sa mère, qui ne sauroit ce qu'il étoit devenu, & qui le gronderoit de ne s'être pas rendu au logis de meilleure heure, comme il avoit coutume. Ce n'étoit pas là le compte du voleur. Il employa toutes sortes d'artifices pour amuser cet enfant. D'abord il fit venir un souper qui parut délicieux à Quarll, désaccoutumé, comme il étoit, de manger de bonnes nourritures, depuis qu'il n'étoit plus en pension, & qu'il ne subsistoit que des maigres profits de sa mère. Il lui conta ensuite des histoires. Il lui insinua en même tems, qu'il demeuroit chez un oncle qui avoit la dureté de le laisser quelquefois

deux voiles, & abattre même nos mâts à demi, ſans quoi nous aurions couru un danger extrême, ſi le vent les avoit fait tomber ſur notre pont, ainſi qu'il y avoit apparence qu'il l'auroit fait. Cependant le vent ſouffloit avec une violence incroyable, & il tomboit des torrens de pluie, qui nous inondoient. Heureuſement cet orage ne dura que quatre heures, & le tems ſe mit au beau. Sur le ſoir, environ à ſix heures, le vent devint ſud-oueſt, & nous apperçûmes le Pic de Ténériffe à neuf lieues de diſtance. Nous vîmes auſſi des poiſſons volans & des herbes de mer qui ſurnageoient ſur les flots. Un vent frais ſouffla toute la nuit, & nous dépaſsâmes les Canaries à la pointe du jour.

Le vingt-un, nous jettâmes l'ancre dans le port de Sancta-Cruz, ville de l'île de Ténériffe, où nous avions trente pieds d'eau, ſur un fond noir & limoneux, à environ un demi-mille de la côte. En général, le terrein eſt aſſez élevé dans cet endroit, & il y a du danger à en approcher avec des chaloupes, juſques-là que les vaiſſeaux même ſont obligés quelquefois de ſortir du port pour entrer en pleine mer, ou de faire filer leurs ancres, parce que ce havre eſt tout-à-fait ouvert du côté de l'eſt. Les navires ne manquent point d'y faire de l'eau, qui eſt excellente.

Sancta-Cruz eſt une petite ville qui fait face à la mer, avec deux forts pour défendre le havre ; il y a quelques marchands anglois qui y ſont établis. Les maiſons ſont baſſes, uniformes & couvertes de tuile. Il y croît de toutes parts des orangers, des limoniers, des vins de Malvoiſie, de Canarie & de Verdona. Les jardins y ſont d'une beauté enchantée. C'eſt dommage qu'à Oratavia le pays va toujours en montant & en deſcendant, de ſorte qu'on ne peut s'y promener à pied, & qu'on y uſe une infinité d'ânes & de mulets. La ville eſt pleine de couvens. Le pays fournit en abondance du froment, de l'orge, du maïs, des pois, des fèves, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des grenades, des citrons, de la ſalade, enfin toute ſorte de fruits & d'herbages excellens. Chevaux, ânes, mulets, vaches, chevreuils, cochons, bêtes fauves, gibier, volaille, vous y avez de tout, & en quantité ; néanmoins les proviſions ſont chères dans les îles où l'on trafique, mais non pas dans les autres.

L'île de Fer eſt remarquable, en ce qu'il n'y a d'eau fraîche, qu'au milieu de l'île, ſous un arbre dont le ſommet eſt toujours couvert de nuages, & des feuilles duquel dégoûte ſans ceſſe une eau excellente à boire.

Les îles Canaries ſont le rendez-vous ordi-

naire de la flotte eſpagnole à ſon retour d'Amérique, & c'eſt-là qu'elle reçoit les ordres du roi pour décharger ſes marchandiſes.

Nous partîmes le vingt-cinq novembre de Sancta-Cruz pour les îles Canaries. Elles ſont d'une fertilité extraordinaire, & on y fait deux recoltes par an. Les revenus des îles conſiſtent en miel, en cire, en ſucre & en vins excellens, dont nous fîmes de groſſes emplettes. Il y croît auſſi un certain arbre, dont il coule une liqueur rouge, qu'ils appellent ſang de dragon. Malgré la chaleur qu'il y fait, l'air y eſt fort ſalubre, & en général c'eſt un pays des dieux.

Le trois de décembre, après avoir acheté ce que nous voulions, nous prîmes la route de l'île de Madère, avec un bon vent, & nous apperçûmes pluſieurs vaiſſeaux devant nous. Le jour ſuivant, ſur les huit heures du matin, nous vîmes Madère à quatre lieues de nous, & nous y allâmes mouiller. C'eſt une île charmante & fertile. Les vins qu'elle produit ſont d'une force & d'une délicateſſe qui les ont rendus célèbres: nous y ancrâmes dans un port fait en demi-lune, qui eſt proche de la ville. Environ à ſix lieues, eſt une autre île nommée Porto-Sancto, qui produit les mêmes denrées que Madère, nous y prîmes trente tonneaux de vin.

Nous en partîmes le dix avec un vent d'oueſt. Nous n'avions pas fait ſix lieues, qu'il devint

nord-oueſt, & que le ciel ſe couvrit de nuages épais & noirs, ce qui préſageoit une tempête. Nous prîmes les précautions qui étoient naturelles en une occaſion ſemblable, & nous nous en trouvâmes bien. Le vent devint fort en un moment, la pluie commença à tomber avec la grêle; les flots s'élevoient à une hauteur prodigieuſe, & ils jettèrent même un dauphin ſur notre bord; néanmoins notre vaiſſeau ne fut pas endommagé, & le mauvais tems ne dura que dix-huit heures. Le reſte de notre navigation ſe paſſa comme nous pouvions le ſouhaiter, & nous arrivâmes dans notre patrie le trois janvier de l'année ſuivante.

J'eſpère que la deſcription de ce voyage du Mexique n'aura pas déplu au public; du moins je puis aſſurer que je ne me ſuis propoſé de choquer qui que ce ſoit, & que je n'ai eu en vue que de délaſſer mes compatriotes pendant quelques momens.

N. B. *J'ai communiqué les mémoires ſuivans à un ami de Londres, qui s'eſt chargé de les publier. S'ils ſont bien reçus, je ne pourrai recevoir de nouvelle qui me faſſe plus de plaiſir à mon retour dans ma patrie. En attendant, mes affaires me rappellent au Perou & au Mexique, où j'eſpère revoir mon cher Solitaire Philippe Quarll.*

Du vaiſſeau le Briſtol, ce 6 novembre 1725.

EDOUARD DORRINGTON.

LIVRE SECOND.

Naissance & éducation de M. Quarll. Ses aventures extraordinaires depuis son enfance. Son arrivée dans l'île déserte.

PHILIPPE QUARLL naquit à Londres dans la paroisse de Saint-Gilles, en mil six cent quarante-sept. Son père, Thomas Quarll, étoit un maître maçon assez bien dans ses affaires. Ayant eu du malheur dans quelques entreprises, il avoit été réduit au métier pénible & bas d'ouvrier en briques, & sa femme s'étoit mise à coudre des voiles de vaisseaux, & à nettoyer les maisons. Philippe, né dans ces tristes circonstances, fut abandonné aux soins de quelques voisins charitables, qui voulurent bien le garder pour un profit médiocre, jusqu'à ce qu'il fût en état de parler & de marcher seul. On le mit ensuite dans une école, chez une bonne vieille femme, où il demeura jusqu'à l'âge de six ans.

Un jour qu'il en revenoit, après avoir attendu long-tems à la porte du logis, il fut apperçu par un voisin qui avoit conçu pour lui une tendresse particulière, tandis qu'il l'avoit eu dans sa maison & en sa garde. Cet

Elle a environ neuf lieues de longueur, & le terrein y eſt élevé ſur le bord de l'eau. Bois de charpente, bonne eau, ſinges, gibiers, oranges, limons, bœufs, moutons, cochons, volailles, ſucre, tout y abonde. Comme il faiſoit un chaud extrême, nous y bûmes du rum & du punch (1) délicieux, en quantité, & nous fîmes une proviſion conſidérable de citrons.

La capitaine avoit reçu en cet endroit une lettre, par laquelle les propriétaires du vaiſſeau lui commandoient de venir en droiture, ſans paſſer par la nouvelle Angleterre, ſelon leur première intention : c'eſt ce qui fit que nous remîmes à la voile avec aſſez de précipitation. Je repris, pendant notre route, les mémoires du bon Solitaire, que je lus encore avec un nouveau plaiſir, & je travaillai à les rédiger en bon ordre, pour les publier dès que je ſerois dans ma patrie. Je puis proteſter que je n'ai ajouté, retranché, ni changé quoi que ce ſoit dans le fond de l'hiſtoire; ſeulement j'ai corrigé le ſtile, qu'une abſence de cinquante ans, & le peu d'habitude de parler avoient rendu un peu vieux & négligé. J'ai détaché auſſi

(1) Deux ſortes de liqueurs que les Anglois font. La première s'appelle, en France, eau des Barbades. La ſeconde eſt compoſée d'eau-de-vie, de ſucre, & de jus de citron.

les vingt-huit premières années de ſa vie des cinquante ſuivantes, pour faire des unes & des autres deux livres ſéparés, en ſorte que mon voyage en contient trois. Voilà tout ce qu'il y a de moi dans l'hiſtoire du Solitaire Anglois.

Je l'avois déja aſſez avancée, lorſque nous abordâmes à l'île de Juan-Fernandez, où nous vîmes un oiſeau nommé alcatres, qui eſt d'une grandeur prodigieuſe, & dont les aîles ont depuis huit juſqu'à dix pieds de large. Il s'y trouve auſſi un ſerpent qu'on appelle liboia, dont on raconte des choſes qui me paroiſſent incroyables, quoique pluſieurs Portugais nous les aient affirmées d'un air à devoir nous perſuader. On dit, entr'autres, qu'il y en a qui ont trente pieds de long, & qui ſont de la groſſeur d'un muid de vin, à quoi on ajoute qu'ils mangent un chevreuil en un repas. Quoi qu'il en ſoit, nous trafiquâmes dans cette île avec les Portugais, que nous traitâmes civilement, & qui nous fournirent de tout ce qui nous étoit néceſſaire. Pendant notre ſéjour parmi eux, il leur arriva un brigantin chargé de nègres, pour travailler aux mines d'or. Nous perdîmes au même endroit ſept hommes de l'équipage, dont quatre moururent, & trois déſertèrent. La perte de ces derniers ne nous chagrina pas beaucoup, parce que Timothée Anchors les avoit entendus

compagnie. Il lui répondit avec un respect auquel elle n'étoit pas accoutumée, il lui parla de mariage, la proposition fut acceptée, & un aumônier de vaisseau qui logeoit dans l'auberge en fit la cérémonie. Tout fut achevé en moins d'une heure.

Le premier soin des nouveaux mariés, fut d'aller chercher une petite chambre, où ils pussent établir les prémices de leur ménage, en attendant qu'on payât Quarll. Cependant ils se réjouissoient ensemble sans songer à l'avenir. Quarll se croyoit assez heureux d'avoir une femme aussi parfaite. Elle à son tour, outre le plaisir d'avoir un mari jeune, beau & robuste, comptoit en recevoir bien-tôt la paye, & regardoit d'ailleurs comme un grand avantage de se voir un mari, dont l'ombre la mettroit à couvert, & de la justice, & des galans brutaux. Mais ses espérances furent renversées par le mauvais état où se trouvèrent les marchandises en déchargeant le vaisseau. En un mot, on vit qu'il avoit fait une voie d'eau, & l'équipage demeura redevable aux marchands, dont il espéroit recevoir trois années de gages.

Cet inconvénient dérangea beaucoup les affaires de Quarll. D'un côté, il ne vouloit plus retourner sur mer dont il étoit dégouté, & de l'autre, il ne savoit à quel métier il se mettroit en

Angleterre. Dans cet embarras, il consulta sa femme, à qui il dit qu'il avoit encore quelque argent, dont son capitaine lui avoit fait présent à diverses repriſes; que c'étoit assez pour le conduire à Londres : qu'ils verroient là ce qu'il y auroit à faire. Elle entra dans cette raison, sans lui dire la sienne, qui étoit l'espérance de rappeller ses anciennes connoissances, dès qu'on la sauroit revenue. Les voilà donc partis, chargés de desseins & légers d'argent. Ils arrivèrent un après-midi à Londres, où pour première disgrace, Quarll apprit que son maître serrurier étoit mort. Comme sa femme connoissoit mieux la ville que lui, elle se seroit mieux tirée d'affaire, si elle n'avoit craint d'être mal reçue par ses anciens hôtes, chez qui elle n'avoit laissé que de méchans meubles & de grosses dettes : néanmoins la nuit approchoit, & il n'y avoit pas de tems à perdre. La nécessité qui est la mère des inventions en fournit une à la femme de Quarll.

Après avoir délibéré quelque tems en elle-même, elle résolut de retourner à son dernier logis, où elle se flattoit d'être bien venue, quoiqu'elle s'y fut endettée considérablement, parce que l'hôtesse chez qui elle avoit demeuré quinze jours lui feroit sans doute bon visage, pour ratrapper une somme qu'elle avoit crue perdue pour toujours. Elle le dit à Quarll, lui désigne

l'endroit, & trouve la vieille hôteſſe ſurpriſe & joyeuſe de la recevoir, comme elle l'avoit eſpéré. Elle lui raconte qu'elle avoit épouſé un pilote, qui revenoit d'un voyage de trois ans, & dont les gages devant être payés inceſſamment, la mettroient en état d'acquitter ce qu'elle lui devoit ; elle ajoute qu'elle compte acheter ou louer une maiſon jolie & commode, pour faire quelque commerce : enfin, elle lui raconte je ne ſais combien d'hiſtoires, dont ſes pareilles ne manquent jamais, quand il s'agit d'endormir quelqu'un.

Il n'en falloit pas tant pour tromper la bonne femme, qui ſe croyant aſſurée de ſon argent & d'un bon locataire, pria la dame de ne point prendre d'autre logis que le ſien, où elle lui procureroit toute ſorte de commodités, & où on la ſerviroit à crédit auſſi bien que ſi elle payoit comptant. Celle-ci ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour mieux jouer ſon coup. Elle alla chercher ſon mari, qui fut reçu à bras ouverts, & régalé d'abord d'une pinte d'Aile, (1) qui étoit ce que la vieille avoit de meilleur chez elle. Une ſeconde pinte ſuccéda à la première, on but à la ſanté des nouveaux venus, on s'échauffa au jeu, quatre autres pintes furent tirées & à

(1) Bierre douce où il n'entre point de houblon.

la couleur pâle & l'épaiſſeur. Les habitans y ſont noirs, & vivent enſemble dans les vallées. Pendant notre ſéjour dans cette île, nous nettoyâmes notre fond de cale, & nous creusâmes des puits à terre pour nous fournir d'eau fraîche; il ne s'en fallut guères que nous n'euſſions pris une peine inutile, par la faute d'un de nos gens, qui étant allé au fond de cale avec une chandelle, y mit le feu à une bale de coton. Par un bonheur extraordinaire, on s'en apperçut à la fumée épaiſſe qui ſe répandit dans le vaiſſeau, avant que la flamme eût pu percer & s'étendre aux autres bales : ainſi nous y apportâmes un prompt ſecours, & nous étendîmes le coton ſur le pont, de peur qu'il n'y fût reſté quelques étincelles, qui nous auroient rejettés bientôt dans le même embarras.

Le huit, nous dépaſsâmes l'île de Mayo, qui eſt une de celles du cap Verd. Nous découvrîmes au ſud-oueſt l'île del Fuego, nommée ainſi d'un volcan qui y brûle ſans ceſſe, & dont les vaiſſeaux apperçoivent les flammes, pendant la nuit, à une diſtance conſidérable. Les Portugais de Saint-Nicolas nous dirent qu'il y avoit néanmoins des habitans dans cette île, au pied de la montagne, près de la mer, & qu'on y trouvoit des arbres de cocos, des chevreuils & du gibier.

providence, toujours favorable à Quarll, fut lui procurer dans ce corps même de quoi le consoler de ses maux.

Un soir sur les dix heures, qu'il avoit monté la garde pour un autre, & qu'il étoit en faction à la porte du parc, près de Chelsea; la solitude & l'obscurité l'enhardirent à chanter pour dissiper la mélancolie qui le rongeoit. J'ai dit ci-devant qu'il avoit une très-belle voix & qu'il savoit la musique en maître. Un colonel du régiment vient à passer sur ces entrefaites, & s'arrête pendant quelques minutes pour l'entendre. Quarll qui se croyoit seul, commence un nouvel air, qu'il se mit ensuite à siffler avec une délicatesse & une douceur qui surprenoient. Le colonel ne put s'empêcher en ce moment de se découvrir à Quarll. Il lui fit des reproches, sur ce qu'ayant une aussi belle voix, avec une méthode aussi savante, il s'abaissoit à siffler. Je vous en prie, mon camarade, chantez encore, continua-t-il; une voix comme la vôtre ne doit pas être pour vous seul. Quarll répondit avec modestie à ces complimens, & voulut se défendre d'obéir: enfin cédant de bonne grace aux prières instantes du colonel, il recommença le même air, qu'il chanta avec encore plus de soin & de justesse que la première fois. L'officier charmé, & connoisseur, le pria de vouloir bien entrer

dans

deux voiles, & abattre même nos mâts à demi, ſans quoi nous aurions couru un danger extrême, ſi le vent les avoit fait tomber ſur notre pont, ainſi qu'il y avoit apparence qu'il l'auroit fait. Cependant le vent ſouffloit avec une violence incroyable, & il tomboit des torrens de pluie, qui nous inondoient. Heureuſement cet orage ne dura que quatre heures, & le tems ſe mit au beau. Sur le ſoir, environ à ſix heures, le vent devint ſud-oueſt, & nous apperçûmes le Pic de Ténériffe à neuf lieues de diſtance. Nous vîmes auſſi des poiſſons volans & des herbes de mer qui ſurnageoient ſur les flots. Un vent frais ſouffla toute la nuit, & nous dépaſsâmes les Canaries à la pointe du jour.

Le vingt-un, nous jettâmes l'ancre dans le port de Sancta-Cruz, ville de l'île de Ténériffe, où nous avions trente pieds d'eau, ſur un fond noir & limoneux, à environ un demi-mille de la côte. En général, le terrein eſt aſſez élevé dans cet endroit, & il y a du danger à en approcher avec des chaloupes, juſques-là que les vaiſſeaux même ſont obligés quelquefois de ſortir du port pour entrer en pleine mer, ou de faire filer leurs ancres, parce que ce havre eſt tout-à-fait ouvert du côté de l'eſt. Les navires ne manquent point d'y faire de l'eau, qui eſt excellente.

Sancta-Cruz eſt une petite ville qui fait face à la mer, avec deux forts pour défendre le havre ; il y a quelques marchands anglois qui y ſont établis. Les maiſons ſont baſſes, uniformes & couvertes de tuile. Il y croît de toutes parts des orangers, des limoniers, des vins de Malvoiſie, de Canarie & de Verdona. Les jardins y ſont d'une beauté enchantée. C'eſt dommage qu'à Oratavia le pays va toujours en montant & en deſcendant, de ſorte qu'on ne peut s'y promener à pied, & qu'on y uſe une infinité d'ânes & de mulets. La ville eſt pleine de couvens. Le pays fournit en abondance du froment, de l'orge, du maïs, des pois, des fèves, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des grenades, des citrons, de la ſalade, enfin toute ſorte de fruits & d'herbages excellens. Chevaux, ânes, mulets, vaches, chevreuils, cochons, bêtes fauves, gibier, volaille, vous y avez de tout, & en quantité ; néanmoins les proviſions ſont chères dans les îles où l'on trafique, mais non pas dans les autres.

L'île de Fer eſt remarquable, en ce qu'il n'y a d'eau fraîche, qu'au milieu de l'île, ſous un arbre dont le ſommet eſt toujours couvert de nuages, & des feuilles duquel dégoûte ſans ceſſe une eau excellente à boire.

Les îles Canaries ſont le rendez-vous ordi-

naire de la flotte eſpagnole à ſon retour d'Amérique, & c'eſt-là qu'elle reçoit les ordres du roi pour décharger ſes marchandiſes.

Nous partîmes le vingt-cinq novembre de Sancta-Cruz pour les îles Canaries. Elles ſont d'une fertilité extraordinaire, & on y fait deux recoltes par an. Les revenus des îles conſiſtent en miel, en cire, en ſucre & en vins excellens, dont nous fîmes de groſſes emplettes. Il y croît auſſi un certain arbre, dont il coule une liqueur rouge, qu'ils appellent ſang de dragon. Malgré la chaleur qu'il y fait, l'air y eſt fort ſalubre, & en général c'eſt un pays des dieux.

Le trois de décembre, après avoir acheté ce que nous voulions, nous prîmes la route de l'île de Madère, avec un bon vent, & nous apperçûmes pluſieurs vaiſſeaux devant nous. Le jour ſuivant, ſur les huit heures du matin, nous vîmes Madère à quatre lieues de nous, & nous y allâmes mouiller. C'eſt une île charmante & fertile. Les vins qu'elle produit ſont d'une force & d'une délicateſſe qui les ont rendus célèbres: nous y ancrâmes dans un port fait en demi-lune, qui eſt proche de la ville. Environ à ſix lieues, eſt une autre île nommée Porto-Sancto, qui produit les mêmes denrées que Madère, nous y prîmes trente tonneaux de vin.

Nous en partîmes le dix avec un vent d'oueſt. Nous n'avions pas fait ſix lieues, qu'il devint

voit arriver un jour ou l'autre, & il fut ravi d'en être quitte à auſſi bon marché, d'autant plus qu'il ſe trouvoit par ce moyen déchargé du ſoin de la payer. Il n'y avoit plus rien qui l'inquiétât, que d'être à une telle heure dans la rue, & ſans logis. Mais il s'aviſa par bonheur d'une certaine cave dans Charing-Croſſ, qu'on ne fermoit point pendant la nuit, & où il avoit été pluſieurs fois. Il y conduiſit ſa femme, après lui avoir appris ſa nouvelle fortune, excepté qu'il ne lui dit rien des habits qu'on lui avoit promis, & qu'il ſe contenta de la prier de chercher quelque appartement qui convînt mieux à ce qu'ils alloient être l'un & l'autre.

Jamais on n'a vu un changement auſſi ſubit dans une femme. La ſienne qui s'appelloit Sally l'aimoit dans le fond, la miſère l'avoit jettée dans le déſordre, & elle y vivoit, faute de pouvoir en ſortir. Dès qu'elle apprit que le crime ne lui étoit plus néceſſaire, elle réſolut d'y renoncer pour jamais, & de n'être plus qu'à celui qu'elle aimoit.

Il étoit à peine jour, qu'elle s'en va chercher une chambre. Quarll ſe rend un peu après aux endroits qu'on lui avoit indiqués, pour recevoir les diverſes pièces de ſon équipage, qui ſe trouvèrent par haſard faites comme pour lui-même. De-là il paſſe chez un perruquier, où il achève

LIVRE SECOND.

Naissance & éducation de M. Quarll. Ses aventures extraordinaires depuis son enfance. Son arrivée dans l'île déserte.

PHILIPPE QUARLL naquit à Londres dans la paroisse de Saint-Gilles, en mil six cent quarante-sept. Son père, Thomas Quarll, étoit un maître maçon assez bien dans ses affaires. Ayant eu du malheur dans quelques entreprises, il avoit été réduit au métier pénible & bas d'ouvrier en briques, & sa femme s'étoit mise à coudre des voiles de vaisseaux, & à nettoyer les maisons. Philippe, né dans ces tristes circonstances, fut abandonné aux soins de quelques voisins charitables, qui voulurent bien le garder pour un profit médiocre, jusqu'à ce qu'il fût en état de parler & de marcher seul. On le mit ensuite dans une école, chez une bonne vieille femme, où il demeura jusqu'à l'âge de six ans.

Un jour qu'il en revenoit, après avoir attendu long-tems à la porte du logis, il fut apperçu par un voisin qui avoit conçu pour lui une tendresse particulière, tandis qu'il l'avoit eu dans sa maison & en sa garde. Cet

homme s'aviſe de le prendre par la main, & de le conduire chez ſa mère, qui travailloit chez une vieille dame dans la Great-Ruſſell-Street. Le propriétaire étoit juſtement à la porte; comme il aimoit les enfans à la folie, il n'eut pas plutôt apperçu celui-ci qui étoit d'une beauté peu commune, qu'il le prit dans ſes bras, & le porta à la vieille dame, qui venoit en ce moment d'achever ſes dévotions accoutumées.

Je dois vous dire que la mère de Quarll l'entretenoit avec une propreté qu'on n'auroit pas dû attendre, ni de ſon indigence, ni de ſes occupations. D'ailleurs il étoit beau de viſage, grand pour ſon âge & bien fait; il avoit des traits réguliers & proportionnés, un teint vif & fin, de grands cheveux friſés, je ne ſais quoi d'aimable & de gai dans la phyſionomie, & de dégagé dans les manières. Ces qualités charmèrent la bonne dame, qui ne s'étoit attendue à rien de ſemblable dans un enfant d'auſſi baſſe naiſſance; elle ne pouvoit ſe laſſer de le baiſer, de lui faire de petits préſens, de cauſer avec lui, de ſouhaiter qu'il lui appartînt; elle ſe diſoit à elle-même: pourquoi ne ferai-je pas pour lui ce que j'aurois fait pour un propre fils, qui peut-être l'auroit moins mérité? Si je ne ſuis pas ſa mère, je l'aime autant qu'une mère. Sa mère lui a donné la naiſſance qu'elle ne pou-

voit lui refuſer, ſans expoſer ſa propre vie : mais moi, je lui donnerai une bonne éducation : c'eſt la meilleure manière de montrer ſa tendreſſe à des enfans, & c'eſt ce que ſes parens ne ſont pas en état de faire.

Elle fit part de ſes ſentimens à la mère de Quarll, qui en fut charmée. On mit l'enfant en penſion chez un maître, à qui ſa piété, ſa ſageſſe & ſa ſcience avoient procuré pluſieurs penſionnaires d'une naiſſance diſtinguée. L'intention de cette charitable dame étoit de lui laiſſer Quarll, juſqu'à ce qu'il fût en âge de choiſir entre les ſciences ou entre le commerce, auquel cas elle auroit donné, à ce jeune élève, quarante livres ſterling, par ſon teſtament, pour s'établir en quelqu'endroit.

Par malheur elle vint à mourir quelques mois après, ſans avoir eu le loiſir de pourvoir à la fortune de Quarll. La providence ne le jetta dans cet embarras, que pour lui faire mieux ſentir le ſoin extraordinaire avec lequel elle veilloit ſur lui, & la reconnoiſſance vive à laquelle il étoit obligé envers elle. La docilité de Quarll & ſes diſpoſitions pour les ſciences l'avoient fait paſſer bientôt devant ſes anciens compagnons d'étude, & le maître avoit conçu pour lui une tendreſſe particulière ; on peut dire même qu'il l'avoit adopté en quel-

la vue à elle-même. Elle eut beau faire ; il l'aperçut, & l'arrêtant par la main avant qu'elle pût l'éviter, il lui fit quelques complimens. La haine, la crainte, l'horreur du crime, mille passions différentes saisirent le cœur de Sally en un moment ; son trouble étoit extrême ; elle ne pouvoit prononcer une parole. Cependant le chevalier, dont la passion se ranimoit à la vue des charmes que la sale débauche avoit ôtés à Sally, & qu'une vie innocente lui avoit rendus, essayoit de se flatter que le désordre où il la voyoit, étoit produit par la joie & par la surprise de le rencontrer. En même tems, il arrête un carrosse de louage, l'y fait entrer, & s'y place avec elle, sans qu'elle sente, ni ce qu'il faisoit, ni quel dessein il pouvoit avoir. Enfin le mouvement de la voiture lui fit recouvrer un peu ses esprits, & elle se vit avec frayeur & indignation auprès d'un homme qu'elle détestoit. Elle se crut perdue en ce moment ; elle jette un cri terrible, qui assemble, dans un instant, je ne sais combien de monde autour du carrosse. Le chevalier lui proteste qu'il n'avoit d'autre dessein que de la conduire chez une amie, & lui remontre à quel danger il l'expose en s'opposant à ses intentions qui n'avoient rien que d'innocent. Par bonheur pour lui, ils étoient alors près d'une rue où il

l'avoit entretenue pendant un tems considérable. Là-dessus, il s'avisa de mettre la tête à la portière, & de dire à ceux qui environnoient le carrosse, que cette dame étoit sa femme, qu'elle venoit de verser, & que la frayeur dont elle n'étoit pas encore revenue, étoit la seule cause du cri qu'elle venoit de jetter. On le crut; le monde fit place, & le cocher avança vers l'endroit qu'on lui avoit marqué.

En allant, le chevalier donnoit à Sally mille marques d'une passion violente; il remercioit la fortune de lui avoir rendu une personne qu'il aimoit plus que sa vie; il protestoit que la mort seule pourroit désormais le séparer d'elle.

Quoique ces tendres expressions ne fussent plus écoutées qu'avec mépris par Sally, à qui elles rappelloient l'imprudente facilité avec laquelle elle s'étoit reposée sur la foi de semblables discours: néanmoins, dissimulant son indignation, elle affecta une tranquillité dont elle ne jouissoit pas; & elle se contenta de lui répondre qu'il ne pouvoit plus y avoir de liaison entre eux, puisqu'elle étoit mariée. Mariée, interrompit le chevalier! Quoi donc, ne m'appartenez-vous pas? Avez-vous dû passer dans les bras d'un autre, tandis que je vivois encore? Ah perfide, oses-tu me rappeller tes anciens sermens, reprit Sally en versant des

larmes amères ? Comment ne rougis-tu point d'employer encore ces mêmes termes qui séduisirent ma crédule vertu ? Fourbe & ingrat que tu es, meurs de confusion d'avoir perdu d'honneur une fille innocente & simple, & de l'avoir laissée ensuite en proie à la misère & au désespoir. Le chevalier lui répondit, les larmes aux yeux, qu'il reconnoissoit la justice de ces reproches, & qu'il s'efforceroit, par une conduite respectueuse & tendre, de lui inspirer à l'avenir des sentimens moins désavantageux de sa personne. Il lui fit en même tems des sermens affreux, qu'il lui seroit toujours fidèle. Sally feignit d'y ajouter foi, dans l'espérance que ne se défiant point d'elle, elle trouveroit aisément une occasion de lui échapper.

Sur ces entrefaites, le carrosse arrête, & ils descendent devant la maison où elle avoit demeuré long-tems avec le chevalier. La porte étoit ouverte, & la maîtresse du logis y rentroit justement. Sally se laissa emmener doucement dans une chambre, de peur que sa résistance ne trahît le dessein où elle étoit de s'enfuir : dessein dans lequel elle comptoit de faire entrer l'hôtesse sans peine, quand elle lui auroit appris qu'elle étoit mariée. Cette indigne femme feignit de ne la pas entendre, & sortit pour la laisser seule avec le chevalier, se flattant de

la couleur pâle & l'épaiſſeur. Les habitans y ſont noirs, & vivent enſemble dans les vallées. Pendant notre ſéjour dans cette île, nous nettoyâmes notre fond de cale, & nous creusâmes des puits à terre pour nous fournir d'eau fraîche; il ne s'en fallut guères que nous n'euſſions pris une peine inutile, par la faute d'un de nos gens, qui étant allé au fond de cale avec une chandelle, y mit le feu à une bale de coton. Par un bonheur extraordinaire, on s'en apperçut à la fumée épaiſſe qui ſe répandit dans le vaiſſeau, avant que la flamme eût pu percer & s'étendre aux autres bales : ainſi nous y apportâmes un prompt ſecours, & nous étendîmes le coton ſur le pont, de peur qu'il n'y fût reſté quelques étincelles, qui nous auroient rejettés bientôt dans le même embarras.

Le huit, nous dépaſsâmes l'île de Mayo, qui eſt une de celles du cap Verd. Nous découvrîmes au ſud-oueſt l'île del Fuego, nommée ainſi d'un volcan qui y brûle ſans ceſſe, & dont les vaiſſeaux apperçoivent les flammes, pendant la nuit, à une diſtance conſidérable. Les Portugais de Saint-Nicolas nous dirent qu'il y avoit néanmoins des habitans dans cette île, au pied de la montagne, près de la mer, & qu'on y trouvoit des arbres de cocos, des chevreuils & du gibier.

trois heures entières. Elle se trouva ensuite dans une extrême foiblesse, & on désespéra de sa vie le reste de sa journée.

Le chevalier étoit au désespoir de l'avoir emmenée malgré elle, & il auroit bien voulu savoir où elle demeuroit, afin qu'on pût la rendre à son mari : mais comme elle n'étoit en état ni d'entendre ni de parler, l'hôtesse eut ordre de lui préparer à la hâte le meilleur appartement du logis, & de la mettre dans un lit bien bassiné, & on fit venir un médecin, qui reconnut la cause de son mal au battement déréglé du pouls. Il lui ordonna une saignée pour remettre les esprits en mouvement, ce qui fut fait sur le champ, & qui procura un sommeil tranquille à la malade.

Cependant le chevalier ne s'éloignoit pas un seul instant du lit, où il attendoit avec une inquiétude mortelle quelle suite auroit ce mal. Le lendemain matin, Sally qui avoit recouvré ses forces & sa raison, graces au repos qu'elle avoit goûté, ne se vit pas plutôt dans un lit étranger, & sans son mari, qu'elle jetta un cri de surprise, qui fit craindre pour elle une seconde rechute. O Dieux, par quel enchantement suis-je ici, s'écria-t-elle ! quels tyrans m'ont arrachée des bras de mon époux ? que vois-je, continua-t-elle, en jettant les yeux sur le chevalier, par qui elle

deux voiles, & abattre même nos mâts à demi, ſans quoi nous aurions couru un danger extrême, ſi le vent les avoit fait tomber ſur notre pont, ainſi qu'il y avoit apparence qu'il l'auroit fait. Cependant le vent ſouffloit avec une violence incroyable, & il tomboit des torrens de pluie, qui nous inondoient. Heureuſement cet orage ne dura que quatre heures, & le tems ſe mit au beau. Sur le ſoir, environ à ſix heures, le vent devint ſud-oueſt, & nous apperçûmes le Pic de Ténériffe à neuf lieues de diſtance. Nous vîmes auſſi des poiſſons volans & des herbes de mer qui ſurnageoient ſur les flots. Un vent frais ſouffla toute la nuit, & nous dépaſsâmes les Canaries à la pointe du jour.

Le vingt-un, nous jettâmes l'ancre dans le port de Sancta-Cruz, ville de l'île de Ténériffe, où nous avions trente pieds d'eau, ſur un fond noir & limoneux, à environ un demi-mille de la côte. En général, le terrein eſt aſſez élevé dans cet endroit, & il y a du danger à en approcher avec des chaloupes, juſques-là que les vaiſſeaux même ſont obligés quelquefois de ſortir du port pour entrer en pleine mer, ou de faire filer leurs ancres, parce que ce havre eſt tout-à-fait ouvert du côté de l'eſt. Les navires ne manquent point d'y faire de l'eau, qui eſt excellente.

Sancta-Cruz eſt une petite ville qui fait face à la mer, avec deux forts pour défendre le havre ; il y a quelques marchands anglois qui y ſont établis. Les maiſons ſont baſſes, uniformes & couvertes de tuile. Il y croît de toutes parts des orangers, des limoniers, des vins de Malvoiſie, de Canarie & de Verdona. Les jardins y ſont d'une beauté enchantée. C'eſt dommage qu'à Oratavia le pays va toujours en montant & en deſcendant, de ſorte qu'on ne peut s'y promener à pied, & qu'on y uſe une infinité d'ânes & de mulets. La ville eſt pleine de couvens. Le pays fournit en abondance du froment, de l'orge, du maïs, des pois, des fèves, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des grenades, des citrons, de la ſalade, enfin toute ſorte de fruits & d'herbages excellens. Chevaux, ânes, mulets, vaches, chevreuils, cochons, bêtes fauves, gibier, volaille, vous y avez de tout, & en quantité ; néanmoins les proviſions ſont chères dans les îles où l'on trafique, mais non pas dans les autres.

L'île de Fer eſt remarquable, en ce qu'il n'y a d'eau fraîche, qu'au milieu de l'île, ſous un arbre dont le ſommet eſt toujours couvert de nuages, & des feuilles duquel dégoûte ſans ceſſe une eau excellente à boire.

Les îles Canaries ſont le rendez-vous ordi-

naire de la flotte eſpagnole à ſon retour d'Amérique, & c'eſt-là qu'elle reçoit les ordres du roi pour décharger ſes marchandiſes.

Nous partîmes le vingt-cinq novembre de Sancta-Cruz pour les îles Canaries. Elles ſont d'une fertilité extraordinaire, & on y fait deux recoltes par an. Les revenus des îles conſiſtent en miel, en cire, en ſucre & en vins excellens, dont nous fîmes de groſſes emplettes. Il y croît auſſi un certain arbre, dont il coule une liqueur rouge, qu'ils appellent ſang de dragon. Malgré la chaleur qu'il y fait, l'air y eſt fort ſalubre, & en général c'eſt un pays des dieux.

Le trois de décembre, après avoir acheté ce que nous voulions, nous prîmes la route de l'île de Madère, avec un bon vent, & nous apperçûmes pluſieurs vaiſſeaux devant nous. Le jour ſuivant, ſur les huit heures du matin, nous vîmes Madère à quatre lieues de nous, & nous y allâmes mouiller. C'eſt une île charmante & fertile. Les vins qu'elle produit ſont d'une force & d'une délicateſſe qui les ont rendus célèbres: nous y ancrâmes dans un port fait en demi-lune, qui eſt proche de la ville. Environ à ſix lieues, eſt une autre île nommée Porto-Sancto, qui produit les mêmes denrées que Madère, nous y prîmes trente tonneaux de vin.

Nous en partîmes le dix avec un vent d'oueſt. Nous n'avions pas fait ſix lieues, qu'il devint

Lorſque le paquet & la lettre arrivèrent chez lui, il étoit occupé à courir de café en café, pour s'informer ſi on n'avoit entendu parler d'aucun accident, & on n'avoit pu lui apprendre rien qui pût éclaircir ſes doutes le moins du monde. A ſon retour au logis, il trouva ce qu'on venoit d'y apporter, il n'y avoit qu'un moment, & que ſon hôteſſe avoit reçu en ſon abſence. Son impatience lui fit d'abord ouvrir le paquet : quelle fut ſa douleur, lorſqu'il y remarqua juſqu'à la moindre pièce, les habits, que ſa femme avoit portés le jour qu'elle étoit diſparue. Le fatal paquet lui tomba des mains, & il demeura quelque tems comme un homme frappé du tonnerre : enfin pouſſant un profond ſoupir, & les larmes aux yeux, ah ! ſans doute, ma chère Sally s'eſt noyée elle-même, s'écria-t-il : voilà une lettre qu'elle m'aura écrite auparavant. Ah Sally, infortunée Sally, moins infortunée que moi, comment ai-je pu ſoupçonner ta fidélité à mon égard ? Toi à ton tour, quelle raiſon avois-tu d'aimer mieux mourir que de vivre avec moi ! Jamais un mari a-t-il témoigné autant de tendreſſe à ſa femme ? N'importe, je lirai ta lettre, en conſidération de la main qui me l'a écrite, quand même j'y devrois trouver un ſujet éternel de douleur & de déſeſpoir.

C'eſt

LIVRE SECOND.

Naissance & éducation de M. Quarll. Ses aventures extraordinaires depuis son enfance. Son arrivée dans l'île déserte.

PHILIPPE QUARLL naquit à Londres dans la paroisse de Saint-Gilles, en mil six cent quarante-sept. Son père, Thomas Quarll, étoit un maître maçon assez bien dans ses affaires. Ayant eu du malheur dans quelques entreprises, il avoit été réduit au métier pénible & bas d'ouvrier en briques, & sa femme s'étoit mise à coudre des voiles de vaisseaux, & à nettoyer les maisons. Philippe, né dans ces tristes circonstances, fut abandonné aux soins de quelques voisins charitables, qui voulurent bien le garder pour un profit médiocre, jusqu'à ce qu'il fût en état de parler & de marcher seul. On le mit ensuite dans une école, chez une bonne vieille femme, où il demeura jusqu'à l'âge de six ans.

Un jour qu'il en revenoit, après avoir attendu long-tems à la porte du logis, il fut apperçu par un voisin qui avoit conçu pour lui une tendresse particulière, tandis qu'il l'avoit eu dans sa maison & en sa garde. Cet

homme s'aviſe de le prendre par la main, & de le conduire chez ſa mère, qui travailloit chez une vieille dame dans la Great-Ruſſell-Street. Le propriétaire étoit juſtement à la porte; comme il aimoit les enfans à la folie, il n'eut pas plutôt apperçu celui-ci qui étoit d'une beauté peu commune, qu'il le prit dans ſes bras, & le porta à la vieille dame, qui venoit en ce moment d'achever ſes dévotions accoutumées.

Je dois vous dire que la mère de Quarll l'entretenoit avec une propreté qu'on n'auroit pas dû attendre, ni de ſon indigence, ni de ſes occupations. D'ailleurs il étoit beau de viſage, grand pour ſon âge & bien fait; il avoit des traits réguliers & proportionnés, un teint vif & fin, de grands cheveux friſés, je ne ſais quoi d'aimable & de gai dans la phyſionomie, & de dégagé dans les manières. Ces qualités charmèrent la bonne dame, qui ne s'étoit attendue à rien de ſemblable dans un enfant d'auſſi baſſe naiſſance; elle ne pouvoit ſe laſſer de le baiſer, de lui faire de petits préſens, de cauſer avec lui, de ſouhaiter qu'il lui appartînt; elle ſe diſoit à elle-même : pourquoi ne ferai-je pas pour lui ce que j'aurois fait pour un propre fils, qui peut-être l'auroit moins mérité? Si je ne ſuis pas ſa mère, je l'aime autant qu'une mère. Sa mère lui a donné la naiſſance qu'elle ne pou-

voit lui refuſer, ſans expoſer ſa propre vie : mais moi, je lui donnerai une bonne éducation : c'eſt la meilleure manière de montrer ſa tendreſſe à des enfans, & c'eſt ce que ſes parens ne ſont pas en état de faire.

Elle fit part de ſes ſentimens à la mère de Quarll, qui en fut charmée. On mit l'enfant en penſion chez un maître, à qui ſa piété, ſa ſageſſe & ſa ſcience avoient procuré pluſieurs penſionnaires d'une naiſſance diſtinguée. L'intention de cette charitable dame étoit de lui laiſſer Quarll, juſqu'à ce qu'il fût en âge de choiſir entre les ſciences ou entre le commerce, auquel cas elle auroit donné, à ce jeune élève, quarante livres ſterling, par ſon teſtament, pour s'établir en quelqu'endroit.

Par malheur elle vint à mourir quelques mois après, ſans avoir eu le loiſir de pourvoir à la fortune de Quarll. La providence ne le jetta dans cet embarras, que pour lui faire mieux ſentir le ſoin extraordinaire avec lequel elle veilloit ſur lui, & la reconnoiſſance vive à laquelle il étoit obligé envers elle. La docilité de Quarll & ſes diſpoſitions pour les ſciences l'avoient fait paſſer bientôt devant ſes anciens compagnons d'étude, & le maître avoit conçu pour lui une tendreſſe particulière ; on peut dire même qu'il l'avoit adopté en quel-

ter de front ſes imaginations ambitieuſes. Il prit là-deſſus le parti de les flatter en lui propoſant d'aller paſſer quelque tems à la campagne. Son deſſein étoit de retrancher ainſi ſa dépenſe, & de ſe délivrer d'une compagnie déſagréable tant que l'été dureroit. Elle accepta d'abord cette propoſition, ravie de pouvoir ſe donner un air de grandeur parmi ſes voiſines & ſes amies, en faiſant, comme les grands, qui ſe retirent d'ordinaire dans la province juſqu'à la fin de l'automne.

Quarll fut charmé du ſuccès de cet artifice; après s'être informé auſſi vîte qu'il lui fut poſſible de quelque endroit éloigné & ſolitaire, où les vivres fuſſent à bon marché, il s'en alla en poſte dans la province d'York, où on l'avoit adreſſé chez un bon vieux payſan: il le trouva ſeul avec ſa femme & ſa fille. Le vieillard avoit amaſſé, par ſes travaux & par ſa frugalité, un petit fonds dont il vivoit à ſon aiſe & en repos: ſa maiſon étoit propre, agréable, commode, éloignée de toute ſorte de voiſins, & aſſez grande pour loger encore quelques ſurvenans. Le bon-homme, bien aiſe d'avoir penſionnaire dont la compagnie le divertiroit dans ſa ſolitude, demanda peu de choſe pour la penſion, & Quarll lui en paya d'abord un quartier d'avance.

un âge qui pût imprimer le respect à des enfans, moyennant quoi son maître vouloit bien lui confier les moins âgés de son école, & lui donner un salaire tel que les sous-maîtres reçoivent d'ordinaire. Il y avoit même près d'un an qu'il le soulageoit déja dans les fonctions laborieuses de sa charge : mais la fortune abandonna encore une fois le pauvre Quarll. Le vieux bon homme mourut ; on lui donna pour successeur un ministre non-conformiste, avancé en âge. Une partie des pensionnaires désertèrent, & il congédia Quarll, dont il n'avoit plus besoin.

Le voilà donc replongé dans l'indigence pour la seconde fois, & forcé de retourner chez sa mère, qui ayant perdu son mari, se trouvoit moins en état que jamais d'élever ce fils avec les soins que ses dispositions excellentes méritoient. Elle lui proposa d'apprendre un bon métier qui pût lui donner de quoi vivre, lorsque la vieillesse ou la mort l'auroient mise hors d'état de lui en donner elle-même. Elle avoit amassé, à force de travail & d'économie, cinq livres sterling ; elle les destina pour cette fin.

Le pauvre Philippe se trouva là-dessus dans un grand embarras. Outre qu'il avoit été élevé jusqu'alors d'une manière à lui faire espérer de devenir autre chose qu'un simple artisan, son

chambre ; elle eſt auſſi amoureuſe de la vie que de la liberté : il ſuffira de prendre garde qu'elle ne s'enfuie. Je dois vous avertir encore d'une autre circonſtance. Vous ſaurez que ſa folie ſera de vouloir m'écrire lettres ſur lettres, quand elle verra qu'elle ne peut tromper votre vigilance ; je vous prie, par cette raiſon, de ne lui point donner de papier, ſi ce n'eſt dans les commencemens, une ou deux fois : après quoi, obſervez ſi elle vous dit des injures, ou ſi elle fait des menaces ; car c'eſt une marque certaine, ſi elle le fait, qu'elle eſt dans un accès de ſon indiſpoſition. Au reſte, quant à la nourriture, elle eſt un peu délicate ; mais je vois que vous avez de la volaille en abondance : elle s'en accommodera parfaitement. Oh, pour cet article, je vous en répond, interrompit la vieille payſanne, nous avons, Dieu merci, un bel étang ; vous voyez des poules dans la baſſe-cour : pour la viande de boucherie, il n'y a que deux ou trois lieues d'ici à la ville, & nous avons une bonne voiture : ainſi madame n'aura qu'à choiſir à fantaiſie.

Dès que Quarll eut conclu ſon marché, il retourna en poſte à Londres pour prendre ſa femme, qui avoit formé mille projets de grandeur, & qui brûloit d'aller briller dans la pro-

d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être ſçu réſiſter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé Jacques Turner s'amuſa quelque tems à l'examiner, & jugea, à ſon adreſſe, qu'il pourroit lui être utile dans ſes vols. Quarll étoit habillé d'une manière qui témoignoit ſon indigence, & qui faiſoit penſer qu'on le gagneroit ſans peine : le voleur ne perdit pas l'occaſion favorable. Quarll, échauffé à force de courir & de ſauter, courut à une fontaine voiſine, où Turner l'arrêta par le bras, en lui diſant : veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire de l'eau froide ! crois-moi, allons-nous en à quelque pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon ſe laiſſa conduire à un méchant cabaret, dans une ruelle mal-propre & ſombre. Turner lui fait avaler d'abord une quarte de bierre ; il en vient une ſeconde que Quarll boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort ſur le doſſier du banc où il étoit aſſis.

Le voleur ſe croyant alors aſſuré de lui, le laiſſa dormir à ſon aiſe, & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laiſsât ſortir avant ſon retour. Il alla enſuite préparer toute choſe pour le deſſein qu'il avoit formé de

voler cette nuit même un riche marchand. Quarll devoit être le principal instrument de cette entreprise, & voici comment : Turner avoit médité de faire un trou dans la maison, & d'y introduire, par ce moyen, le jeune Philippe, qui lui auroit ouvert la porte par-dedans, croyant ouvrir au neveu du logis, qu'un oncle dur & sauvage laissoit coucher dehors, quand il ne revenoit pas d'assez bonne heure pour fermer la boutique.

Lorsqu'il crut avoir mis ordre à tout, il retourna au cabaret, où il trouva Quarll éveillé & inquiet au dernier point, de voir qu'il étoit nuit. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt apperçu Turner, qu'il lui demanda la permission de s'en aller chez sa mère, qui ne sauroit ce qu'il étoit devenu, & qui le gronderoit de ne s'être pas rendu au logis de meilleure heure, comme il avoit coutume. Ce n'étoit pas là le compte du voleur. Il employa toutes sortes d'artifices pour amuser cet enfant. D'abord il fit venir un souper qui parut délicieux à Quarll, désaccoutumé, comme il étoit, de manger de bonnes nourritures, depuis qu'il n'étoit plus en pension, & qu'il ne subsistoit que des maigres profits de sa mère. Il lui conta ensuite des histoires. Il lui insinua en même tems, qu'il demeuroit chez un oncle qui avoit la dureté de le laisser quelquefois

coucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit ; que cependant il s'en moquoit ; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la chose ne réussît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda, d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite vérole, & qu'il est au lit, avec une grosse fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le simple & crédule Philippe ? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle se couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il sortît pour exécuter son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol

droit auſſi diſproportionné à ſa naiſſance & à ſon rang, dont il étoit aſſez inſtruit.

Là-deſſus, elle leur demanda du papier & de l'encre. Les bonnes gens, qui n'en avoient point, & qui avoient ordre de ne rien négliger pour la ſatisfaire durant les premiers jours, font partir auſſitôt, à cheval, un jeune berger, pour en aller chercher dans la ville prochaine. Ils la laiſſent ſeule pendant ce tems dans ſa chambre, & ſe retirent dans leur cuiſine, pour raiſonner ſur cette étrange maladie, dont ils avoient reconnu que l'orgueil étoit la ſeule cauſe. M. Quarll a mis leur converſation au long dans ſes mémoires, & je me ſuis fait un ſcrupule de les ſupprimer, quoiqu'elle me paroiſſe être moins d'eux que de lui. La voici donc telle qu'il l'a laiſſée.

Cette dame a été élevée dans une ville où l'excès du plaiſir & du luxe ſont les ſeules routes qu'on connoiſſe pour arriver à la félicité. Qu'ils ſont bien éloignés de leur but! Leur vie eſt une ſuite continuelle d'inquiétudes; l'envie de ſe diſtinguer, & la jalouſie, compagne inſéparable de la vanité, achèvent de les rendre malheureux. Loin que cette dame manque ici du néceſſaire, elle a même le ſuperflu en abondance; & il ne tiendroit qu'à elle d'être heureuſe, ſi elle ſavoit renoncer à l'orgueil qui la

naire de la flotte eſpagnole à ſon retour d'Amérique, & c'eſt-là qu'elle reçoit les ordres du roi pour décharger ſes marchandiſes.

Nous partîmes le vingt-cinq novembre de Sancta-Cruz pour les îles Canaries. Elles ſont d'une fertilité extraordinaire, & on y fait deux recoltes par an. Les revenus des îles conſiſtent en miel, en cire, en ſucre & en vins excellens, dont nous fîmes de groſſes emplettes. Il y croît auſſi un certain arbre, dont il coule une liqueur rouge, qu'ils appellent ſang de dragon. Malgré la chaleur qu'il y fait, l'air y eſt fort ſalubre, & en général c'eſt un pays des dieux.

Le trois de décembre, après avoir acheté ce que nous voulions, nous prîmes la route de l'île de Madère, avec un bon vent, & nous apperçûmes pluſieurs vaiſſeaux devant nous. Le jour ſuivant, ſur les huit heures du matin, nous vîmes Madère à quatre lieues de nous, & nous y allâmes mouiller. C'eſt une île charmante & fertile. Les vins qu'elle produit ſont d'une force & d'une délicateſſe qui les ont rendus célèbres: nous y ancrâmes dans un port fait en demi-lune, qui eſt proche de la ville. Environ à ſix lieues, eſt une autre île nommée Porto-Sancto, qui produit les mêmes denrées que Madère, nous y prîmes trente tonneaux de vin.

Nous en partîmes le dix avec un vent d'oueſt. Nous n'avions pas fait ſix lieues, qu'il devint

le plaiſir nous ſolliciteroient en vain d'abandonner nos campagnes fertiles & fortunées. Nous ſommes perſuadés que les richeſſes ni le luxe ne peuvent procurer la ſatisfaction & le contentement.

Après cette converſation qui leur avoit preſque fait oublier leur hôteſſe, la maîtreſſe du logis alla dans ſa chambre, où elle la trouva baignée de larmes, & exhalant ſa fureur en injures contre Quarll. La bonne femme eſſaya de lui remettre l'eſprit par des paroles douces & conſolantes. Les paroles ne faiſoient rien à ce mal; cinq ou ſix verres de ratafia opérèrent avec plus de ſuccès. Mademoiſelle Quarll ne les eut pas plutôt avalés, qu'elle tomba dans une eſpèce de langueur & d'aſſoupiſſement, & qu'elle fut obligée de ſe mettre au lit, où elle repoſa aſſez bien une heure ou deux.

Elle ſe réveilla néanmoins d'auſſi mauvaiſe humeur qu'auparavant, & fit un bruit étrange ſur ce qu'on lui refuſoit une plume, de l'encre & du papier comme à une priſonnière. Il fallut que la bonne payſanne lui dit qu'on l'avoit crue encore couchée, & qu'on n'avoit oſé troubler le repos de madame. Ces humbles excuſes & la vue de ce qu'elle avoit demandé appaisèrent la tempête, & ſa colère ſe tourna toute contre Quarll, à qui elle écrivit d'abord la lettre

LIVRE SECOND.

Naissance & éducation de M. Quarll. Ses aventures extraordinaires depuis son enfance. Son arrivée dans l'île déserte.

PHILIPPE QUARLL naquit à Londres dans la paroisse de Saint-Gilles, en mil six cent quarante-sept. Son père, Thomas Quarll, étoit un maître maçon assez bien dans ses affaires. Ayant eu du malheur dans quelques entreprises, il avoit été réduit au métier pénible & bas d'ouvrier en briques, & sa femme s'étoit mise à coudre des voiles de vaisseaux, & à nettoyer les maisons. Philippe, né dans ces tristes circonstances, fut abandonné aux soins de quelques voisins charitables, qui voulurent bien le garder pour un profit médiocre, jusqu'à ce qu'il fût en état de parler & de marcher seul. On le mit ensuite dans une école, chez une bonne vieille femme, où il demeura jusqu'à l'âge de six ans.

Un jour qu'il en revenoit, après avoir attendu long-tems à la porte du logis, il fut apperçu par un voisin qui avoit conçu pour lui une tendresse particulière, tandis qu'il l'avoit eu dans sa maison & en sa garde. Cet

homme s'aviſe de le prendre par la main, & de le conduire chez ſa mère, qui travailloit chez une vieille dame dans la Great-Ruſſell-Street. Le propriétaire étoit juſtement à la porte; comme il aimoit les enfans à la folie, il n'eut pas plutôt apperçu celui-ci qui étoit d'une beauté peu commune, qu'il le prit dans ſes bras, & le porta à la vieille dame, qui venoit en ce moment d'achever ſes dévotions accoutumées.

Je dois vous dire que la mère de Quarll l'entretenoit avec une propreté qu'on n'auroit pas dû attendre, ni de ſon indigence, ni de ſes occupations. D'ailleurs il étoit beau de viſage, grand pour ſon âge & bien fait; il avoit des traits réguliers & proportionnés, un teint vif & fin, de grands cheveux friſés, je ne ſais quoi d'aimable & de gai dans la phyſionomie, & de dégagé dans les manières. Ces qualités charmèrent la bonne dame, qui ne s'étoit attendue à rien de ſemblable dans un enfant d'auſſi baſſe naiſſance; elle ne pouvoit ſe laſſer de le baiſer, de lui faire de petits préſens, de cauſer avec lui, de ſouhaiter qu'il lui appartînt; elle ſe diſoit à elle-même: pourquoi ne ferai-je pas pour lui ce que j'aurois fait pour un propre fils, qui peut-être l'auroit moins mérité? Si je ne ſuis pas ſa mère, je l'aime autant qu'une mère. Sa mère lui a donné la naiſſance qu'elle ne pou-

voit lui refuſer, ſans expoſer ſa propre vie : mais moi, je lui donnerai une bonne éducation : c'eſt la meilleure manière de montrer ſa tendreſſe à des enfans, & c'eſt ce que ſes parens ne ſont pas en état de faire.

Elle fit part de ſes ſentimens à la mère de Quarll, qui en fut charmée. On mit l'enfant en penſion chez un maître, à qui ſa piété, ſa ſageſſe & ſa ſcience avoient procuré pluſieurs penſionnaires d'une naiſſance diſtinguée. L'intention de cette charitable dame étoit de lui laiſſer Quarll, juſqu'à ce qu'il fût en âge de choiſir entre les ſciences ou entre le commerce, auquel cas elle auroit donné, à ce jeune élève, quarante livres ſterling, par ſon teſtament, pour s'établir en quelqu'endroit.

Par malheur elle vint à mourir quelques mois après, ſans avoir eu le loiſir de pourvoir à la fortune de Quarll. La providence ne le jetta dans cet embarras, que pour lui faire mieux ſentir le ſoin extraordinaire avec lequel elle veilloit ſur lui, & la reconnoiſſance vive à laquelle il étoit obligé envers elle. La docilité de Quarll & ſes diſpoſitions pour les ſciences l'avoient fait paſſer bientôt devant ſes anciens compagnons d'étude, & le maître avoit conçu pour lui une tendreſſe particulière ; on peut dire même qu'il l'avoit adopté en quel-

que façon. Il se faisoit un plaisir de cultiver ses talens naissans. Sa maxime étoit qu'un enfant d'un beau génie est comme un arbre brut & informe, qu'un ouvrier habile dégrossit peu-à-peu, & dont il fait sortir enfin un héros ou un dieu, comme il lui plaît. Ainsi, il considéroit avec joie les marques de vertu & d'esprit que Quarll donnoit de tems en tems; & il se félicitoit de pouvoir élever, en sa personne, un citoyen excellent pour la patrie. La mort de la pieuse dame qui le lui avoit confié, le toucha vivement; il regrettoit tant de qualités brillantes, que le défaut d'éducation alloit rendre inutiles; il ne pouvoit se résoudre, ni à renvoyer son disciple, ni à le garder auprès de lui, de peur qu'il ne fût contraint de l'entretenir à ses dépens. Enfin il prit le parti d'exhorter ses parens à faire de leur mieux pour lui fournir les choses nécessaires, moyennant quoi il s'offrit à l'enseigner gratuitement.

Cette proposition fut acceptée, & Quarll étudia quatre ans dans cette école, où il apprit à écrire, l'arithmétique & le latin. Ses progrès dans la musique ne furent pas moindres; elle lui fut enseignée pour rien par un maître qui se plut à mettre à profit la beauté de la voix & la justesse d'oreilles qu'il lui avoit remarquée plusieurs fois. Il ne lui manquoit plus que d'être dans

un

un âge qui pût imprimer le respect à des enfans, moyennant quoi son maître vouloit bien lui confier les moins âgés de son école, & lui donner un salaire tel que les sous-maîtres reçoivent d'ordinaire. Il y avoit même près d'un an qu'il le soulageoit déja dans les fonctions laborieuses de sa charge : mais la fortune abandonna encore une fois le pauvre Quarll. Le vieux bon homme mourut ; on lui donna pour successeur un ministre non-conformiste, avancé en âge. Une partie des pensionnaires déserterent, & il congédia Quarll, dont il n'avoit plus besoin.

Le voilà donc replongé dans l'indigence pour la seconde fois, & forcé de retourner chez sa mère, qui ayant perdu son mari, se trouvoit moins en état que jamais d'élever ce fils avec les soins que ses dispositions excellentes méritoient. Elle lui proposa d'apprendre un bon métier qui pût lui donner de quoi vivre, lorsque la vieillesse ou la mort l'auroient mise hors d'état de lui en donner elle-même. Elle avoit amassé, à force de travail & d'économie, cinq livres sterling ; elle les destina pour cette fin.

Le pauvre Philippe se trouva là-dessus dans un grand embarras. Outre qu'il avoit été élevé jusqu'alors d'une manière à lui faire espérer de devenir autre chose qu'un simple artisan, son

Il y avoit dans la maiſon un valet nommé Thomas, jeune, vif, éveillé, & qui avoit un teint vermeil, de beaux cheveux blonds, & plus d'eſprit & de politeſſe qu'on n'en devoit attendre de ſa condition : d'ailleurs, amoureux, hardi, fait aux intrigues galantes, obligeant au dernier point, & de plus charmé de mademoiſelle Quarll, dès le premier moment qu'il l'avoit vue. Il n'avoit qu'un ſeul défaut, l'obſcurité de ſa naiſſance & la baſſeſſe de ſa condition ; néanmoins l'adroite épouſe de Quarll jetta les yeux ſur lui, & elle eut raiſon. On en va juger par l'hiſtoire de ce jeune homme.

Né à Londres de parens obſcurs & pauvres, qui ne pouvoient lui faire apprendre de métier, il fut obligé d'entrer dans la ſociéte ancienne & honorable des laquais, & eut pour première maîtreſſe une dame veuve, où il apprit tout ce qui étoit néceſſaire dans ſon état. Elle étoit dans la grande dévotion, & alloit deux ou trois fois par jour à l'égliſe, où il falloit qu'il l'accompagnât. Tant de gravité le dégoûta d'une maiſon auſſi oppoſée à ſes inclinations, & il aima mieux entrer chez un jeune ſeigneur.

Là, ſes talens commencèrent à briller & à le diſtinguer. Son maître, grand coureur d'aventures, regarda comme un tréſor un garçon auſſi ruſé, auſſi diſcret, auſſi prompt, auſſi pro-

d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être ſçu réſiſter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé Jacques Turner s'amuſa quelque tems à l'examiner, & jugea, à ſon adreſſe, qu'il pourroit lui être utile dans ſes vols. Quarll étoit habillé d'une manière qui témoignoit ſon indigence, & qui faiſoit penſer qu'on le gagneroit ſans peine : le voleur ne perdit pas l'occaſion favorable. Quarll, échauffé à force de courir & de ſauter, courut à une fontaine voiſine, où Turner l'arrêta par le bras, en lui diſant : veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire de l'eau froide ! crois-moi, allons-nous en à quelque pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon ſe laiſſa conduire à un méchant cabaret, dans une ruelle mal-propre & ſombre. Turner lui fait avaler d'abord une quarte de bierre ; il en vient une ſeconde que Quarll boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort ſur le doſſier du banc où il étoit aſſis.

Le voleur ſe croyant alors aſſuré de lui, le laiſſa dormir à ſon aiſe, & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laiſsât ſortir avant ſon retour. Il alla enſuite préparer toute choſe pour le deſſein qu'il avoit formé de

rons étoit semée de compagnies qui se divertissoient à différens jeux. Dans un endroit, étoient des lutteurs qui se mettoient en sang pour une paire de gants, qui étoit le prix. Dans un autre, des payśans se disputoient un chapeau garni de rubans, à grands coups de bâton, avec une garde d'osier. Une troisième bande se réjouissoit d'une autre manière non moins sanglante.

Ces jeux n'étant du goût, ni de Thomas, ni de son maître, dès qu'ils eurent satisfait leur curiosité, ce dernier demanda à l'autre où étoient donc les filles pour l'amour desquelles ils avoient fait le voyage. Attendez, nous les verrons tout à l'heure, répondit Thomas; j'entends déjà le bruit qu'elles font en jouant; il n'y a qu'à le suivre. En effet, ils les trouvèrent assez près de là sous un dôme spacieux, appellé grange en langue vulgaire, où ils étoient à peine entrés, que Thomas dit à son maître: eh bien! monsieur, ne vous l'avois-je pas bien dit? Vous avez ici des belles de toutes couleurs & de toutes tailles; il n'y en a pas une dont le petit bec mignon & amoureux ne sollicite la préférence. Allons, choisissez: quel sera le tendron à qui vous jetterez le mouchoir? Pour moi, je meurs d'envie que vous ayez fait un choix, pour en faire un à mon tour. Je ferai des mi-

coucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit; que cependant il s'en moquoit; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la chose ne réussît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda, d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite vérole, & qu'il est au lit, avec une grosse fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le simple & crédule Philippe? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle se couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il sortît pour exécuter son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol

payſans. Par bonheur, Thomas s'en apperçut, & remarqua que ſa compagne étoit de mauvaiſe humeur : là-deſſus, il ſe mit à la careſſer, & la fille ſe défendoit en riant. Le maître, à ſon exemple, ſe jette ſur deux ou trois filles, les baiſe, les chiffonne, & fait des éclats de rire auſſi groſſiers que qui que ce ſoit de la compagnie. En même-tems, Thomas montre ſa légéreté par des ſauts d'une hauteur prodigieuſe, & obſerve de retomber toujours ſur les pieds de quelqu'un, pour divertir la compagnie, qui rioit à n'en pouvoir plus, excepté la perſonne piétinée : encore falloit-il, par complaiſance pour les rieurs, qu'elle fît ſemblant de rire.

Tant de bonne humeur & d'activité ne pouvoient que les faire paſſer pour d'auſſi facétieux compagnons qu'il y en eût à dix milles à la ronde : on ne ceſſoit de les admirer & de les louer. Les deux gentilshommes, fatigués de tant de gloire, réſolurent de ſe dérober aux applaudiſſemens, & le firent entendre à leurs maîtreſſes, qui conſentirent à les ſuivre, avec une innocence digne d'un meilleur ſort.

Arrivés à l'auberge où ils avoient laiſſé leurs chevaux, ils font apprêter un bon ſouper, &, en attendant, ils verſent à tous momens du vin aux deux belles, dans le deſſein de les enivrer, s'il étoit poſſible. La compagne de

Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un juge de paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si Quarll avoit eu l'ame portée au mal, ou que de bonnes inſtructions ne l'euſſent précautionné contre le vice, il étoit dans une ſituation à le mettre au déſeſpoir, d'où il n'y a plus qu'un pas juſqu'au crime; cependant ſa vertu & le ciel le ſoutinrent dans cette circonſtance dangéreuſe, il réſolut de chercher ſur mer une fortune, qu'il n'eſpéroit plus trouver dans ſa patrie. Ce deſſein affligea ſa mère: elle ne pouvoit conſentir à s'arracher d'auprès d'un fils, qui faiſoit ſes délices, & ſur lequel elle avoit fondé de meilleures eſpérances; néanmoins elle ſe rendit enfin à ſes raiſons, elle lui donna ſa bénédiction maternelle, lui ſouhaita toutes ſortes de proſpérités, & lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà ſix ſols, lui dit-elle; c'eſt tout ce que je poſſéde: Va-t'en à Sainte-Catherine, j'eſpère que tu y rencontreras quelque capitaine de vaiſſeau, qui voudra bien te prendre à ſon ſervice, en qualité de valet de chambre, ce qui eſt l'unique condition dont tu ſois capable à ton âge: peut-être qu'après avoir fait quelques voyages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les ſciences que tu as appriſes. En achevant ce diſcours, elle le baiſa encore une

poſſeſſion avec une facilité qu'il n'avoit pas attendue. Je ne ſais par quelle bizarrerie de l'eſprit humain, les plaiſirs touchent peu quand ils ne coûtent guères. Thomas ſe hâta de retourner à l'auberge, moins content de la bonne fortune qu'il avoit eue, que chagrin de celle que ſon maître lui avoit enlevée, & qu'il réſolut de lui enlever à ſon tour.

A ſon arrivée, la jeune payſanne les ſomma, lui & ſon maître, de tenir leur parole, & de la conduire chez elle, faute de quoi elle ſauroit bien s'en aller ſeule: ce n'étoit pas le compte de Thomas. Il la pria inſtamment d'attendre pour le moins qu'il eût bu un coup, & qu'il ſe fût un peu délaſſé de la traite qu'il venoit de faire; qu'à cette condition, il étoit prêt à tout faire, & qu'il lui donneroit ſatisfaction. Elle y conſentit avec peine.

Là-deſſus le maître, perſuadé que Thomas agiſſoit à bonne intention, prend ſa montre, ſe lève avec précipitation, & s'écrie avec une feinte ſurpriſe, qu'il a preſque laiſſé paſſer l'heure d'un rendez-vous, qu'il eſt obligé de partir ſur-le-champ: qu'il eſt bien fâché d'abandonner cette demoiſelle, mais qu'un départ auſſi bruſque ne rompra point leur nouvelle connoiſſance, & qu'il lui rendra viſite dans peu de jours. Qu'en attendant, il lui demande

de le sauver des tentations périlleuses, où elle craignoit que la misère extrême & les mauvaises compagnies ne le fissent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis son enfance à demeurer ailleurs que chez sa mère, sentit moins qu'elle la douleur de la séparation. Plein de son voyage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué le capitaine, qui le comptoit presque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa sur le champ de pied en cap. Ils partirent, quelques jours après pour une course de trois ans.

Durant la navigation, la physionomie & la douceur de Quarll lui concilièrent l'affection de l'équipage, & chacun se fit un plaisir de lui rendre service à sa manière. Les pilotes lui enseignoient la marine; les matelots lui apprenoient la manœuvre; en un court espace de tems, il devint un bon marinier, auquel il ne manquoit qu'un peu plus d'expérience. Dès que son maître le sut, il lui donna l'office & la paye de sous pilote, pour le premier voyage qu'ils feroient. Le vaisseau remit à la voile pour les Indes Orientales au bout de trois semaines, & ils revinrent chargés richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables nymphes de Drury-

homme s'aviſe de le prendre par la main, & de le conduire chez ſa mère, qui travailloit chez une vieille dame dans la Great-Ruſſell-Street. Le propriétaire étoit juſtement à la porte; comme il aimoit les enfans à la folie, il n'eut pas plutôt apperçu celui-ci qui étoit d'une beauté peu commune, qu'il le prit dans ſes bras, & le porta à la vieille dame, qui venoit en ce moment d'achever ſes dévotions accoutumées.

Je dois vous dire que la mère de Quarll l'entretenoit avec une propreté qu'on n'auroit pas dû attendre, ni de ſon indigence, ni de ſes occupations. D'ailleurs il étoit beau de viſage, grand pour ſon âge & bien fait; il avoit des traits réguliers & proportionnés, un teint vif & fin, de grands cheveux friſés, je ne ſais quoi d'aimable & de gai dans la phyſionomie, & de dégagé dans les manières. Ces qualités charmèrent la bonne dame, qui ne s'étoit attendue à rien de ſemblable dans un enfant d'auſſi baſſe naiſſance; elle ne pouvoit ſe laſſer de le baiſer, de lui faire de petits préſens, de cauſer avec lui, de ſouhaiter qu'il lui appartînt; elle ſe diſoit à elle-même: pourquoi ne ferai-je pas pour lui ce que j'aurois fait pour un propre fils, qui peut-être l'auroit moins mérité? Si je ne ſuis pas ſa mère, je l'aime autant qu'une mère. Sa mère lui a donné la naiſſance qu'elle ne pou-

voit lui refuſer, ſans expoſer ſa propre vie : mais moi, je lui donnerai une bonne éducation : c'eſt la meilleure manière de montrer ſa tendreſſe à des enfans, & c'eſt ce que ſes parens ne ſont pas en état de faire.

Elle fit part de ſes ſentimens à la mère de Quarll, qui en fut charmée. On mit l'enfant en penſion chez un maître, à qui ſa piété, ſa ſageſſe & ſa ſcience avoient procuré pluſieurs penſionnaires d'une naiſſance diſtinguée. L'intention de cette charitable dame étoit de lui laiſſer Quarll, juſqu'à ce qu'il fût en âge de choiſir entre les ſciences ou entre le commerce, auquel cas elle auroit donné, à ce jeune élève, quarante livres ſterling, par ſon teſtament, pour s'établir en quelqu'endroit.

Par malheur elle vint à mourir quelques mois après, ſans avoir eu le loiſir de pourvoir à la fortune de Quarll. La providence ne le jetta dans cet embarras, que pour lui faire mieux ſentir le ſoin extraordinaire avec lequel elle veilloit ſur lui, & la reconnoiſſance vive à laquelle il étoit obligé envers elle. La docilité de Quarll & ſes diſpoſitions pour les ſciences l'avoient fait paſſer bientôt devant ſes anciens compagnons d'étude, & le maître avoit conçu pour lui une tendreſſe particulière ; on peut dire même qu'il l'avoit adopté en quel-

ces pensées l'accabloit toutes à-la-fois, & il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que son malheur étoit une juste vengeance du ciel. Il se promena jusqu'à la pointe du jour, en rêvant sur ces choses, sans savoir ni que faire ni où aller.

Sur ces entrefaites, une bande de faucheurs qui vint à passer, lui fit songer, que s'il pouvoit s'associer avec eux, ce seroit un moyen de gagner quelque argent pour vivre, & pour se conduire à Londres. Il se joignit à eux, leur demanda d'où ils venoient, & où ils alloient, & ils répondirent qu'ils venoient de Londres, & qu'ils alloient au nord de l'Angleterre. Cette réponse, qui déconcertoit ses projets, lui fit de la peine, & il demeura quelque tems incertain sur le parti qu'il prendroit. La misère le pressant, il résolut d'accompagner les faucheurs, dans la pensée qu'il trouveroit peut-être quelque chose de meilleur sur la route, & il le dit à ses futurs camarades. Ceux-ci qui le voyoient habillé en homme de condition, crurent qu'il railloit, & lui répondirent en gens qui entendoient raillerie, qu'ils seroient bien aises d'aller avec un brave garçon comme lui, mais que sans doute il ne cherchoit qu'à rire, & qu'ils seroient de lui un assez mauvais ouvrier. Non, non, mes amis,

un âge qui pût imprimer le reſpect à des enfans, moyennant quoi ſon maître vouloit bien lui confier les moins âgés de ſon école, & lui donner un ſalaire tel que les ſous-maîtres reçoivent d'ordinaire. Il y avoit même près d'un an qu'il le ſoulageoit déja dans les fonctions laborieuſes de ſa charge : mais la fortune abandonna encore une fois le pauvre Quarll. Le vieux bon homme mourut ; on lui donna pour ſucceſſeur un miniſtre non-conformiſte, avancé en âge. Une partie des penſionnaires déſertèrent, & il congédia Quarll, dont il n'avoit plus beſoin.

Le voilà donc replongé dans l'indigence pour la ſeconde fois, & forcé de retourner chez ſa mère, qui ayant perdu ſon mari, ſe trouvoit moins en état que jamais d'élever ce fils avec les ſoins que ſes diſpoſitions excellentes méritoient. Elle lui propoſa d'apprendre un bon métier qui pût lui donner de quoi vivre, lorſque la vieilleſſe ou la mort l'auroient miſe hors d'état de lui en donner elle-même. Elle avoit amaſſé, à force de travail & d'économie, cinq livres ſterling ; elle les deſtina pour cette fin.

Le pauvre Philippe ſe trouva là-deſſus dans un grand embarras. Outre qu'il avoit été élevé juſqu'alors d'une manière à lui faire eſpérer de devenir autre choſe qu'un ſimple artiſan, ſon

en cette condition. Thomas y consentit, après avoir un peu balancé.

Le voilà donc, de seneur, devenu valet de payſan. Six mois après, la femme de Quarll arriva dans cette maiſon, où ſa beauté réveilla les inclinations de Thomas, pour la galanterie, qu'il croyoit aſſoupies pour toujours. Par malheur, dans une condition auſſi baſſe que la ſienne, il n'oſoit s'adreſſer à une dame qui le portoit auſſi haut, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion favorable. Il ſe contentoit de lui témoigner une extrême complaiſance, & de ſe faire diſtinguer par les petits ſervices qu'il s'empreſſoit à lui rendre. Elle à ſon tour s'échappoit quelquefois, juſqu'à dire en ſa préſence, qu'elle lui trouvoit une phyſionomie au-deſſus de ce qu'il paroiſſoit être. Thomas crut alors que le tems étoit venu de ſe déclarer.

Il avoit eu ſouvent la liberté de l'entretenir en particulier, & lui avoit raconté des hiſtoires divertiſſantes. Un jour ſe trouvant ſeul avec elle, il lui conta la ſienne propre, & il s'apperçut avec joie qu'elle ſe félicitoit de cette confidence: elle, de ſon côté, faiſant réflexion ſur l'adreſſe de Thomas; & le croyant un homme propre à mettre à fin toutes ſortes d'entrepriſes, réſolut d'en faire l'inſtrument de ſa delivrance. Dès le lendemain,

d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être ſçu réſiſter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé Jacques Turner s'amuſa quelque tems à l'examiner, & jugea, à ſon adreſſe, qu'il pourroit lui être utile dans ſes vols. Quarll étoit habillé d'une manière qui témoignoit ſon indigence, & qui faiſoit penſer qu'on le gagneroit ſans peine : le voleur ne perdit pas l'occaſion favorable. Quarll, échauffé à force de courir & de ſauter, courut à une fontaine voiſine, où Turner l'arrêta par le bras, en lui diſant : veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire de l'eau froide ! crois-moi, allons-nous en à quelque pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon ſe laiſſa conduire à un méchant cabaret, dans une ruelle mal-propre & ſombre. Turner lui fait avaler d'abord une quarte de bierre ; il en vient une ſeconde que Quarll boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort ſur le doſſier du banc où il étoit aſſis.

Le voleur ſe croyant alors aſſuré de lui, le laiſſa dormir à ſon aiſe, & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laiſsât ſortir avant ſon retour. Il alla enſuite préparer toute choſe pour le deſſein qu'il avoit formé de

prendroit. Oh, la choſe eſt aiſée, répondit-il : je mettrai une échelle ſous votre fenêtre, & je prendrai ce que vous avez deſſein d'envoyer à Londres, que je donnerai en garde à un bon ami que j'ai dans le voiſinage : enſuite vous deſcendrez par cette échelle, & je vous menerai à la ville prochaine, dont nous ne ſommes qu'à cinq ou ſix milles, & là nous louerons deux places dans le coche de Londres, une pour vous & une pour moi : vous voyez bien que la choſe ne peut manquer. Thomas trouvoit dans cette aventure un double avantage ; en premier lieu, une occaſion de ſatisfaire ſon amour ſur la route, & en ſecond lieu, un moyen de retourner à Londres, ſans qu'il lui en coûtât quoi que ce ſoit. La dame, à ſon tour, qui croyoit que la pitié ſeule le faiſoit agir, ne voyoit rien qui dût la détourner de ſuivre le conſeil de Thomas : ſeulement elle auroit voulu avoir plus de tems devant elle, pour diſpoſer toutes choſes à loiſir, de peur que ſa précipitation n'inquiétât ſes hôtes, & qu'ils ne miſſent obſtacle à ſes deſſeins. Enfin, il fut conclu qu'on remettroit cette affaire à un jour dont on convint.

Ce jour-là, jour attendu des deux parties avec une égale impatience, Thomas monta par une échelle dans la chambre de la dame, dont

coucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit ; que cependant il s'en moquoit ; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la chose ne réussît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda, d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite vérole, & qu'il est au lit, avec une grosse fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le simple & crédule Philippe ? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle se couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il sortît pour exécuter son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol

furent à la chambre de la demoiſelle, après l'avoir appellée pluſieurs fois, ſans en recevoir de réponſe, ils crurent qu'elle avoit été aſſaſſinée; ils enfoncèrent la porte pour s'en éclaircir, mais ils ne virent point dans la chambre la perſonne qu'ils y cherchoient, & ils ſe regardèrent les uns les autres avec un étonnement auſſi comique qu'on le puiſſe imaginer. A la fin, comme ils avoient fureté juſques dans les moindres coins du logis, ils s'enhardirent à paſſer dans la cour, où, en jettant la vue de tous côtés, ils apperçurent, ſous une échelle, quelque choſe de ſemblable à des habits de femme. Le vieillard y fut le premier, il éloigna l'échelle, & il trouva que ces habits couvroient une femme qui reſſembloit aſſez à mademoiſelle Quarll, & qu'il reconnut à la fin pour cette demoiſelle elle-même, qui paroiſſoit comme morte de ſa frayeur ou de ſa chûte.

Ce fut alors un nouveau ſujet de ſurpriſe parmi la bande ruſtique. Le bon laboureur ſe perſuadoit que les voleurs étoient entrés dans ſa maiſon, qu'ils avoient mis un baillon à la demoiſelle, & qu'enſuite ils l'avoient jettée par la fenêtre. Oui, mais comment auroit-elle ſes habits, diſoit un autre? Elle devoit être alors au lit; je gagerois que le diable la pouſſée à ſe jetter par la fenêtre, & que

Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un juge de paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si Quarll avoit eu l'ame portée au mal, ou que de bonnes inſtructions ne l'euſſent précautionné contre le vice, il étoit dans une ſituation à le mettre au déſeſpoir, d'où il n'y a plus qu'un pas juſqu'au crime; cependant ſa vertu & le ciel le ſoutinrent dans cette circonſtance dangéreuſe, il réſolut de chercher ſur mer une fortune, qu'il n'eſpéroit plus trouver dans ſa patrie. Ce deſſein affligea ſa mère: elle ne pouvoit conſentir à s'arracher d'auprès d'un fils, qui faiſoit ſes délices, & ſur lequel elle avoit fondé de meilleures eſpérances; néanmoins elle ſe rendit enfin à ſes raiſons, elle lui donna ſa bénédiction maternelle, lui ſouhaita toutes ſortes de proſpérités, & lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà ſix ſols, lui dit-elle; c'eſt tout ce que je poſſéde: Va-t'en à Sainte-Catherine, j'eſpère que tu y rencontreras quelque capitaine de vaiſſeau, qui voudra bien te prendre à ſon ſervice, en qualité de valet de chambre, ce qui eſt l'unique condition dont tu ſois capable à ton âge: peut-être qu'après avoir fait quelques voyages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les ſciences que tu as appriſes. En achevant ce diſcours, elle le baiſa encore une

fois, & se rendit chez une dame où elle travailloit, tandis que son fils s'en alla à Sainte Catherine, où la providence lui préparoit un maître.

C'étoit un capitaine de vaisseau qui alloit mettre à la voile pour les Indes Orientales. La physionomie de Quarll le charma d'abord : il lui demanda le premier s'il vouloit s'engager avec lui pour le servir. Quarll ravi à son tour de l'offre & des manières du capitaine, y consentit sur le champ; seulement, il demanda la permission d'aller chez sa mère, lui annoncer cette nouvelle. Le capitaine ne se contenta pas de lui accorder cette grace, il lui donna encore une pièce de trente sols, après avoir écrit son nom & sa demeure, & lui avoir commandé de revenir le trouver d'abord à une auberge qu'il lui désigna, sans s'embarrasser de prendre, ni habits ni linges.

Quarll n'avoit été depuis long-tems aussi gai qu'il le fut alors. Il se hâte de courir chez sa mère, de lui raconter tout, de donner son argent, & de dire adieu; il lui tardoit d'être auprès de son nouveau maître : il s'en falloit peu que les caresses de sa mère ne lui parussent importunes en ce moment. Enfin elle se sépara de lui pour la seconde fois, en l'arrosant de ses larmes, & en le recommandant au ciel, qui venoit

de le sauver des tentations périlleuses, où elle craignoit que la misère extrême & les mauvaises compagnies ne le fissent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis son enfance à demeurer ailleurs que chez sa mère, sentit moins qu'elle la douleur de la séparation. Plein de son voyage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué le capitaine, qui le comptoit presque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa sur le champ de pied en cap. Ils partirent, quelques jours après pour une course de trois ans.

Durant la navigation, la physionomie & la douceur de Quarll lui concilièrent l'affection de l'équipage, & chacun se fit un plaisir de lui rendre service à sa manière. Les pilotes lui enseignoient la marine; les matelots lui apprenoient la manœuvre; en un court espace de tems, il devint un bon marinier, auquel il ne manquoit qu'un peu plus d'expérience. Dès que son maître le sut, il lui donna l'office & la paye de sous pilote, pour le premier voyage qu'ils feroient. Le vaisseau remit à la voile pour les Indes Orientales au bout de trois semaines, & ils revinrent chargés richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables nymphes de Drury-

Lane, * qui ont dévoué leurs charmes au ſervice du public. Elles s'en vont au port de Graveſend, bien perſuadées que des gens de mer condamnés depuis long-tems à un jeûne rigoureux, n'épargneroient rien pour le rompre. Ils étoient déja dans un cabaret à bierre, où ils dépenſoient d'avance avec une imprudente facilité ce qu'ils n'avoient pas encore reçu, & ce qu'ils avoient gagné par de longs travaux. Dès qu'ils apperçurent les belles dames qui avoient quitté Londres pour venir au devant d'eux; l'amour & la vanité de faire paroître leurs richeſſes, achevèrent de leur ôter ce que l'yvreſſe leur avoit laiſſé de raiſon. Celles-ci profitèrent de leur ſottiſe pour n'en pas faire elles-mêmes, & commencèrent, en perſonnes habiles, par ſonder les poches de leurs amans, où elles remarquèrent avec douleur un vuide affreux auquel elles ne s'étoient pas attendues: néanmoins elles ſe remirent, en apprenant qu'ils n'avoient pas encore reçu leurs gages. Là-deſſus, chacune ſe ſaiſit de celui qu'elle put; on fait venir de la bierre ſur nouveaux frais, on boit à la ſanté des belles, la joie ranime la converſation, & enfin chacun ſe retire peu-à-peu avec ſa maîtreſſe.

* Quartier de Londres rempli de femmes débauchées.

Il ne reſtoit que Quarll, qui n'avoit oſé prendre part à ces plaiſirs, & dont l'air timide & ſérieux annonçoit l'innocence. Il ſe trouva dans le dernier embarras, lorſqu'il ſe vit ſeul avec une jeune nymphe, qui avoit jetté les yeux ſur lui en entrant, & qui avoit attendu exprès le départ des autres pour le faire tomber dans ſes piéges. Elle l'agaça d'abord par des regards tendres & vifs: on eût dit enſuite qu'elle rougiſſoit de ſa foibleſſe; elle ſoupiroit, ſes yeux étoient pleins d'une douce langueur, on voyoit je ne ſais quoi de modeſte & de pudique en apparence dans ſes manières. Enfin elle s'approcha de Quarll avec un embarras affecté, & lui dit des choſes obligeantes ſur la ſolitude où ils étoient demeurés, ſur ſa bonne mine, ſur le danger qu'elle couroit avec un jeune homme comme lui, qui pouvoit abuſer de l'occaſion impunément, ſur mille choſes en un mot dont il n'y a que ces ſortes de femmes qui puiſſent s'aviſer.

On n'avoit jamais fait l'honneur au cœur de Quarll de l'attaquer avec autant de charmes. Sa maîtreſſe étoit jeune, belle, bien faite; elle avoit des manières engageantes, & je ne ſais quoi qui ne ſentoit point la ſale débauche où elle vivoit. Ces qualités l'éblouirent ſans peine: il auroit cru faire un crime, que de la confondre avec celles de ſa

que façon. Il se faisoit un plaisir de cultiver ses talens naissans. Sa maxime étoit qu'un enfant d'un beau génie est comme un arbre brut & informe, qu'un ouvrier habile dégrossit peu-à-peu, & dont il fait sortir enfin un héros ou un dieu, comme il lui plaît. Ainsi, il considéroit avec joie les marques de vertu & d'esprit que Quarll donnoit de tems en tems; & il se félicitoit de pouvoir élever, en sa personne, un citoyen excellent pour la patrie. La mort de la pieuse dame qui le lui avoit confié, le toucha vivement; il regrettoit tant de qualités brillantes, que le défaut d'éducation alloit rendre inutiles; il ne pouvoit se résoudre, ni à renvoyer son disciple, ni à le garder auprès de lui, de peur qu'il ne fût contraint de l'entretenir à ses dépens. Enfin il prit le parti d'exhorter ses parens à faire de leur mieux pour lui fournir les choses nécessaires, moyennant quoi il s'offrit à l'enseigner gratuitement.

Cette proposition fut acceptée, & Quarll étudia quatre ans dans cette école, où il apprit à écrire, l'arithmétique & le latin. Ses progrès dans la musique ne furent pas moindres; elle lui fut enseignée pour rien par un maître qui se plut à mettre à profit la beauté de la voix & la justesse d'oreilles qu'il lui avoit remarquée plusieurs fois. Il ne lui manquoit plus que d'être dans

un

un âge qui pût imprimer le respect à des enfans, moyennant quoi son maître vouloit bien lui confier les moins âgés de son école, & lui donner un salaire tel que les sous-maîtres reçoivent d'ordinaire. Il y avoit même près d'un an qu'il le soulageoit déja dans les fonctions laborieuses de sa charge : mais la fortune abandonna encore une fois le pauvre Quarll. Le vieux bon homme mourut ; on lui donna pour successeur un ministre non-conformiste, avancé en âge. Une partie des pensionnaires désertèrent, & il congédia Quarll, dont il n'avoit plus besoin.

Le voilà donc replongé dans l'indigence pour la seconde fois, & forcé de retourner chez sa mère, qui ayant perdu son mari, se trouvoit moins en état que jamais d'élever ce fils avec les soins que ses dispositions excellentes méritoient. Elle lui proposa d'apprendre un bon métier qui pût lui donner de quoi vivre, lorsque la vieillesse ou la mort l'auroient mise hors d'état de lui en donner elle-même. Elle avoit amassé, à force de travail & d'économie, cinq livres sterling ; elle les destina pour cette fin.

Le pauvre Philippe se trouva là-dessus dans un grand embarras. Outre qu'il avoit été élevé jusqu'alors d'une manière à lui faire espérer de devenir autre chose qu'un simple artisan, son

naturel doux lui faiſoit appréhender de tomber ſous la direction d'un maître dur, violent & ſans égards, comme il avoit ouï dire que la plupart étoient. Cependant, comme il faiſoit déja des réflexions qui ſurpaſſoient la portée de ſon âge, il ſentit que c'étoit une néceſſité de ſe ſoumettre à ſa mauvaiſe fortune, & chercha lui-même un maître dont l'humeur lui convint, ſans ſe ſoucier ſi le métier qu'il pourroit faire étoit avantageux ou non. Son choix tomba ſur un ſerrurier voiſin & ami de ſon père, qui lui avoit témoigné pluſieurs fois qu'il l'aimoit, & à qui il ſe donna en qualité d'apprentif.

Ils s'accordèrent d'abord enſemble on ne peut pas mieux. Le maître étoit humain & patient : l'apprentif étoit actif, docile, exact & adroit ; tout alloit à charmer pour l'un & pour l'autre. Quarll n'étoit pas fait pour jouir long-tems d'un bonheur tranquille. Son maître ayant répondu pour un de ſes amis qui avoit fait banqueroute, fut mis en priſon, ſes effets ſaiſis, & Quarll réduit à retourner de nouveau chez ſa mère au bout d'un an.

Ce fut un coup funeſte pour ce jeune garçon, qui comptant toujours de rentrer chez ſon maître, dont on ſe flattoit que les affaires ſeroient bientôt rétablies, ſe trouva, en attendant, abandonné à lui-même parmi une foule

d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être ſçu réſiſter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé Jacques Turner s'amuſa quelque tems à l'examiner, & jugea, à ſon adreſſe, qu'il pourroit lui être utile dans ſes vols. Quarll étoit habillé d'une manière qui témoignoit ſon indigence, & qui faiſoit penſer qu'on le gagneroit ſans peine : le voleur ne perdit pas l'occaſion favorable. Quarll, échauffé à force de courir & de ſauter, courut à une fontaine voiſine, où Turner l'arrêta par le bras, en lui diſant : veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire de l'eau froide ! crois-moi, allons-nous en à quelque pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon ſe laiſſa conduire à un méchant cabaret, dans une ruelle mal-propre & ſombre. Turner lui fait avaler d'abord une quarte de bierre ; il en vient une ſeconde que Quarll boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort ſur le doſſier du banc où il étoit aſſis.

Le voleur ſe croyant alors aſſuré de lui, le laiſſa dormir à ſon aiſe, & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laiſsât ſortir avant ſon retour. Il alla enſuite préparer toute choſe pour le deſſein qu'il avoit formé de

reux ; & l'amour, auteur de sa félicité, devint celui de son infortune. En un mot, sa femme devint jalouse, c'est-à-dire, qu'elle devint malheureuse, & qu'elle le rendit malheureux lui-même. Etoit-il absent, elle étoit sur les épines ; étoit-il au logis, elle croyoit qu'auprès d'elle il regrettoit quelque maîtresse qu'il venoit de quitter. Souvent il lui échappoit des expressions aigres, que son mari, impatienté, lui rendoit avec usure, & qui chassèrent enfin la paix de la maison. Cependant le mari & la femme perdoient chaque jour quelques chalands, & négligeoient le peu qui leur restoit. Le mari alloit ailleurs dissiper sa mélancolie, tandis que la femme noyoit son chagrin, au logis, dans les liqueurs, de sorte que l'argent diminuoit, & les dettes augmentoient.

Le mercier & le marchand de soie, que la demoiselle avoit bien payés auparavant, & qui n'avoient reçu qu'un seul paiement depuis son mariage, s'imaginant que c'étoit la faute du mari, d'autant qu'elle en paroissoit mécontente, crurent qu'il étoit trop jeune pour une femme sur le retour, & qu'il dissipoit, par de folles dépenses, ce qu'elle avoit amassé par ses travaux & par son économie. Ainsi, ils l'arrêtèrent un beau jour, lorsqu'il y pensoit le moins ; & sans lui faire savoir quoi que ce soit, de peur qu'il ne mît de

coucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit ; que cependant il s'en moquoit ; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la chose ne réussît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda, d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite vérole, & qu'il est au lit, avec une grosse fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le simple & crédule Philippe ? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle se couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il sortît pour exécuter son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol

pu se laisser prendre tant de fois. Quel homme a jamais été aussi malheureux que moi, se disoit-il en lui-même! trois femmes en trois ans, & trois femmes qui, avec des caractères aussi différens, ont su me faire souffrir les mêmes maux! La première étoit une impudique, dont un heureux malheur me défit. La seconde étoit une créature orgueilleuse, paresseuse & pauvre, dont je me suis débarrassé par un stratagême. Il ne me manquoit plus qu'une prude & une jalouse: le destin m'en a fait présent, & je l'ai gardée jusqu'à ce que son orgueil m'en avoit délivré; mais, Dieu merci, je suis en liberté, & je ferai en sorte de la conserver: c'est ainsi qu'il formoit de fortes résolutions de ne se marier jamais. La destinée lui réservoit encore une quatrième femme, qui devoit seule lui causer plus de chagrin que les trois autres ensemble, & le mettre en danger de la vie.

Un soir qu'il divertissoit son colonel & ses amis, dans l'auberge où ils avoient coutume de se rendre une fois par semaine, l'hôtesse, qui se trouvoit alors parmi eux, fit de grands éloges de sa science & de sa voix, & la compagnie en prit occasion de proposer un mariage entr'elle & lui. Quarll passoit dans le monde pour garçon, & elle étoit veuve: il étoit d'ailleurs vif, bien fait, jeune, qualités qui font de fortes impressions

Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un juge de paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si Quarll avoit eu l'ame portée au mal, ou que de bonnes instructions ne l'eussent précautionné contre le vice, il étoit dans une situation à le mettre au désespoir, d'où il n'y a plus qu'un pas jusqu'au crime; cependant sa vertu & le ciel le soutinrent dans cette circonstance dangéreuse, il résolut de chercher sur mer une fortune, qu'il n'espéroit plus trouver dans sa patrie. Ce dessein affligea sa mère : elle ne pouvoit consentir à s'arracher d'auprès d'un fils, qui faisoit ses délices, & sur lequel elle avoit fondé de meilleures espérances; néanmoins elle se rendit enfin à ses raisons, elle lui donna sa bénédiction maternelle, lui souhaita toutes sortes de prospérités, & lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà six sols, lui dit-elle; c'est tout ce que je possède : Va-t'en à Sainte-Catherine, j'espère que tu y rencontreras quelque capitaine de vaisseau, qui voudra bien te prendre à son service, en qualité de valet de chambre, ce qui est l'unique condition dont tu sois capable à ton âge : peut-être qu'après avoir fait quelques voyages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les sciences que tu as apprises. En achevant ce discours, elle le baisa encore une

donc l'occaſion en habile homme, il chanta un air tendre que l'hôteſſe pouvoit s'appliquer, & l'embraſſa en galant épris de ſes charmes. Cette liberté plût à la veuve; elle dit, en riant: je ne ſais en quoi M. Quarll excelle davantage, ou à faire le galant, ou à chanter. La compagnie en prend occaſion de lui répondre, qu'il faut qu'elle achète M. Quarll; que c'eſt un homme impayable; qu'elle ne trouvera pas toujours de pareils marchés. Quarll, de ſon côté, la preſſe ſi vivement, que la pauvre veuve ne ſait plus que dire. Eh bien! madame, je parlerai pour vous, reprit le colonel; ſachez donc, M. Quarll, que madame, ici préſente, a pour vous une véritable tendreſſe, & qu'elle conſent à partager ſon bien & ſon lit avec vous, ſi vous avez pour elle les mêmes ſentimens: j'attends votre réponſe. Quarll proteſta auſſitôt que rien au monde ne pouvoit lui faire plus de plaiſir; la veuve donna ſa parole en rougiſſant; la compagnie fut témoin, & l'affaire fut faite & conclue dès le lendemain.

Ce mariage demeura ſecret pendant une ſemaine; & pendant ce tems, ceux qui avoient conduit l'intrigue, firent de grandes dépenſes dans l'auberge, pour encourager les nouveaux mariés, dont les pratiques augmentoient de jour en jour.

de le sauver des tentations périlleuses, où elle craignoit que la misère extrême & les mauvaises compagnies ne le fissent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis son enfance à demeurer ailleurs que chez sa mère, sentit moins qu'elle la douleur de la séparation. Plein de son voyage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué le capitaine, qui le comptoit presque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa sur le champ de pied en cap. Ils partirent, quelques jours après pour une course de trois ans.

Durant la navigation, la physionomie & la douceur de Quarll lui concilièrent l'affection de l'équipage, & chacun se fit un plaisir de lui rendre service à sa manière. Les pilotes lui enseignoient la marine: les matelots lui apprenoient la manœuvre; en un court espace de tems, il devint un bon marinier, auquel il ne manquoit qu'un peu plus d'expérience. Dès que son maître le sut, il lui donna l'office & la paye de sous pilote, pour le premier voyage qu'ils feroient. Le vaisseau remit à la voile pour les Indes Orientales au bout de trois semaines, & ils revinrent chargés richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables nymphes de Drury-

Lane,* qui ont dévoué leurs charmes au ſervice du public. Elles s'en vont au port de Graveſend, bien perſuadées que des gens de mer condamnés depuis long-tems à un jeûne rigoureux, n'épargneroient rien pour le rompre. Ils étoient déja dans un cabaret à bierre, où ils dépenſoient d'avance avec une imprudente facilité ce qu'ils n'avoient pas encore reçu, & ce qu'ils avoient gagné par de longs travaux. Dès qu'ils apperçurent les belles dames qui avoient quitté Londres pour venir au devant d'eux; l'amour & la vanité de faire paroître leurs richeſſes, achevèrent de leur ôter ce que l'yvreſſe leur avoit laiſſé de raiſon. Celles-ci profitèrent de leur ſottiſe pour n'en pas faire elles-mêmes, & commencèrent, en perſonnes hâbiles, par ſonder les poches de leurs amans, où elles remarquèrent avec douleur un vuide affreux auquel elles ne s'étoient pas attendues: néanmoins elles ſe remirent, en apprenant qu'ils n'avoient pas encore reçu leurs gages. Là-deſſus, chacune ſe ſaiſit de celui qu'elle put; on fait venir de la bierre ſur nouveaux frais, on boit à la ſanté des belles, la joie ranime la converſation, & enfin chacun ſe retire peu-à-peu avec ſa maîtreſſe.

* Quartier de Londres rempli de femmes débauchées.

Il ne restoit que Quarll, qui n'avoit osé prendre part à ces plaisirs, & dont l'air timide & sérieux annonçoit l'innocence. Il se trouva dans le dernier embarras, lorsqu'il se vit seul avec une jeune nymphe, qui avoit jetté les yeux sur lui en entrant, & qui avoit attendu exprès le départ des autres pour le faire tomber dans ses piéges. Elle l'agaça d'abord par des regards tendres & vifs: on eût dit ensuite qu'elle rougissoit de sa foiblesse; elle soupiroit, ses yeux étoient pleins d'une douce langueur, on voyoit je ne sais quoi de modeste & de pudique en apparence dans ses manières. Enfin elle s'approcha de Quarll avec un embarras affecté, & lui dit des choses obligeantes sur la solitude où ils étoient demeurés, sur sa bonne mine, sur le danger qu'elle couroit avec un jeune homme comme lui, qui pouvoit abuser de l'occasion impunément, sur mille choses en un mot dont il n'y a que ces sortes de femmes qui puissent s'aviser.

On n'avoit jamais fait l'honneur au cœur de Quarll de l'attaquer avec autant de charmes. Sa maîtresse étoit jeune, belle, bien faite; elle avoit des manières engageantes, & je ne sais quoi qui ne sentoit point la sale débauche où elle vivoit. Ces qualités l'éblouirent sans peine: il auroit cru faire un crime, que de la confondre avec celles de sa

compagnie. Il lui répondit avec un respect auquel elle n'étoit pas accoutumée, il lui parla de mariage, la proposition fut acceptée, & un aumônier de vaisseau qui logeoit dans l'auberge en fit la cérémonie. Tout fut achevé en moins d'une heure.

Le premier soin des nouveaux mariés, fut d'aller chercher une petite chambre, où ils pussent établir les prémices de leur ménage, en attendant qu'on payât Quarll. Cependant ils se réjouissoient ensemble sans songer à l'avenir. Quarll se croyoit assez heureux d'avoir une femme aussi parfaite. Elle à son tour, outre le plaisir d'avoir un mari jeune, beau & robuste, comptoit en recevoir bien-tôt la paye, & regardoit d'ailleurs comme un grand avantage de se voir un mari, dont l'ombre la mettroit à couvert, & de la justice, & des galans brutaux. Mais ses espérances furent renversées par le mauvais état où se trouvèrent les marchandises en déchargeant le vaisseau. En un mot, on vit qu'il avoit fait une voie d'eau, & l'équipage demeura redevable aux marchands, dont il espéroit recevoir trois années de gages.

Cet inconvénient dérangea beaucoup les affaires de Quarll. D'un côté, il ne vouloit plus retourner sur mer dont il étoit dégouté, & de l'autre, il ne savoit à quel métier il se mettroit en

Angleterre. Dans cet embarras, il consulta sa femme, à qui il dit qu'il avoit encore quelque argent, dont son capitaine lui avoit fait présent à diverses reprises; que c'étoit assez pour le conduire à Londres : qu'ils verroient là ce qu'il y auroit à faire. Elle entra dans cette raison, sans lui dire la sienne, qui étoit l'espérance de rappeller ses anciennes connoissances, dès qu'on la sauroit revenue. Les voilà donc partis, chargés de desseins & légers d'argent. Ils arrivèrent un après-midi à Londres, où pour première disgrace, Quarll apprit que son maître serrurier étoit mort. Comme sa femme connoissoit mieux la ville que lui, elle se seroit mieux tirée d'affaire, si elle n'avoit craint d'être mal reçue par ses anciens hôtes, chez qui elle n'avoit laissé que de méchans meubles & de grosses dettes : néanmoins la nuit approchoit, & il n'y avoit pas de tems à perdre. La nécessité qui est la mère des inventions en fournit une à la femme de Quarll.

Après avoir délibéré quelque tems en elle-même, elle résolut de retourner à son dernier logis, où elle se flattoit d'être bien venue, quoiqu'elle s'y fut endettée considérablement, parce que l'hôtesse chez qui elle avoit demeuré quinze jours lui feroit sans doute bon visage, pour ratrapper une somme qu'elle avoit crue perdue pour toujours. Elle le dit à Quarll, lui désigne

que façon. Il se faisoit un plaisir de cultiver ses talens naissans. Sa maxime étoit qu'un enfant d'un beau génie est comme un arbre brut & informe, qu'un ouvrier habile dégrossit peu-à-peu, & dont il fait sortir enfin un héros ou un dieu, comme il lui plaît. Ainsi, il considéroit avec joie les marques de vertu & d'esprit que Quarll donnoit de tems en tems; & il se félicitoit de pouvoir élever, en sa personne, un citoyen excellent pour la patrie. La mort de la pieuse dame qui le lui avoit confié, le toucha vivement; il regrettoit tant de qualités brillantes, que le défaut d'éducation alloit rendre inutiles; il ne pouvoit se résoudre, ni à renvoyer son disciple, ni à le garder auprès de lui, de peur qu'il ne fût contraint de l'entretenir à ses dépens. Enfin il prit le parti d'exhorter ses parens à faire de leur mieux pour lui fournir les choses nécessaires, moyennant quoi il s'offrit à l'enseigner gratuitement.

Cette proposition fut acceptée, & Quarll étudia quatre ans dans cette école, où il apprit à écrire, l'arithmétique & le latin. Ses progrès dans la musique ne furent pas moindres; elle lui fut enseignée pour rien par un maître qui se plut à mettre à profit la beauté de la voix & la justesse d'oreilles qu'il lui avoit remarquée plusieurs fois. Il ne lui manquoit plus que d'être dans

un

un âge qui pût imprimer le reſpect à des enfans, moyennant quoi ſon maître vouloit bien lui confier les moins âgés de ſon école, & lui donner un ſalaire tel que les ſous-maîtres reçoivent d'ordinaire. Il y avoit même près d'un an qu'il le ſoulageoit déja dans les fonctions laborieuſes de ſa charge : mais la fortune abandonna encore une fois le pauvre Quarll. Le vieux bon homme mourut ; on lui donna pour ſucceſſeur un miniſtre non-conformiſte, avancé en âge. Une partie des penſionnaires déſertèrent, & il congédia Quarll, dont il n'avoit plus beſoin.

Le voilà donc replongé dans l'indigence pour la ſeconde fois, & forcé de retourner chez ſa mère, qui ayant perdu ſon mari, ſe trouvoit moins en état que jamais d'élever ce fils avec les ſoins que ſes diſpoſitions excellentes méritoient. Elle lui propoſa d'apprendre un bon métier qui pût lui donner de quoi vivre, lorſque la vieilleſſe ou la mort l'auroient miſe hors d'état de lui en donner elle-même. Elle avoit amaſſé, à force de travail & d'économie, cinq livres ſterling ; elle les deſtina pour cette fin.

Le pauvre Philippe ſe trouva là-deſſus dans un grand embarras. Outre qu'il avoit été élevé juſqu'alors d'une manière à lui faire eſpérer de devenir autre choſe qu'un ſimple artiſan, ſon

naturel doux lui faiſoit appréhender de tomber ſous la direction d'un maître dur, violent & ſans égards, comme il avoit ouï dire que la plupart étoient. Cependant, comme il faiſoit déja des réflexions qui ſurpaſſoient la portée de ſon âge, il ſentit que c'étoit une néceſſité de ſe ſoumettre à ſa mauvaiſe fortune, & chercha lui-même un maître dont l'humeur lui convint, ſans ſe ſoucier ſi le métier qu'il pourroit faire étoit avantageux ou non. Son choix tomba ſur un ſerrurier voiſin & ami de ſon père, qui lui avoit témoigné pluſieurs fois qu'il l'aimoit, & à qui il ſe donna en qualité d'apprentif.

Ils s'accordèrent d'abord enſemble on ne peut pas mieux. Le maître étoit humain & patient : l'apprentif étoit actif, docile, exact & adroit ; tout alloit à charmer pour l'un & pour l'autre. Quarll n'étoit pas fait pour jouir long-tems d'un bonheur tranquille. Son maître ayant répondu pour un de ſes amis qui avoit fait banqueroute, fut mis en priſon, ſes effets ſaiſis, & Quarll réduit à retourner de nouveau chez ſa mère au bout d'un an.

Ce fut un coup funeſte pour ce jeune garçon, qui comptant toujours de rentrer chez ſon maître, dont on ſe flattoit que les affaires ſeroient bientôt rétablies, ſe trouva, en attendant, abandonné à lui-même parmi une foule

d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être ſçu réſiſter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé Jacques Turner s'amuſa quelque tems à l'examiner, & jugea, à ſon adreſſe, qu'il pourroit lui être utile dans ſes vols. Quarll étoit habillé d'une manière qui témoignoit ſon indigence, & qui faiſoit penſer qu'on le gagneroit ſans peine : le voleur ne perdit pas l'occaſion favorable. Quarll, échauffé à force de courir & de ſauter, courut à une fontaine voiſine, où Turner l'arrêta par le bras, en lui diſant : veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire de l'eau froide ! crois-moi, allons-nous en à quelque pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon ſe laiſſa conduire à un méchant cabaret, dans une ruelle mal-propre & ſombre. Turner lui fait avaler d'abord une quarte de bierre ; il en vient une ſeconde que Quarll boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort ſur le doſſier du banc où il étoit aſſis.

Le voleur ſe croyant alors aſſuré de lui, le laiſſa dormir à ſon aiſe, & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laiſsât ſortir avant ſon retour. Il alla enſuite préparer toute choſe pour le deſſein qu'il avoit formé de

voler cette nuit même un riche marchand. Quarll devoit être le principal instrument de cette entreprise, & voici comment : Turner avoit médité de faire un trou dans la maison, & d'y introduire, par ce moyen, le jeune Philippe, qui lui auroit ouvert la porte par-dedans, croyant ouvrir au neveu du logis, qu'un oncle dur & sauvage laissoit coucher dehors, quand il ne revenoit pas d'assez bonne heure pour fermer la boutique.

Lorsqu'il crut avoir mis ordre à tout, il retourna au cabaret, où il trouva Quarll éveillé & inquiet au dernier point, de voir qu'il étoit nuit. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt apperçu Turner, qu'il lui demanda la permission de s'en aller chez sa mère, qui ne sauroit ce qu'il étoit devenu, & qui le gronderoit de ne s'être pas rendu au logis de meilleure heure, comme il avoit coutume. Ce n'étoit pas là le compte du voleur. Il employa toutes sortes d'artifices pour amuser cet enfant. D'abord il fit venir un souper qui parut délicieux à Quarll, désaccoutumé, comme il étoit, de manger de bonnes nourritures, depuis qu'il n'étoit plus en pension, & qu'il ne subsistoit que des maigres profits de sa mère. Il lui conta ensuite des histoires. Il lui insinua en même tems, qu'il demeuroit chez un oncle qui avoit la dureté de le laisser quelquefois

coucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit ; que cependant il s'en moquoit ; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la chose ne réussît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda, d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite vérole, & qu'il est au lit, avec une grosse fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le simple & crédule Philippe ? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle se couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il sortît pour exécuter son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol

de tort. Sally joyeuſe de cette ouverture, répondit, qu'elle n'avoit point de tel papier, réſolue de paſſer plutôt pour une malhonnête femme que de perdre ſon cher Quarll. Je m'en doutois bien, dit le conſeil. Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, répliqua le juge, dont j'ai déjà fait mention, elle peut avoir égaré ou perdu ce certificat; dites-moi, où avez-vous été mariée, madame? Monſeigneur, à Chatham, je crois, répondit-elle, d'un air décontenancé. A Chatham, dites-vous, interrompit le conſeil! Ah, ah, ce ſera un mariage de matelot, conclu le verre à la main, un mariage de rencontre, un de ces mariages en vertu deſquels la femme s'en tient à un mari juſqu'à ce qu'il ſe rembarque, après quoi elle redevient la femme du public. Vous voyez, meſſeigneurs, quel eſt le poids d'une pareille accuſation. Oui, oui, je vois bien que ſi cette demoiſelle eſt ſa première femme, il n'eſt pas ſon premier mari, répondit le vieux juge. Je conclus qu'elle ſoit miſe hors de cour & de procès. Vous, madame, venez-vous auſſi pour un mariage marin, dit-il, à la ſeconde femme de Quarll? en vérité, monſeigneur, je ne ſais ce que c'eſt qu'un tel mariage, répondit-elle d'un air dédaigneux; ce que je ſais, c'eſt que Miladi Firebraſſ & meſdemoiſelles ſes filles, chez qui je

Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un juge de paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si Quarll avoit eu l'ame portée au mal, ou que de bonnes inſtructions ne l'euſſent précautionné contre le vice, il étoit dans une ſituation à le mettre au déſeſpoir, d'où il n'y a plus qu'un pas juſqu'au crime; cependant ſa vertu & le ciel le ſoutinrent dans cette circonſtance dangéreuſe, il réſolut de chercher ſur mer une fortune, qu'il n'eſpéroit plus trouver dans ſa patrie. Ce deſſein affligea ſa mère : elle ne pouvoit conſentir à s'arracher d'auprès d'un fils, qui faiſoit ſes délices, & ſur lequel elle avoit fondé de meilleures eſpérances; néanmoins elle ſe rendit enfin à ſes raiſons, elle lui donna ſa bénédiction maternelle, lui ſouhaita toutes ſortes de proſpérités, & lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà ſix ſols, lui dit-elle; c'eſt tout ce que je poſſéde : Va-t'en à Sainte-Catherine, j'eſpère que tu y rencontreras quelque capitaine de vaiſſeau, qui voudra bien te prendre à ſon ſervice, en qualité de valet de chambre, ce qui eſt l'unique condition dont tu ſois capable à ton âge : peut-être qu'après avoir fait quelques voyages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les ſciences que tu as appriſes. En achevant ce diſcours, elle le baiſa encore une

ſe plaindre comme elles le jugeroient à propos, ſans que les maris puſſent y trouver à redire, moyennant que les maris à leur tour auroient droit de ne les careſſer qu'autant qu'ils le voudroient. Cette réponſe calma la fureur des femmes.

Cependant pluſieurs amis particuliers de Quarll avoient ſollicité ſes juges qui, la plupart, étoient leurs parens; & il n'avoit plus contre lui que ce vieux magiſtrat, auquel perſonne n'avoit oſé s'adreſſer. Les trois femmes, alors préſentes, ayant prouvé leurs mariages, on demanda au priſonnier ce qu'il avoit à dire pour ſa propre défenſe. Son conſeil l'avoit averti que ſa ſeconde femme étoit revenue de la campagne, & s'étoit portée accuſatrice contre lui; & il lui avoit appris ce qu'il devoit dire. Voici donc comme il parla aux juges.

Meſſeigneurs, ma ſeconde femme étant devenue folle, & ſes égaremens l'excluant de la ſociété humaine, je fus obligé de lui chercher une retraite, ainſi qu'on fait pour les perſonnes en pareil cas. moi, folle, s'écria là-deſſus la ſeconde femme de Quarll, avec une furie qui plaidoit contre elle-même! on lui impoſa ſilence ſur le champ, & Quarll reprit la parole en ces termes: Meſſeigneurs, je crus, que je ne pouvois choiſir de ſéjour plus ſain & plus agréable

que

de le sauver des tentations périlleuses, où elle craignoit que la misère extrême & les mauvaises compagnies ne le fissent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis son enfance à demeurer ailleurs que chez sa mère, sentit moins qu'elle la douleur de la séparation. Plein de son voyage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué le capitaine, qui le comptoit presque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa sur le champ de pied en cap. Ils partirent, quelques jours après pour une course de trois ans.

Durant la navigation, la physionomie & la douceur de Quarll lui concilièrent l'affection de l'équipage, & chacun se fit un plaisir de lui rendre service à sa manière. Les pilotes lui enseignoient la marine : les matelots lui apprenoient la manœuvre ; en un court espace de tems, il devint un bon marinier, auquel il ne manquoit qu'un peu plus d'expérience. Dès que son maître le sut, il lui donna l'office & la paye de sous pilote, pour le premier voyage qu'ils feroient. Le vaisseau remit à la voile pour les Indes Orientales au bout de trois semaines, & ils revinrent chargés richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables nymphes de Drury-

Lane,* qui ont dévoué leurs charmes au ſervice du public. Elles s'en vont au port de Graveſend, bien perſuadées que des gens de mer condamnés depuis long-tems à un jeûne rigoureux, n'épargneroient rien pour le rompre. Ils étoient déja dans un cabaret à bierre, où ils dépenſoient d'avance avec une imprudente facilité ce qu'ils n'avoient pas encore reçu, & ce qu'ils avoient gagné par de longs travaux. Dès qu'ils apperçurent les belles dames qui avoient quitté Londres pour venir au devant d'eux; l'amour & la vanité de faire paroître leurs richeſſes, achevèrent de leur ôter ce que l'yvreſſe leur avoit laiſſé de raiſon. Celles-ci profitèrent de leur ſottiſe pour n'en pas faire elles-mêmes, & commencèrent, en perſonnes habiles, par ſonder les poches de leurs amans, où elles remarquèrent avec douleur un vuide affreux auquel elles ne s'étoient pas attendues: néanmoins elles ſe remirent, en apprenant qu'ils n'avoient pas encore reçu leurs gages. Là-deſſus, chacune ſe ſaiſit de celui qu'elle put; on fait venir de la bierre ſur nouveaux frais, on boit à la ſanté des belles, la joie ranime la converſation, & enfin chacun ſe retire peu-à-peu avec ſa maîtreſſe.

* Quartier de Londres rempli de femmes débauchées.

Il ne reſtoit que Quarll, qui n'avoit oſé prendre part à ces plaiſirs, & dont l'air timide & ſérieux annonçoit l'innocence. Il ſe trouva dans le dernier embarras, lorſqu'il ſe vit ſeul avec une jeune nymphe, qui avoit jetté les yeux ſur lui en entrant, & qui avoit attendu exprès le départ des autres pour le faire tomber dans ſes piéges. Elle l'agaça d'abord par des regards tendres & vifs: on eût dit enſuite qu'elle rougiſſoit de ſa foibleſſe; elle ſoupiroit, ſes yeux étoient pleins d'une douce langueur, on voyoit je ne ſais quoi de modeſte & de pudique en apparence dans ſes manières. Enfin elle s'approcha de Quarll avec un embarras affecté, & lui dit des choſes obligeantes ſur la ſolitude où ils étoient demeurés, ſur ſa bonne mine, ſur le danger qu'elle couroit avec un jeune homme comme lui, qui pouvoit abuſer de l'occaſion impunément, ſur mille choſes en un mot dont il n'y a que ces ſortes de femmes qui puiſſent s'aviſer.

On n'avoit jamais fait l'honneur au cœur de Quarll de l'attaquer avec autant de charmes. Sa maîtreſſe étoit jeune, belle, bien faite; elle avoit des manières engageantes, & je ne ſais quoi qui ne ſentoit point la ſale débauche où elle vivoit. Ces qualités l'éblouirent ſans peine: il auroit cru faire un crime, que de la confondre avec celles de ſa

compagnie. Il lui répondit avec un respect auquel elle n'étoit pas accoutumée, il lui parla de mariage, la proposition fut acceptée, & un aumônier de vaisseau qui logeoit dans l'auberge en fit la cérémonie. Tout fut achevé en moins d'une heure.

Le premier soin des nouveaux mariés, fut d'aller chercher une petite chambre, où ils pussent établir les prémices de leur ménage, en attendant qu'on payât Quarll. Cependant ils se réjouissoient ensemble sans songer à l'avenir. Quarll se croyoit assez heureux d'avoir une femme aussi parfaite. Elle à son tour, outre le plaisir d'avoir un mari jeune, beau & robuste, comptoit en recevoir bien-tôt la paye, & regardoit d'ailleurs comme un grand avantage de se voir un mari, dont l'ombre la mettroit à couvert, & de la justice, & des galans brutaux. Mais ses espérances furent renversées par le mauvais état où se trouvèrent les marchandises en déchargeant le vaisseau. En un mot, on vit qu'il avoit fait une voie d'eau, & l'équipage demeura redevable aux marchands, dont il espéroit recevoir trois années de gages.

Cet inconvénient dérangea beaucoup les affaires de Quarll. D'un côté, il ne vouloit plus retourner sur mer dont il étoit dégouté, & de l'autre, il ne savoit à quel métier il se mettroit en

Angleterre. Dans cet embarras, il consulta sa femme, à qui il dit qu'il avoit encore quelque argent, dont son capitaine lui avoit fait présent à diverses reprises; que c'étoit assez pour le conduire à Londres : qu'ils verroient là ce qu'il y auroit à faire. Elle entra dans cette raison, sans lui dire la sienne, qui étoit l'espérance de rappeller ses anciennes connoissances, dès qu'on la sauroit revenue. Les voilà donc partis, chargés de desseins & légers d'argent. Ils arrivèrent un après-midi à Londres, où pour première disgrace, Quarll apprit que son maître serrurier étoit mort. Comme sa femme connoissoit mieux la ville que lui, elle se seroit mieux tirée d'affaire, si elle n'avoit craint d'être mal reçue par ses anciens hôtes, chez qui elle n'avoit laissé que de méchans meubles & de grosses dettes : néanmoins la nuit approchoit, & il n'y avoit pas de tems à perdre. La nécessité qui est la mère des inventions en fournit une à la femme de Quarll.

Après avoir délibéré quelque tems en elle-même, elle résolut de retourner à son dernier logis, où elle se flattoit d'être bien venue, quoiqu'elle s'y fut endettée considérablement, parce que l'hôtesse chez qui elle avoit demeuré quinze jours lui feroit sans doute bon visage, pour ratrapper une somme qu'elle avoit crue perdue pour toujours. Elle le dit à Quarll, lui désigne

naturel doux lui faiſoit appréhender de tomber ſous la direction d'un maître dur, violent & ſans égards, comme il avoit ouï dire que la plupart étoient. Cependant, comme il faiſoit déja des réflexions qui ſurpaſſoient la portée de ſon âge, il ſentit que c'étoit une néceſſité de ſe ſoumettre à ſa mauvaiſe fortune, & chercha lui-même un maître dont l'humeur lui convint, ſans ſe ſoucier ſi le métier qu'il pourroit faire étoit avantageux ou non. Son choix tomba ſur un ſerrurier voiſin & ami de ſon père, qui lui avoit témoigné pluſieurs fois qu'il l'aimoit, & à qui il ſe donna en qualité d'apprentif.

Ils s'accordèrent d'abord enſemble on ne peut pas mieux. Le maître étoit humain & patient : l'apprentif étoit actif, docile, exact & adroit ; tout alloit à charmer pour l'un & pour l'autre. Quarll n'étoit pas fait pour jouir long-tems d'un bonheur tranquille. Son maître ayant répondu pour un de ſes amis qui avoit fait banqueroute, fut mis en priſon, ſes effets ſaiſis, & Quarll réduit à retourner de nouveau chez ſa mère au bout d'un an.

Ce fut un coup funeſte pour ce jeune garçon, qui comptant toujours de rentrer chez ſon maître, dont on ſe flattoit que les affaires ſe-roient bientôt rétablies, ſe trouva, en attendant, abandonné à lui-même parmi une foule

d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être ſçu réſiſter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé Jacques Turner s'amuſa quelque tems à l'examiner, & jugea, à ſon adreſſe, qu'il pourroit lui être utile dans ſes vols. Quarll étoit habillé d'une manière qui témoignoit ſon indigence, & qui faiſoit penſer qu'on le gagneroit ſans peine : le voleur ne perdit pas l'occaſion favorable. Quarll, échauffé à force de courir & de ſauter, courut à une fontaine voiſine, où Turner l'arrêta par le bras, en lui diſant : veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire de l'eau froide ! crois-moi, allons-nous en à quelque pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon ſe laiſſa conduire à un méchant cabaret, dans une ruelle mal-propre & ſombre. Turner lui fait avaler d'abord une quarte de bierre ; il en vient une ſeconde que Quarll boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort ſur le doſſier du banc où il étoit aſſis.

Le voleur ſe croyant alors aſſuré de lui, le laiſſa dormir à ſon aiſe, & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laiſsât ſortir avant ſon retour. Il alla enſuite préparer toute choſe pour le deſſein qu'il avoit formé de

voler cette nuit même un riche marchand. Quarll devoit être le principal instrument de cette entrepriſe, & voici comment : Turner avoit médité de faire un trou dans la maiſon, & d'y introduire, par ce moyen, le jeune Philippe, qui lui auroit ouvert la porte par-dedans, croyant ouvrir au neveu du logis, qu'un oncle dur & ſauvage laiſſoit coucher dehors, quand il ne revenoit pas d'aſſez bonne heure pour fermer la boutique.

Lorſqu'il crut avoir mis ordre à tout, il retourna au cabaret, où il trouva Quarll éveillé & inquiet au dernier point, de voir qu'il étoit nuit. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt apperçu Turner, qu'il lui demanda la permiſſion de s'en aller chez ſa mère, qui ne ſauroit ce qu'il étoit devenu, & qui le gronderoit de ne s'être pas rendu au logis de meilleure heure, comme il avoit coutume. Ce n'étoit pas là le compte du voleur. Il employa toutes ſortes d'artifices pour amuſer cet enfant. D'abord il fit venir un ſouper qui parut délicieux à Quarll, déſaccoutumé, comme il étoit, de manger de bonnes nourritures, depuis qu'il n'étoit plus en penſion, & qu'il ne ſubſiſtoit que des maigres profits de ſa mère. Il lui conta enſuite des hiſtoires. Il lui inſinua en même tems, qu'il demeuroit chez un oncle qui avoit la dureté de le laiſſer quelquefois

coucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit ; que cependant il s'en moquoit ; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la chose ne réussît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda, d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite vérole, & qu'il est au lit, avec une grosse fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le simple & crédule Philippe ? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle se couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il sortît pour exécuter son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol

Quarll le remercia de cet avis, & alla trouver Sally pour lui rendre compte de ce qu'il avoit projetté; elle consentit d'abord à tout. Son mari court sur le champ acheter les marchandises que le capitaine lui avoit conseillé de prendre, & les fait porter à bord, où il se rend peu de jours après avec Sally. Le vaisseau met à la voile; tout promettoit à Quarll un heureux voyage, & une vie paisible & délicieuse: il n'étoit pas encore où la providence vouloit le conduire. La tendre & malheureuse Sally tomba malade & mourut.

Quarll, accablé de ce coup terrible, ne vouloit ni dormir ni manger; la mort étoit l'unique bien après lequel il soupiroit: la vie lui paroissoit insupportable depuis qu'il avoit perdu celle qui la lui faisoit aimer. Le capitaine faisoit tout ce qu'il pouvoit pour dissiper sa mélancolie, & rien n'y servoit; le tems adoucit un peu sa douleur; & de nouvelles disgraces la lui firent à la fin presqu'oublier.

Il y avoit un mois qu'ils ne faisoient que louvoyer; le vent ayant changé tout-à-coup, & étant devenu contraire, ils furent obligés de de jetter l'ancre: le malheur voulut que, tandis qu'ils attendoient, dans cette situation, que le vent changeât, ils furent apperçus d'un corsaire, qui leur donna la chasse depuis le vendredi à

Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un juge de paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si Quarll avoit eu l'ame portée au mal, ou que de bonnes inſtructions ne l'euſſent précautionné contre le vice, il étoit dans une ſituation à le mettre au déſeſpoir, d'où il n'y a plus qu'un pas juſqu'au crime; cependant ſa vertu & le ciel le ſoutinrent dans cette circonſtance dangéreuſe, il réſolut de chercher ſur mer une fortune, qu'il n'eſpéroit plus trouver dans ſa patrie. Ce deſſein affligea ſa mère : elle ne pouvoit conſentir à s'arracher d'auprès d'un fils, qui faiſoit ſes délices, & ſur lequel elle avoit fondé de meilleures eſpérances; néanmoins elle ſe rendit enfin à ſes raiſons, elle lui donna ſa bénédiction maternelle, lui ſouhaita toutes ſortes de proſpérités, & lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà ſix ſols, lui dit-elle; c'eſt tout ce que je poſſéde : Va-t'en à Sainte-Catherine, j'eſpère que tu y rencontreras quelque capitaine de vaiſſeau, qui voudra bien te prendre à ſon ſervice, en qualité de valet de chambre, ce qui eſt l'unique condition dont tu ſois capable à ton âge : peut-être qu'après avoir fait quelques voyages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les ſciences que tu as appriſes. En achevant ce diſcours, elle le baiſa encore une

parence de s'en retirer ; leur grande vergue ne pouvant leur ſervir, parce que l'orage avoit embarraſſé les cordages du navire. Quarll, hardi & vif, ſaute en même-tems ſur le pont, & grimpe au grand mât, la hache à la main, pour couper ce qui embarraſſoit la manœuvre de la grande vergue. Tandis qu'il étoit occupé à cet ouvrage, un coup de mer pouſſa le vaiſſeau contre un écueil avec tant de violence, que du choc Quarll fut jetté ſur la cime d'un rocher, d'où un inſtant après il vit périr tout ce qu'il y avoit de gens & de denrées dans le navire.

Il y paſſa une nuit effroyable, battu ſans ceſſe des flots de la mer, qui furent mille fois ſur le point de l'entraîner, s'il ne s'étoit tenu ferme, & comme accroché aux pointes de ce roc. Par bonheur le jour parut enfin, & le ſoleil réchauffa le pauvre Quarll, qui mouroit de froid, & dont les habits degoûtoient de tous côtés : il grimpa d'abord au haut du rocher, où il étendit ſes habits pour les ſécher, puis il prit un peu de repos. Ce ſommeil bien que profond ne le délaſſa point : le danger d'où il venoit d'échapper occupoit encore ſon ame ; & la mort, dont il avoit été proche, étoit toujours préſente à ſon imagination ; ainſi, après avoir dormi quelques heures, il ſe réveilla d'une foibleſſe épouvantable, n'ayant rien mangé depuis trente-ſix

de le sauver des tentations périlleuses, où elle craignoit que la misère extrême & les mauvaises compagnies ne le fissent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis son enfance à demeurer ailleurs que chez sa mère, sentit moins qu'elle la douleur de la séparation. Plein de son voyage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué le capitaine, qui le comptoit presque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa sur le champ de pied en cap. Ils partirent, quelques jours après pour une course de trois ans.

Durant la navigation, la physionomie & la douceur de Quarll lui concilièrent l'affection de l'équipage, & chacun se fit un plaisir de lui rendre service à sa manière. Les pilotes lui enseignoient la marine; les matelots lui apprenoient la manœuvre; en un court espace de tems, il devint un bon marinier, auquel il ne manquoit qu'un peu plus d'expérience. Dès que son maître le sut, il lui donna l'office & la paye de sous pilote, pour le premier voyage qu'ils feroient. Le vaisseau remit à la voile pour les Indes Orientales au bout de trois semaines, & ils revinrent chargés richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables nymphes de Drury-

Lane, * qui ont dévoué leurs charmes au ſervice du public. Elles s'en vont au port de Gravesend, bien perſuadées que des gens de mer condamnés depuis long-tems à un jeûne rigoureux, n'épargneroient rien pour le rompre. Ils étoient déja dans un cabaret à bierre, où ils dépenſoient d'avance avec une imprudente facilité ce qu'ils n'avoient pas encore reçu, & ce qu'ils avoient gagné par de longs travaux. Dès qu'ils apperçurent les belles dames qui avoient quitté Londres pour venir au devant d'eux; l'amour & la vanité de faire paroître leurs richeſſes, achevèrent de leur ôter ce que l'yvreſſe leur avoit laiſſé de raiſon. Celles-ci profitèrent de leur ſottiſe pour n'en pas faire elles-mêmes, & commencèrent, en perſonnes habiles, par ſonder les poches de leurs amans, où elles remarquèrent avec douleur un vuide affreux auquel elles ne s'étoient pas attendues: néanmoins elles ſe remirent, en apprenant qu'ils n'avoient pas encore reçu leurs gages. Là-deſſus, chacune ſe ſaiſit de celui qu'elle put; on fait venir de la bierre ſur nouveaux frais, on boit à la ſanté des belles, la joie ranime la converſation, & enfin chacun ſe retire peu-à-peu avec ſa maîtreſſe.

* Quartier de Londres rempli de femmes débauchées.

Il ne reſtoit que Quarll, qui n'avoit oſé prendre part à ces plaiſirs, & dont l'air timide & ſérieux annonçoit l'innocence. Il ſe trouva dans le dernier embarras, lorſqu'il ſe vit ſeul avec une jeune nymphe, qui avoit jetté les yeux ſur lui en entrant, & qui avoit attendu exprès le départ des autres pour le faire tomber dans ſes piéges. Elle l'agaça d'abord par des regards tendres & vifs: on eût dit enſuite qu'elle rougiſſoit de ſa foibleſſe; elle ſoupiroit, ſes yeux étoient pleins d'une douce langueur, on voyoit je ne ſais quoi de modeſte & de pudique en apparence dans ſes manières. Enfin elle s'approcha de Quarll avec un embarras affecté, & lui dit des choſes obligeantes ſur la ſolitude où ils étoient demeurés, ſur ſa bonne mine, ſur le danger qu'elle couroit avec un jeune homme comme lui, qui pouvoit abuſer de l'occaſion impunément, ſur mille choſes en un mot dont il n'y a que ces ſortes de femmes qui puiſſent s'aviſer.

On n'avoit jamais fait l'honneur au cœur de Quarll de l'attaquer avec autant de charmes. Sa maîtreſſe étoit jeune, belle, bien faite; elle avoit des manières engageantes, & je ne ſais quoi qui ne ſentoit point la ſale débauche où elle vivoit. Ces qualités l'éblouirent ſans peine: il auroit cru faire un crime, que de la confondre avec celles de ſa

compagnie. Il lui répondit avec un respect auquel elle n'étoit pas accoutumée, il lui parla de mariage, la proposition fut acceptée, & un aumônier de vaisseau qui logeoit dans l'auberge en fit la cérémonie. Tout fut achevé en moins d'une heure.

Le premier soin des nouveaux mariés, fut d'aller chercher une petite chambre, où ils pussent établir les prémices de leur ménage, en attendant qu'on payât Quarll. Cependant ils se réjouissoient ensemble sans songer à l'avenir. Quarll se croyoit assez heureux d'avoir une femme aussi parfaite. Elle à son tour, outre le plaisir d'avoir un mari jeune, beau & robuste, comptoit en recevoir bien-tôt la paye, & regardoit d'ailleurs comme un grand avantage de se voir un mari, dont l'ombre la mettroit à couvert, & de la justice, & des galans brutaux. Mais ses espérances furent renversées par le mauvais état où se trouvèrent les marchandises en déchargeant le vaisseau. En un mot, on vit qu'il avoit fait une voie d'eau, & l'équipage demeura redevable aux marchands, dont il espéroit recevoir trois années de gages.

Cet inconvénient dérangea beaucoup les affaires de Quarll. D'un côté, il ne vouloit plus retourner sur mer dont il étoit dégouté, & de l'autre, il ne savoit à quel métier il se mettroit en

Angleterre. Dans cet embarras, il consulta sa femme, à qui il dit qu'il avoit encore quelque argent, dont son capitaine lui avoit fait présent à diverses repriſes; que c'étoit assez pour le conduire à Londres : qu'ils verroient là ce qu'il y auroit à faire. Elle entra dans cette raison, sans lui dire la sienne, qui étoit l'espérance de rappeller ses anciennes connoissances, dès qu'on la sauroit revenue. Les voilà donc partis, chargés de desseins & légers d'argent. Ils arrivèrent un après-midi à Londres, où pour première disgrace, Quarll apprit que son maître serrurier étoit mort. Comme sa femme connoissoit mieux la ville que lui, elle se seroit mieux tirée d'affaire, si elle n'avoit craint d'être mal reçue par ses anciens hôtes, chez qui elle n'avoit laissé que de méchans meubles & de grosses dettes : néanmoins la nuit approchoit, & il n'y avoit pas de tems à perdre. La nécessité qui est la mère des inventions en fournit une à la femme de Quarll.

Après avoir délibéré quelque tems en elle-même, elle résolut de retourner à son dernier logis, où elle se flattoit d'être bien venue, quoiqu'elle s'y fut endettée considérablement, parce que l'hôtesse chez qui elle avoit demeuré quinze jours lui feroit sans doute bon visage, pour ratrapper une somme qu'elle avoit crue perdue pour toujours. Elle le dit à Quarll, lui désigne

l'endroit, & trouve la vieille hôteſſe ſurpriſe & joyeuſe de la recevoir, comme elle l'avoit eſpéré. Elle lui raconte qu'elle avoit épouſé un pilote, qui revenoit d'un voyage de trois ans, & dont les gages devant être payés inceſſamment, la mettroient en état d'acquitter ce qu'elle lui devoit ; elle ajoute qu'elle compte acheter ou louer une maiſon jolie & commode, pour faire quelque commerce : enfin, elle lui raconte je ne ſais combien d'hiſtoires, dont ſes pareilles ne manquent jamais, quand il s'agit d'endormir quelqu'un.

Il n'en falloit pas tant pour tromper la bonne femme, qui ſe croyant aſſurée de ſon argent & d'un bon locataire, pria la dame de ne point prendre d'autre logis que le ſien, où elle lui procureroit toute ſorte de commodités, & où on la ſerviroit à crédit auſſi bien que ſi elle payoit comptant. Celle-ci ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour mieux jouer ſon coup. Elle alla chercher ſon mari, qui fut reçu à bras ouverts, & régalé d'abord d'une pinte d'Aile, (1) qui étoit ce que la vieille avoit de meilleur chez elle. Une ſeconde pinte ſuccéda à la première, on but à la ſanté des nouveaux venus, on s'échauffa au jeu, quatre autres pintes furent tirées & à

(1) Bierre douce où il n'entre point de houblon.

demi vuidées par l'hôteſſe aux dépens de Quarll, qu'elle ſe mit à féliciter ſur ſon heureux mariage avec une perſonne auſſi accomplie. C'étoit un plaiſir de l'entendre réciter les louanges de cette dame; elle l'avoit connue, qu'elle n'étoit encore qu'un enfant. Ses parens étoient des gens diſtingués qui avoient eu du malheur: elle étoit un prodige de vertu, ainſi que de beauté. Le panégyrique ne finit point, tant que la bierre dura.

Cette vie continua quinze jours; la vieille donnant toujours à crédit, la femme de Quarll payant de belles promeſſes, & Quarll ſe déſeſpérant quand il ſongeoit au triſte quart d'heure où il faudroit donner de l'argent. A la fin, il réſolut de prévenir l'orage qui commençoit à gronder ſur ſa tête, en s'engageant dans les gardes à pied.

On ſait que ces régimens ſont la retraite de ceux qui ne peuvent plus en trouver ailleurs, & qu'il y entre beaucoup de petits marchands, dans la vue de fruſtrer leurs créanciers par la protection d'un colonel avare, auquel ils laiſſent enſuite leur paye pour être exempts du ſervice. Par-là le poids retombe tout ſur les ſoldats effectifs, qui ſe voyent obligés de faire ſeuls le ſervice, ſans avoir jamais un moment dont ils puiſſent diſpoſer pour eux-mêmes. Néanmoins la

voler cette nuit même un riche marchand. Quarll devoit être le principal instrument de cette entreprise, & voici comment : Turner avoit médité de faire un trou dans la maison, & d'y introduire, par ce moyen, le jeune Philippe, qui lui auroit ouvert la porte par-dedans, croyant ouvrir au neveu du logis, qu'un oncle dur & sauvage laissoit coucher dehors, quand il ne revenoit pas d'assez bonne heure pour fermer la boutique.

Lorsqu'il crut avoir mis ordre à tout, il retourna au cabaret, où il trouva Quarll éveillé & inquiet au dernier point, de voir qu'il étoit nuit. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt apperçu Turner, qu'il lui demanda la permission de s'en aller chez sa mère, qui ne sauroit ce qu'il étoit devenu, & qui le gronderoit de ne s'être pas rendu au logis de meilleure heure, comme il avoit coutume. Ce n'étoit pas là le compte du voleur. Il employa toutes sortes d'artifices pour amuser cet enfant. D'abord il fit venir un souper qui parut délicieux à Quarll, désaccoutumé, comme il étoit, de manger de bonnes nourritures, depuis qu'il n'étoit plus en pension, & qu'il ne subsistoit que des maigres profits de sa mère. Il lui conta ensuite des histoires. Il lui insinua en même tems, qu'il demeuroit chez un oncle qui avoit la dureté de le laisser quelquefois

coucher dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit ; que cependant il s'en moquoit ; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que, cette nuit, la chose ne réussît pas avec le même bonheur. Quarll, qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes tandis que Turner lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda, d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite vérole, & qu'il est au lit, avec une grosse fièvre. Ne pouvez-vous donc pas vous confier à quelque autre, repliqua le simple & crédule Philippe ? Pour moi, je vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mère, car elle se couche de bonne-heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit Turner : cependant ne vous inquiétez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la crédulité de Quarll. Avant qu'il sortît pour exécuter son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol

considérable, qu'il avoit commis la nuit précédente dans Lime-Street, & Quarll fut pris avec lui. On juge aisément que la jeunesse & la physionomie de ce dernier le firent relâcher sans peine : il en fut quitte pour une réprimande sévère que les juges lui firent, & pour quelques avis de prendre mieux garde à l'avenir dans quelle compagnie il s'engageoit. Turner fut pendu.

Néanmoins cette aventure ne laissa pas de faire un tort irréparable à Quarll, qui n'étoit encore que dans sa quinzième année. Les uns lui reprochoient d'avoir été boire avec un voleur qu'on venoit de pendre : il y en avoit même qui le soupçonnoient d'avoir quelques liaisons avec de méchantes gens. Chacun se défioit de lui & le fuyoit. Sa mère elle-même craignoit que la misère ne le perdît un jour, comme elle en a perdu tant d'autres, qui avoient des inclinations vertueuses, & qui se sont plongés, pour vivre, dans des désordres qu'ils détestoient. Elle songeoit avec douleur qu'elle n'avoit pas le moyen de l'entretenir, & que le serrurier demeuroit toujours en prison, sans apparence d'en sortir de long-tems. Dans cette extrêmité fâcheuse, elle s'avisa de le recommander à quelques dames chez qui elle travailloit, & auxquelles elle ne demandoit pour lui qu'un lit & la nourriture.

Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un juge de paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si Quarll avoit eu l'ame portée au mal, ou que de bonnes instructions ne l'eussent précautionné contre le vice, il étoit dans une situation à le mettre au désespoir, d'où il n'y a plus qu'un pas jusqu'au crime; cependant sa vertu & le ciel le soutinrent dans cette circonstance dangéreuse, il résolut de chercher sur mer une fortune, qu'il n'espéroit plus trouver dans sa patrie. Ce dessein affligea sa mère: elle ne pouvoit consentir à s'arracher d'auprès d'un fils, qui faisoit ses délices, & sur lequel elle avoit fondé de meilleures espérances; néanmoins elle se rendit enfin à ses raisons, elle lui donna sa bénédiction maternelle, lui souhaita toutes sortes de prospérités, & lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà six sols, lui dit-elle; c'est tout ce que je possède: Va-t'en à Sainte-Catherine, j'espère que tu y rencontreras quelque capitaine de vaisseau, qui voudra bien te prendre à son service, en qualité de valet de chambre, ce qui est l'unique condition dont tu sois capable à ton âge: peut-être qu'après avoir fait quelques voyages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les sciences que tu as apprises. En achevant ce discours, elle le baisa encore une

voit arriver un jour ou l'autre, & il fut ravi d'en être quitte à auſſi bon marché, d'autant plus qu'il ſe trouvoit par ce moyen déchargé du ſoin de la payer. Il n'y avoit plus rien qui l'inquiétât, que d'être à une telle heure dans la rue, & ſans logis. Mais il s'aviſa par bonheur d'une certaine cave dans Charing-Croſſ, qu'on ne fermoit point pendant la nuit, & où il avoit été pluſieurs fois. Il y conduiſit ſa femme, après lui avoir appris ſa nouvelle fortune, excepté qu'il ne lui dit rien des habits qu'on lui avoit promis, & qu'il ſe contenta de la prier de chercher quelque appartement qui convînt mieux à ce qu'ils alloient être l'un & l'autre.

Jamais on n'a vu un changement auſſi ſubit dans une femme. La ſienne qui s'appelloit Sally l'aimoit dans le fond, la miſère l'avoit jettée dans le déſordre, & elle y vivoit, faute de pouvoir en ſortir. Dès qu'elle apprit que le crime ne lui étoit plus néceſſaire, elle réſolut d'y renoncer pour jamais, & de n'être plus qu'à celui qu'elle aimoit.

Il étoit à peine jour, qu'elle s'en va chercher une chambre. Quarll ſe rend un peu après aux endroits qu'on lui avoit indiqués, pour recevoir les diverſes pièces de ſon équipage, qui ſe trouvèrent par haſard faites comme pour lui-même. De-là il paſſe chez un perruquier, où il achève

de le sauver des tentations périlleuses, où elle craignoit que la misère extrême & les mauvaises compagnies ne le fissent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis son enfance à demeurer ailleurs que chez sa mère, sentit moins qu'elle la douleur de la séparation. Plein de son voyage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué le capitaine, qui le comptoit presque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa sur le champ de pied en cap. Ils partirent, quelques jours après pour une course de trois ans.

Durant la navigation, la physionomie & la douceur de Quarll lui concilièrent l'affection de l'équipage, & chacun se fit un plaisir de lui rendre service à sa manière. Les pilotes lui enseignoient la marine; les matelots lui apprenoient la manœuvre; en un court espace de tems, il devint un bon marinier, auquel il ne manquoit qu'un peu plus d'expérience. Dès que son maître le sut, il lui donna l'office & la paye de sous pilote, pour le premier voyage qu'ils feroient. Le vaisseau remit à la voile pour les Indes Orientales au bout de trois semaines, & ils revinrent chargés richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables nymphes de Drury-

Lane, * qui ont dévoué leurs charmes au ſervice du public. Elles s'en vont au port de Graveſend, bien perſuadées que des gens de mer condamnés depuis long-tems à un jeûne rigoureux, n'épargneroient rien pour le rompre. Ils étoient déja dans un cabaret à bierre, où ils dépenſoient d'avance avec une imprudente facilité ce qu'ils n'avoient pas encore reçu, & ce qu'ils avoient gagné par de longs travaux. Dès qu'ils apperçurent les belles dames qui avoient quitté Londres pour venir au devant d'eux; l'amour & la vanité de faire paroître leurs richeſſes, achevèrent de leur ôter ce que l'yvreſſe leur avoit laiſſé de raiſon. Celles-ci profitèrent de leur ſottiſe pour n'en pas faire elles-mêmes, & commencèrent, en perſonnes habiles, par ſonder les poches de leurs amans, où elles remarquèrent avec douleur un vuide affreux auquel elles ne s'étoient pas attendues: néanmoins elles ſe remirent, en apprenant qu'ils n'avoient pas encore reçu leurs gages. Là-deſſus, chacune ſe ſaiſit de celui qu'elle put; on fait venir de la bierre ſur nouveaux frais, on boit à la ſanté des belles, la joie ranime la converſation, & enfin chacun ſe retire peu-à-peu avec ſa maîtreſſe.

* Quartier de Londres rempli de femmes débauchées.

Il ne reſtoit que Quarll, qui n'avoit oſé prendre part à ces plaiſirs, & dont l'air timide & ſérieux annonçoit l'innocence. Il ſe trouva dans le dernier embarras, lorſqu'il ſe vit ſeul avec une jeune nymphe, qui avoit jetté les yeux ſur lui en entrant, & qui avoit attendu exprès le départ des autres pour le faire tomber dans ſes piéges. Elle l'agaça d'abord par des regards tendres & vifs: on eût dit enſuite qu'elle rougiſſoit de ſa foibleſſe; elle ſoupiroit, ſes yeux étoient pleins d'une douce langueur, on voyoit je ne ſais quoi de modeſte & de pudique en apparence dans ſes manières. Enfin elle s'approcha de Quarll avec un embarras affecté, & lui dit des choſes obligeantes ſur la ſolitude où ils étoient demeurés, ſur ſa bonne mine, ſur le danger qu'elle couroit avec un jeune homme comme lui, qui pouvoit abuſer de l'occaſion impunément, ſur mille choſes en un mot dont il n'y a que ces ſortes de femmes qui puiſſent s'aviſer.

On n'avoit jamais fait l'honneur au cœur de Quarll de l'attaquer avec autant de charmes. Sa maîtreſſe étoit jeune, belle, bien faite; elle avoit des manières engageantes, & je ne ſais quoi qui ne ſentoit point la ſale débauche où elle vivoit. Ces qualités l'éblouirent ſans peine: il auroit cru faire un crime, que de la confondre avec celles de ſa

compagnie. Il lui répondit avec un respect auquel elle n'étoit pas accoutumée, il lui parla de mariage, la proposition fut acceptée, & un aumônier de vaisseau qui logeoit dans l'auberge en fit la cérémonie. Tout fut achevé en moins d'une heure.

Le premier soin des nouveaux mariés, fut d'aller chercher une petite chambre, où ils pussent établir les prémices de leur ménage, en attendant qu'on payât Quarll. Cependant ils se réjouissoient ensemble sans songer à l'avenir. Quarll se croyoit assez heureux d'avoir une femme aussi parfaite. Elle à son tour, outre le plaisir d'avoir un mari jeune, beau & robuste, comptoit en recevoir bien-tôt la paye, & regardoit d'ailleurs comme un grand avantage de se voir un mari, dont l'ombre la mettroit à couvert, & de la justice, & des galans brutaux. Mais ses espérances furent renversées par le mauvais état où se trouvèrent les marchandises en déchargeant le vaisseau. En un mot, on vit qu'il avoit fait une voie d'eau, & l'équipage demeura redevable aux marchands, dont il espéroit recevoir trois années de gages.

Cet inconvénient dérangea beaucoup les affaires de Quarll. D'un côté, il ne vouloit plus retourner sur mer dont il étoit dégouté, & de l'autre, il ne savoit à quel métier il se mettroit en

Angleterre. Dans cet embarras, il consulta sa femme, à qui il dit qu'il avoit encore quelque argent, dont son capitaine lui avoit fait présent à diverses repriſes; que c'étoit assez pour le conduire à Londres : qu'ils verroient là ce qu'il y auroit à faire. Elle entra dans cette raison, sans lui dire la sienne, qui étoit l'espérance de rappeller ses anciennes connoissances, dès qu'on la sauroit revenue. Les voilà donc partis, chargés de desseins & légers d'argent. Ils arrivèrent un après-midi à Londres, où pour première disgrace, Quarll apprit que son maître serrurier étoit mort. Comme sa femme connoissoit mieux la ville que lui, elle se seroit mieux tirée d'affaire, si elle n'avoit craint d'être mal reçue par ses anciens hôtes, chez qui elle n'avoit laissé que de méchans meubles & de grosses dettes : néanmoins la nuit approchoit, & il n'y avoit pas de tems à perdre. La nécessité qui est la mère des inventions en fournit une à la femme de Quarll.

Après avoir délibéré quelque tems en elle-même, elle résolut de retourner à son dernier logis, où elle se flattoit d'être bien venue, quoiqu'elle s'y fut endettée considérablement, parce que l'hôtesse chez qui elle avoit demeuré quinze jours lui feroit sans doute bon visage, pour ratrapper une somme qu'elle avoit crue perdue pour toujours. Elle le dit à Quarll, lui désigne

larmes amères ? Comment ne rougis-tu point d'employer encore ces mêmes termes qui séduisirent ma crédule vertu ? Fourbe & ingrat que tu es, meurs de confusion d'avoir perdu d'honneur une fille innocente & simple, & de l'avoir laissée ensuite en proie à la misère & au désespoir. Le chevalier lui répondit, les larmes aux yeux, qu'il reconnoissoit la justice de ces reproches, & qu'il s'efforceroit, par une conduite respectueuse & tendre, de lui inspirer à l'avenir des sentimens moins désavantageux de sa personne. Il lui fit en même tems des sermens affreux, qu'il lui seroit toujours fidèle. Sally feignit d'y ajouter foi, dans l'espérance que ne se défiant point d'elle, elle trouveroit aisément une occasion de lui échapper.

Sur ces entrefaites, le carrosse arrête, & ils descendent devant la maison où elle avoit demeuré long-tems avec le chevalier. La porte étoit ouverte, & la maîtresse du logis y rentroit justement. Sally se laissa emmener doucement dans une chambre, de peur que sa résistance ne trahît le dessein où elle étoit de s'enfuir : dessein dans lequel elle comptoit de faire entrer l'hôtesse sans peine, quand elle lui auroit appris qu'elle étoit mariée. Cette indigne femme feignit de ne la pas entendre, & sortit pour la laisser seule avec le chevalier, se flattant de

rattraper par ce moyen une penſionnaire, avec laquelle elle avoit gagné beaucoup la première fois.

La pauvre Sally s'apperçut, avec frayeur, du danger où elle étoit expoſée. Elle étoit ſeule, livrée à un homme que la paſſion rendoit capable de tout entreprendre, enfermée dans un appartement ſur le derrière de la maiſon, & environnée de tous côtés de grands jardins, où perſonne ne pouvoit entendre ſes cris. Dans cette extrémité, elle réſolut de périr plutôt que de ſe rendre aux déſirs impurs de ſon amant.

Elle ſaiſit le moment qu'il ne ſongeoit qu'à lui exprimer la grandeur de ſon amour par tout ce qu'une paſſion violente peut imaginer de termes vifs & forts. Elle ſe jette tout-à-coup ſur ſon épée, & en tourne la pointe contre ſa poitrine, pour ſe ſauver au moins en mourant, du crime où on vouloit la précipiter. Par bonheur, le chevalier remarqua cette action, & lui ſaiſit le bras aſſez vîte pour l'empêcher d'exécuter cette barbare réſolution. O ciel! que prétendez-vous faire, mademoiſelle, lui dit-il? Me mettre en liberté, puiſque tu me la refuſes lâchement, répondit-elle. En achevant ces mots, il lui prit une forte convulſion qui dura quelques minutes, & qui fut ſuivie, coup-ſur-coup, de pluſieurs autres, pendant l'eſpace de

trois heures entières. Elle se trouva ensuite dans une extrême foiblesse, & on désespéra de sa vie le reste de sa journée.

Le chevalier étoit au désespoir de l'avoir emmenée malgré elle, & il auroit bien voulu savoir où elle demeuroit, afin qu'on pût la rendre à son mari : mais comme elle n'étoit en état ni d'entendre ni de parler, l'hôtesse eut ordre de lui préparer à la hâte le meilleur appartement du logis, & de la mettre dans un lit bien bassiné, & on fit venir un médecin, qui reconnut la cause de son mal au battement déréglé du pouls. Il lui ordonna une saignée pour remettre les esprits en mouvement, ce qui fut fait sur le champ, & qui procura un sommeil tranquille à la malade.

Cependant le chevalier ne s'éloignoit pas un seul instant du lit, où il attendoit avec une inquiétude mortelle quelle suite auroit ce mal. Le lendemain matin, Sally qui avoit recouvré ses forces & sa raison, graces au repos qu'elle avoit goûté, ne se vit pas plutôt dans un lit étranger, & sans son mari, qu'elle jetta un cri de surprise, qui fit craindre pour elle une seconde rechute. O Dieux, par quel enchantement suis-je ici, s'écria-t-elle ! quels tyrans m'ont arrachée des bras de mon époux ? que vois-je, continua-t-elle, en jettant les yeux sur le chevalier, par qui elle

ne ſe ſouvenoit plus d'avoir été enlevée le jour précédent ? ah ! je ne m'étonne plus de mon déſaſtre. Indigne raviſſeur, me voici encore dans tes piéges, & tes violences auront fait ſans doute cette fois-ci ce que tes artifices avoient fait la première.

Tandis qu'elle parloit de la ſorte avec une émotion extraordinaire, le chevalier étoit à genoux auprès du lit, & mouilloit de ſes larmes une main de Sally, que ſon agitation empêchoit d'y prendre garde. Il lui raconta ce qui s'étoit paſſé le jour d'auparavant : il lui demanda pardon de l'indignité avec laquelle il l'avoit abandonnée, & lui promit de réparer ſa faute à l'avenir. Vous vous ſouvenez des ſermens que je vous faiſois alors, ajouta-t-il ; je les renouvelle aujourd'hui, & je prends Dieu à témoin, que je les accomplirois d'abord, ſi je pouvois le faire ſans crime : je me contente donc pour le préſent de vous aſſurer cinq cens livres de penſion viagère, juſqu'à ce que vous puiſſiez par la mort de votre époux, devenir la maîtreſſe légitime de ma perſonne, & de mes biens. Conſidérez à loiſir le prix de cette offre ; j'irai attendre votre réſolution dans une chambre voiſine.

Un préſent auſſi généreux marquoit tant de paſſion dans le cœur du chevalier, qu'il réveilla celle de Sally pour lui, & qu'elle oublia la haine

éternelle qu'elle lui avoit jurée. Elle cherchoit elle-même à le juſtifier, pour juſtifier ſon retour auprès de lui : elle tâchoit de ſe perſuader qu'il n'étoit coupable de rien à ſon égard. Il n'y avoit que ſa propre conſcience, dont les remords la retenoient. Elle ſe reprochoit la trahiſon qu'elle méditoit contre un mari qu'elle aimoit, & qui méritoit ſa tendreſſe par celle qu'il lui témoignoit. Elle auroit bien voulu ne perdre ni ce mari, ni ſon amant, & accorder la vertu avec la fortune.

Quand on commence à balancer entre le devoir & l'intérêt, il eſt bien rare qu'on ne penche enfin du côté du dernier, & qu'il n'étouffe les cris d'une conſcience qui ſe révolte ; c'eſt auſſi ce qui arriva à Sally. Elle ſe repréſenta que Quarll ne pourroit qu'avoir une mauvaiſe opinion de ſa vertu, ſi de retour chez lui, elle lui contoit ce qui lui étoit arrivé, & cette dernière raiſon la fit décider en faveur du chevalier. Ce ſeigneur fit venir en même tems un notaire qui dreſſa un acte tel que Sally pouvoit le ſouhaiter : il lui fit acheter des habits magnifiques, du linge, des coëffures, des rubans ; ſur le champ elle ſe vit dans un deshabillé ſuperbe. Enfin, ma chère, vous êtes maintenant toute à moi, lui dit le chevalier ; donnez à l'heure qu'il eſt l'adreſſe de votre mari, afin que je lui renvoie vos nippes,

qui ſont la ſeule choſe qu'il puiſſe prétendre de nous : Sally fit ce que ſouhaitoit ſon amant. Il écrivit auſſitôt la lettre ſuivante, que Quarll a toujours conſervée, & qui lui fut rendue par un commiſſionnaire.

Monſieur, comme vous pourriez être inquiet de ne pas revoir celle qui s'eſt donnée à vous en qualité de femme, quoiqu'elle fût la mienne auparavant, je veux bien vous apprendre que je m'en ſuis reſſaiſi comme d'un bien qui m'appartenoit; ne vous donnez donc pas la peine inutile d'en faire des perquiſitions, je ſaurai mieux la garder cette fois-ci que l'autre. Contentez-vous d'avoir ſes habits, puiſque vous n'avez aucun droit ſur ſa perſonne. Je ſuis pour vous ſervir. R. S.

Quarll avoit paſſé la nuit & la matinée dans une inquiétude qu'on ne peut exprimer : mille penſées funeſtes ſe préſentoient ſans ceſſe à ſon eſprit. Auroit-on enlevé Sally? Des voleurs l'auroient-ils maſſacrée & jettée dans la Tamiſe? Il ne ſavoit à quel ſoupçon s'arrêter, & il étoit comme un homme hors de lui-même. En un mot, il étoit réduit à ne pouvoir diſſiper ſes frayeurs, qu'en s'imaginant que Sally s'étoit enfuie avec quelque amant, & il lui ſembloit qu'il auroit été moins malheureux, s'il l'avoit ſçu en vie, de quelque manière que ce pût être.

Lorſque le paquet & la lettre arrivèrent chez lui, il étoit occupé à courir de café en café, pour s'informer ſi on n'avoit entendu parler d'aucun accident, & on n'avoit pu lui apprendre rien qui pût éclaircir ſes doutes le moins du monde. A ſon retour au logis, il trouva ce qu'on venoit d'y apporter, il n'y avoit qu'un moment, & que ſon hôteſſe avoit reçu en ſon abſence. Son impatience lui fit d'abord ouvrir le paquet : quelle fut ſa douleur, lorſqu'il y remarqua juſqu'à la moindre pièce, les habits, que ſa femme avoit portés le jour qu'elle étoit diſparue. Le fatal paquet lui tomba des mains, & il demeura quelque tems comme un homme frappé du tonnerre : enfin pouſſant un profond ſoupir, & les larmes aux yeux, ah ! ſans doute, ma chère Sally s'eſt noyée elle-même, s'écria-t-il : voilà une lettre qu'elle m'aura écrite auparavant. Ah Sally, infortunée Sally, moins infortunée que moi, comment ai-je pu ſoupçonner ta fidélité à mon égard ? Toi à ton tour, quelle raiſon avois-tu d'aimer mieux mourir que de vivre avec moi ! Jamais un mari a-t-il témoigné autant de tendreſſe à ſa femme ? N'importe, je lirai ta lettre, en conſidération de la main qui me l'a écrite, quand même j'y devrois trouver un ſujet éternel de douleur & de déſeſpoir.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'il parloit ſeul, & tout haut, ſans s'apppercevoir de ce qu'il faiſoit; ſa ſurpriſe & ſa triſteſſe redoublèrent, lorſqu'il eut ouvert la lettre, & qu'il en eut lu le contenu; il ne ſavoit s'il dormoit ou s'il veilloit: il s'efforçoit de ſe perſuader que la douleur avoit troublé ſes ſens, ou que la lettre ne lui étoit pas adreſſée. L'indignité de la conduite de Sally le fit revenir bientôt à lui-même; il conſidéra qu'il perdoit, par un haſard, une femme qui lui étoit venue par un autre haſard, & il réſolut de ne s'engager plus dans un état auſſi incertain que le mariage.

Pour cet effet, il change de logis, & va s'établir dans un quartier où perſonne ne le connoiſſoit, afin de pouvoir y paſſer pour garçon. Il y avoit un an qu'il jouiſſoit d'une paix tranquille & d'une pleine liberté, lorſqu'il épouſa, pour ſon malheur, une perſonne qui avec beaucoup de vertu, n'étoit rien moins que propre à rendre un mari heureux. Voici ce que c'étoit.

Après avoir été élevée depuis ſon enfance chez une dame, dont les deux filles apprenoient à chanter de Quarll, elle y étoit devenue fille de chambre, dès qu'on l'avoit crue en âge d'en faire les fonctions. Sa maîtreſſe contente de ſa fidélité & de ſes ſervices, ſe mit en tête de lui chercher un bon parti, & crut avoir trouvé

ce qu'elle cherchoit dans la perſonne de Quarll, dont les mœurs lui avoient toujours paru douces & règlées. Elle en parla d'abord à la demoiſelle, qui ſe ſentoit une véritable inclination pour Quarll, & qui remercia la dame, en lui promettant d'en paſſer par où il lui plairoit. Elle s'adreſſa enſuite à Quarll, & lui propoſa l'affaire, avec trois cents livres ſterling, argent comptant. L'offre d'une pareille ſomme ébranla la réſolution de Philippe : il ſongea que celle qu'on lui propoſoit étoit jeune & belle, & qu'elle lui avoit témoigné pluſieurs fois beaucoup d'égards. Ces motifs le déterminèrent, & la bonne dame pouſſa les choſes avec tant de zèle, qu'en moins d'une ſemaine, il ſe vit demandé, promis & marié.

Ils demeurèrent le premier mois dans la maiſon de la dame qui leur y avoit donné un appartement pour tant qu'ils vivroient. La nouvelle mariée ſe trouva trop gênée dans un endroit où elle étoit obligée, par reconnoiſſance, à une déférence particulière pour ſa bienfaitrice : d'ailleurs, elle auroit ſouhaité de vivre avec certains airs de grandeur qu'elle n'oſoit prendre ſous les yeux d'une perſonne qu'elle avoit ſervie. Elle ne faiſoit pas attention à la médiocrité de ſa fortune, & à la grandeur des dépenſes

où la jetteroit un ménage tel qu'elle se proposoit de l'avoir. Quarll eut la foiblesse de se rendre à cette folle envie; il loua une jolie maison, il la meubla au gré de sa femme, & il lui donna une servante & une fille de chambre.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'un début aussi impertinentne pouvoit qu'épuiser les fonds & les revenus de Quarll. Au bout de quelques mois, il lui fallut réformer son train, & renvoyer la fille de chambre, qui ne servoit qu'à augmenter son indigence & l'orgueil de sa femme. Mademoiselle Quarll, blessée par ce coup d'autorité, devint sujette à des vapeurs, qui coûtèrent plus à son mari, que n'auroit fait l'inutile domestique dont il s'étoit débarrassé. Il fallut faire venir un médecin, qui profita de la feinte maladie de la dame, & qui sut lui en donner une véritable. Chirurgiens, apothicaires, charlatans, gardes-malades, tout se mit de la partie. Quarll cependant ne savoit quel parti prendre avec sa femme, qui s'étoit presque rétablie à la fin, en dépit des remèdes. Il sentoit bien qu'il y avoit plus d'imagination ou de malice que de réalité dans les maux dont elle se plaignoit sans cesse, & il voyoit la nécessité de se roidir contre ses mauvaises humeurs: d'un autre côté, il ne falloit pas non plus brusquer un cerveau aussi malade, & heur-

ter de front ſes imaginations ambitieuſes. Il prit là-deſſus le parti de les flatter en lui propoſant d'aller paſſer quelque tems à la campagne. Son deſſein étoit de retrancher ainſi ſa dépenſe, & de ſe délivrer d'une compagnie déſagréable tant que l'été dureroit. Elle accepta d'abord cette propoſition, ravie de pouvoir ſe donner un air de grandeur parmi ſes voiſines & ſes amies, en faiſant, comme les grands, qui ſe retirent d'ordinaire dans la province juſqu'à la fin de l'automne.

Quarll fut charmé du ſuccès de cet artifice; après s'être informé auſſi vîte qu'il lui fut poſſible de quelque endroit éloigné & ſolitaire, où les vivres fuſſent à bon marché, il s'en alla en poſte dans la province d'York, où on l'avoit adreſſé chez un bon vieux payſan: il le trouva ſeul avec ſa femme & ſa fille. Le vieillard avoit amaſſé, par ſes travaux & par ſa frugalité, un petit fonds dont il vivoit à ſon aiſe & en repos: ſa maiſon étoit propre, agréable, commode, éloignée de toute ſorte de voiſins, & aſſez grande pour loger encore quelques ſurvenans. Le bon-homme, bien aiſe d'avoir penſionnaire dont la compagnie le divertiroit dans ſa ſolitude, demanda peu de choſe pour la penſion, & Quarll lui en paya d'abord un quartier d'avance.

Il ne s'agissoit plus que de trouver quelque moyen pour retenir la dame dans cette campagne déserte, & Quarll s'y étoit préparé d'avance, bien persuadé qu'elle ne pourroit supporter long-tems un sejour aussi contraire à son inclination; il dit donc au payſan, que sa femme étoit d'une humeur agréable, qu'elle avoit un défaut, qui pourtant ne pouvoit être à charge à perſonne : que c'étoient des vapeurs qui n'aboutissoient qu'à lui faire éviter la compagnie. Ah, ah, je vous entends, répondit le bon homme; elle a la maladie des femmes de qualité : laissez-la seulement venir chez moi; elle n'y manquera de rien. Oui, mais il y a autre chose encore, reprit Quarll; elle s'ennuiera de demeurer dans la même place; elle voudra retourner à Londres; elle vous priera de l'y laisser aller; elle vous en pressera; elle cherchera l'occasion de vous échapper, si elle voit que vous ayez envie de la retenir; le mieux seroit de ne la point contredire en face, & de veiller de près sur elle, sans faire semblant de rien. N'ayez pas peur, monsieur, interrompirent les bonnes gens, elle ne fera jamais un pas seule. A propos, seroit-elle femme à se défaire elle-même? Non, repliqua Quarll, vous pouvez en sûreté la laisser seule dans sa

chambre ; elle eſt auſſi amoureuſe de la vie que de la liberté : il ſuffira de prendre garde qu'elle ne s'enfuie. Je dois vous avertir encore d'une autre circonſtance. Vous ſaurez que ſa folie ſera de vouloir m'écrire lettres ſur lettres, quand elle verra qu'elle ne peut tromper votre vigilance ; je vous prie, par cette raiſon, de ne lui point donner de papier, ſi ce n'eſt dans les commencemens, une ou deux fois : après quoi, obſervez ſi elle vous dit des injures, ou ſi elle fait des menaces ; car c'eſt une marque certaine, ſi elle le fait, qu'elle eſt dans un accès de ſon indiſpoſition. Au reſte, quant à la nourriture, elle eſt un peu délicate ; mais je vois que vous avez de la volaille en abondance : elle s'en accommodera parfaitement. Oh, pour cet article, je vous en répond, interrompit la vieille payſanne, nous avons, Dieu merci, un bel étang ; vous voyez des poules dans la baſſe-cour : pour la viande de boucherie, il n'y a que deux ou trois lieues d'ici à la ville, & nous avons une bonne voiture : ainſi madame n'aura qu'à choiſir à fantaiſie.

Dès que Quarll eut conclu ſon marché, il retourna en poſte à Londres pour prendre ſa femme, qui avoit formé mille projets de grandeur, & qui brûloit d'aller briller dans la pro-

vince, puiſqu'elle ne pouvoit plus le faire à la ville. La première choſe qu'elle fit fut de demander ſi la maiſon étoit belle, les meubles magnifiques, & les voiſins de bonne compagnie. Quarll n'avoit garde de dire que non. Il lui dépeignit, avec tant de vivacité, les agrémens de ce ſéjour, qu'elle prépara d'abord ſon équipage pour partir dès le lendemain, & qu'avant la nuit, elle avoit fait ſes proviſions d'eau-de-vie de Nantes, de ratafia, de café, de chocolat, en un mot de mille choſes dont on a beſoin pour régaler le beau monde à la campagne, & qu'on n'y trouve point.

Ils partirent le jour ſuivant, & la dame fut de la meilleure humeur du monde : mais comme ni la maiſon où elle alloit, ni les meubles, ni le voiſinage, ne répondoient à ce qu'elle eſpéroit, & à ce que ſon mari lui avoit conté, il prit ſes meſures pour arriver dans la nuit, afin qu'elle ne pût rien appercevoir qui la détrompât. Les bonnes gens vinrent la recevoir ſelon leurs ordres, & la traitèrent avec des marques d'un grand reſpect. Voilà ce qu'il falloit à l'orgueil de mademoiſelle Quarll, qu'on n'appelloit que madame. Un bon ſouper que le mari avoit commandé à ſes dépens, acheva de lui mettre l'eſprit en repos.

Le lendemain, dès la petite pointe du jour, Quarll prit congé d'elle, sous prétexte qu'il avoit déja perdu six jours, & que ses écoliers l'abandonneroient, s'il différoit davantage à revenir. C'étoit peut-être ce qu'elle souhaitoit. Quoi qu'il en soit, comme un mari aussi attentif n'étoit rien moins que nécessaire à ses plaisirs & à son luxe, elle ne le pressa pas beaucoup de rester encore quelques jours, & il la laissa au lit pour achever de mettre ses charmes en état de paroître. Il partit sur le champ, après avoir recommandé fortement aux hôtes de mademoiselle Quarll de ne point choquer ses fantaisies, de ne la point laisser sortir seule, & surtout d'empêcher qu'elle ne retournât à Londres; ce qu'il ne doutoit point qu'elle n'eût bientôt envie de faire.

Lorsque Quarll fut parti, ils s'attachèrent, avec un soin extraordinaire, à gagner les bonnes graces de leur nouvelle hôtesse, qui, flattée des égards qu'ils lui témoignoient, garda la maison ce jour-là, pour jouir, à son aise, d'un spectacle aussi délicieux pour son ambition. Tout changea dès le lendemain. Mademoiselle Quarll ayant envie de se promener, la fille du logis s'offrit à l'accompagner, & lui montra les dehors de leur maison, leurs terres, leurs troupeaux, leur étang, enfin tout ce qui appartenoit

à ſon père; car il n'y avoit ni maiſons, ni rien autre choſe aux environs. Imaginez-vous qu'elle fut la ſurpriſe de l'orgueilleuſe épouſe de Philippe, qui s'étoit crue juſqu'alors dans une jolie maiſon, & qui ſe figuroit être environnée d'un voiſinage poli & gracieux, avec lequel elle pourroit briller & ſe divertir. Elle ne put diſſimuler ſa colère ; elle ſe répandit en injures contre ſon mari avec tant d'emportement, que la payſanne, effrayée, crut qu'elle tomboit dans un de ſes accès, & courut à la hâte au logis pour avertir ſon père & ſa mère. Ceux-ci ne furent pas moins épouvantés de l'air furieux de la dame. Son viſage étoit d'un rouge enflammé, les yeux lui ſortoient de la tête, & les paroles s'étouffoient dans ſa bouche. Craignant quelque choſe de pis, ils la prirent, l'un par un bras & l'autre par l'autre, & la portèrent ainſi chez eux, plus qu'ils ne l'y conduiſirent. Leur deſſein étoit de la mettre d'abord au lit. Madame Quarll prenant cette action pour une marque de leur reſpect & de leur affection pour elle, leur dit que ce n'étoit pas la peine ; qu'elle n'avoit rien à leur reprocher, & que leur maiſon convenoit à leur condition & à leur fortune ; que c'étoit contre ſon mari ſeul qu'elle s'emportoit de la ſorte ; qu'elle ne lui pardonneroit jamais de l'avoir conduite dans un en-

droit auſſi diſproportionné à ſa naiſſance & à ſon rang, dont il étoit aſſez inſtruit.

Là-deſſus, elle leur demanda du papier & de l'encre. Les bonnes gens, qui n'en avoient point, & qui avoient ordre de ne rien négliger pour la ſatisfaire durant les premiers jours, font partir auſſitôt, à cheval, un jeune berger, pour en aller chercher dans la ville prochaine. Ils la laiſſent ſeule pendant ce tems dans ſa chambre, & ſe retirent dans leur cuiſine, pour raiſonner ſur cette étrange maladie, dont ils avoient reconnu que l'orgueil étoit la ſeule cauſe. M. Quarll a mis leur converſation au long dans ſes mémoires, & je me ſuis fait un ſcrupule de les ſupprimer, quoiqu'elle me paroiſſe être moins d'eux que de lui. La voici donc telle qu'il l'a laiſſée.

Cette dame a été élevée dans une ville où l'excès du plaiſir & du luxe ſont les ſeules routes qu'on connoiſſe pour arriver à la félicité. Qu'ils ſont bien éloignés de leur but! Leur vie eſt une ſuite continuelle d'inquiétudes; l'envie de ſe diſtinguer, & la jalouſie, compagne inſéparable de la vanité, achèvent de les rendre malheureux. Loin que cette dame manque ici du néceſſaire, elle a même le ſuperflu en abondance; & il ne tiendroit qu'à elle d'être heureuſe, ſi elle ſavoit renoncer à l'orgueil qui la

dévore, pour s'accoutumer à la précieuſe médiocrité, qui ſeule procure un bonheur pur & tranquille. Que notre condition eſt préférable à la ſienne ! Que les plaiſirs de notre ſolitude ſont ſolides, au prix de ceux dont les grands jouiſſent dans les villes riches & peuplées ! O heureuſes campagnes, hôteſſes de la joie innocente & véritable ! On méconnoît ici la débauche, les querelles, les modes, le luxe, l'envie, l'amour du vin, les juremens affreux, & les blaſphêmes contre le Dieu tout-puiſſant, qui font leur ſéjour dans les cités floriſſantes. La providence fournit à nos beſoins en abondance ; en un mot, ſes préſens ſurpaſſent nos vœux & nos mérites. Les oiſeaux au plumage peint de diverſes couleurs ſemblent, en voltigeant de boſquets en boſquets, célébrer leur auteur par leur ramage harmonieux, que les échos des montagnes couvertes de fleurs répétent aux fertiles vallées. Tout retentit ici des louanges du Dieu tout-puiſſant, & on ne trouve que parmi nous la vraie félicité. Autant que la compagnie de nos moutons & de nos bœufs eſt préférable à une ſociété d'hommes que la figure humaine diſtingue ſeule des brutes, autant notre ſolitude l'emporte ſur le ſéjour des villes. Nous ne connoiſſions notre bonheur qu'à demi avant l'arrivée de cette dame ; maintenant l'ambition ou

le plaisir nous solliciteroient en vain d'abandonner nos campagnes fertiles & fortunées. Nous sommes persuadés que les richesses ni le luxe ne peuvent procurer la satisfaction & le contentement.

Après cette conversation qui leur avoit presque fait oublier leur hôtesse, la maîtresse du logis alla dans sa chambre, où elle la trouva baignée de larmes, & exhalant sa fureur en injures contre Quarll. La bonne femme essaya de lui remettre l'esprit par des paroles douces & consolantes. Les paroles ne faisoient rien à ce mal; cinq ou six verres de ratafia opérèrent avec plus de succès. Mademoiselle Quarll ne les eut pas plutôt avalés, qu'elle tomba dans une espèce de langueur & d'assoupissement, & qu'elle fut obligée de se mettre au lit, où elle reposa assez bien une heure ou deux.

Elle se réveilla néanmoins d'aussi mauvaise humeur qu'auparavant, & fit un bruit étrange sur ce qu'on lui refusoit une plume, de l'encre & du papier comme à une prisonnière. Il fallut que la bonne paysanne lui dit qu'on l'avoit crue encore couchée, & qu'on n'avoit osé troubler le repos de madame. Ces humbles excuses & la vue de ce qu'elle avoit demandé appaisèrent la tempête, & sa colère se tourna toute contre Quarll, à qui elle écrivit d'abord la lettre

ſuivante, que les bonnes gens mirent à la poſte.

Indigne mari, vous aviez peur, ſans doute, que mon indiſpoſition ne me fît pas mourir aſſez vîte, puiſque, ſous le faux prétexte de me faire prendre l'air, vous m'avez attirée dans un cachot, où la meilleure conſtitution ne pourroit tenir. Il n'y a ici aucune créature raiſonnable à qui on puiſſe parler, & je ne vois que de ſtupides payſans, dont la figure eſt tout ce qu'ils ont d'un peu humain. Je vous en prie donc : hâtez-vous de venir me chercher, ou bien attendez-vous à tout ce qu'une femme offenſée peut faire éclater de reſſentiment, dès que je ſerai à Londres, où j'irai ſûrement dans quelques jours, quand je devrois faire le voyage nuds pieds.

MARIE QUARLL.

Quarll qui s'étoit attendu à quelque lettre ſur ce ton de la part de ſa hautaine épouſe, quand elle auroit apperçu le piége où elle étoit tombée, avoit préparé la réponſe ſuivante.

Ma chère, ſi l'orgueil & la vanité vous ont gâté l'eſprit, ce n'eſt pas à dire que je doive avoir la folle complaiſance de hâter ma ruine pour vous plaire. Faites donc attention à votre naiſſance, à ma condition & à notre fortune, autant que j'en fais aux conſeils de ma raiſon. Je ſuis ſûr que vous ne ſaurez

pas mauvais gré de votre voyage à votre ſoigneux mari.

PHILIPPE QUARLL.

Il écrivit enſuite au Payſan & à la Payſanne pour les remercier du ſoin qu'ils prenoient de ſa femme, & pour leur recommander de ne lui donner plus de papier, puiſque cette complaiſance ne ſervoit qu'à la rendre moins ſage. Il les prioit encore de prendre garde plus que jamais qu'elle ne s'évadât. Enfin il leur promettoit de payer leurs peines en homme reconnoiſſant. Il avoit joint à une lettre auſſi obligeante une paire de beaux bas verds & des gands couleur d'orange, dont il faiſoit préſent à la fille de la maiſon. Cette honnêteté fit tant de plaiſir à ces bonnes gens, qu'ils en rédoublèrent leur attention à veiller ſur mademoiſelle Quarll.

Il n'en fut pas de même de la lettre qu'elle reçut; au lieu d'en tirer des leçons utiles & néceſſaires pour elle, à peine put-elle ſe réſoudre à la lire juſqu'à la fin, elle s'abandonna à des excès de rage incroyables, elle déchira la lettre en pièces, elle accabla ſon mari d'injures atroces. Le malheureux! le ſcélérat! le fourbe! s'écrioit-elle. Que je faſſe attention à ma fortune! eh qu'auroit il fait ſans le bien que je lui ai apporté en mariage, & dont il abuſe pour me

tenir enfermée dans un vilain trou ? il n'en aura pas long-tems le plaiſir : je prétends qu'on aille tout à l'heure retenir ma place au coche pour demain ; j'irai à Londres déchirer cet indigne mari en pièces.

L'hôteſſe étoit aſſez fâchée qu'on méprisât ainſi en ſa préſence, ſa maiſon. Néanmoins regardant ces emportemens comme un effet des vapeurs, elle ne s'amuſa point à faire valoir un logis, qui bien que vieux & un peu bas, étoit grand, commode & gai, & le meilleur qu'il y eût à un mille à la ronde. Au contraire, feignant de paſſer condamnation, elle répondit qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir la loger mieux : que pour ce qui étoit d'envoyer arrêter une place au coche, il n'étoit plus tems, & que le coche ſeroit parti avant qu'un meſſager pût arriver à la ville : qu'à la première occaſion, qui ſeroit la ſemaine ſuivante, on n'oublieroit pas de ſe tenir prêt à exécuter ſes ordres, qu'en attendant, elle n'avoit qu'à commander, qu'on lui obéiroit avec reſpect, & qu'on lui procureroit avec plaiſir ce qui lui plairoit. La réponſe & les déférences de la bonne femme ramenèrent un peu l'orgueilleuſe bourgeoiſe, & elle parut aſſez tranquille le reſte de la ſemaine.

Ses accès revinrent bien-tôt, lorſqu'elle vit la ſemaine ſuivante qu'on avoit oublié ſa com-

mission; que celle d'après, le mauvais tems n'avoit pas permis d'aller à la ville; & une autre fois que les places s'étoient trouvées prises, ou que le coche ne pouvoit partir parce qu'il n'y avoit pas assez de monde. Voyant alors que c'étoient des excuses affectées pour la retenir en cet endroit, elle résolut d'aller elle-même faire son message, & demanda seulement qu'on lui donnât quelqu'un pour lui servir de guide. Ses hôtes le lui promirent sans peine; la chose n'en réussit pourtant pas mieux: tantôt le bon homme avoit affaire à la maison: tantôt sa femme étoit malade: tantôt ils n'osoient envoyer leur fille à cause des voleurs, c'étoient toujours de nouveaux prétextes.

Cependant il s'étoit passé ainsi plusieurs mois, & il ne venoit point de nouvelles de Londres. Elle ne douta plus que ce ne fut là un tour de son mari, pour se débarrasser d'elle en payant seulement sa pension, & ses hôtes lui apprirent même qu'il en avoit déja donné le premier quartier, avec promesse de continuer sur ce pied pendant son séjour, qui pourroit bien durer autant que sa vie. Là-dessus elle forma le projet d'aller seule à la ville voisine, bien persuadée qu'elle ne manqueroit pas de rencontrer des gens, qui l'y conduiroient en chemin faisant. Par malheur pour elle, les bonnes gens avoient été

avertis

avertis d'avance, & depuis le matin jusqu'au soir ils se tenoient auprès d'elle, sans lui laisser faire un pas seule hors du logis.

Dans cette extrêmité fâcheuse pour sa vanité, & n'espérant plus sortir de sa prison, puisque ses lettres même étoient interceptées avant qu'elles pussent parvenir à ses amis, elle entra dans une rage inconcevable contre ses hôtes, qu'elle regardoit comme les complices de la perfidie & de la cruauté de son mari. Jamais de la vie on n'a dit autant d'injures avec autant d'éloquence & en aussi peu de tems qu'elle le fit : heureusement pour les bonnes gens, des efforts de cette violence ne pouvoient durer long-tems. Elle se trouva épuisée au dernier point, & il lui fallut recourir à son grand spécifique, c'est-à-dire à plusieurs verres de ratafia, qui tranquillisèrent ses esprits, & qui l'obligèrent de se mettre au lit, où elle reposa quelques heures.

A son réveil, elle fit réflexion que ses emportemens ne rendroient pas sa condition meilleure, qu'au contraire ses gardiens deviendroient enfin des geoliers impitoyables. En même tems elle résolut de se faire des amis de ses hôtes, afin que si elle ne pouvoit se mettre en liberté, au moins sa prison fut moins resserrée & moins rigoureuse. Elle fit violence à son humeur hautaine, & aux emportemens qui lui étoient ordinaires, elle de-

vint familière, douce, complaisante. Ses hôtes à leur tour ne purent assez marquer leur surprise & leur joie d'un changement aussi soudain & aussi grand; ils ne doutèrent presque plus du rétablissement de sa santé & de son esprit: ils s'appliquèrent à chercher les occasions de l'obliger. C'étoient des deux côtés des complaisances & des égards qui s'étendoient à tout.

Mademoiselle Quarll avoit trop de pénétration, pour ne pas remarquer la crédulité des bons payſans, & trop de fineſſe pour n'en pas profiter. Elle conclut donc, que comme ſon mari les avoit trompés en la faiſant paſſer chez eux pour folle, elle n'auroit qu'à affecter une extrême douceur pour les tromper une ſeconde fois, & pour rétablir la réputation de ſon bon ſens. Elle feignit, dans cette vue, de commencer à ſe porter mieux; elle ne ceſſoit de les remercier des ſervices qu'ils lui avoient rendus avec tant de zèle durant ſon indiſpoſition; elle ſe plaignoit d'avoir été aſſez malheureuſe pour chagriner & incommoder des perſonnes auſſi obligeantes. Ils lui répondoient qu'ils étoient aſſez payés de leurs peines, ſi elles avoient contribué à ſa guériſon. En un mot, on eût dit que ce n'étoient plus les mêmes perſonnes, tant ils étoient changés les uns & les autres. Les bons payſans, que ſes hauteurs & ſes reproches

avoient aliénés d'abord, ne concevoient pas comment une perſonne auſſi fière & auſſi méchante étoit devenue tout-à-coup auſſi ſociable & auſſi gaie. Dans les commencemens, ils n'oſoient l'abandonner, de peur qu'elle ne ſe défît elle-même. Maintenant, ils la laiſſoient moins ſeule encore, tant ſa compagnie leur plaiſoit, depuis qu'elle témoignoit ſe plaire en la leur. Il n'y a rien dont des gens de leur ſorte puſſent s'aviſer, qu'ils ne fiſſent avec joie pour diſſiper ſa mélancolie, ou pour prévenir une rechûte. Ils lui contoient de ces hiſtoires burleſques dont on abonde à la campagne: ce que leur curé avoit fait, les tours plaiſans du meûnier de la paroiſſe, qui étoit un drôle de corps; les revenans, les ſorciers étoient la matière de leurs diſcours, qu'elle leur payoit en ſemblable monnoie, par des hiſtoires plaiſantes arrivées à Londres. D'autres fois, ils la menoient promener dans leurs vergers, ou dans leur jardin; une autre fois, c'étoit le plaiſir de la pêche qu'ils lui procuroient. Cette vie dura un bon mois, & ſans doute elle auroit duré encore davantage, s'il n'avoit tenu qu'aux hôtes de mademoiſelle Quarll. Mais, laſſe de ſe faire une violence qui ne ſervoit qu'à reſſerrer ſes liens, & qui étoit cauſe qu'on la gardoit mieux que jamais, elle recourut à une autre ruſe.

Il y avoit dans la maiſon un valet nommé Thomas, jeune, vif, éveillé, & qui avoit un teint vermeil, de beaux cheveux blonds, & plus d'eſprit & de politeſſe qu'on n'en devoit attendre de ſa condition : d'ailleurs, amoureux, hardi, fait aux intrigues galantes, obligeant au dernier point, & de plus charmé de mademoiſelle Quarll, dès le premier moment qu'il l'avoit vue. Il n'avoit qu'un ſeul défaut, l'obſcurité de ſa naiſſance & la baſſeſſe de ſa condition ; néanmoins l'adroite épouſe de Quarll jetta les yeux ſur lui, & elle eut raiſon. On en va juger par l'hiſtoire de ce jeune homme.

Né à Londres de parens obſcurs & pauvres, qui ne pouvoient lui faire apprendre de métier, il fut obligé d'entrer dans la ſociété ancienne & honorable des laquais, & eut pour première maîtreſſe une dame veuve, où il apprit tout ce qui étoit néceſſaire dans ſon état. Elle étoit dans la grande dévotion, & alloit deux ou trois fois par jour à l'égliſe, où il falloit qu'il l'accompagnât. Tant de gravité le dégoûta d'une maiſon auſſi oppoſée à ſes inclinations, & il aima mieux entrer chez un jeune ſeigneur.

Là, ſes talens commencèrent à briller & à le diſtinguer. Son maître, grand coureur d'aventures, regarda comme un tréſor un garçon auſſi ruſé, auſſi diſcret, auſſi prompt, auſſi pro-

près enfin à faire un Mercure accompli. Bientôt le valet fut le confident du maître, son favori, le premier ministre de ses affaires de cœur. Tout passoit par les mains de Thomas; il ne manquoit jamais de faire lever le gibier, tant fut-il caché; & il falloit qu'une vertu fût bien obstinée, si elle ne se rendoit en peu de jours, quand il lui prenoit fantaisie de l'attaquer par les formes. Ces qualités l'élevèrent au comble de la fortune. Chéri de son maître, admiré de ses compagnons, adoré des dames suivantes, toujours en belles nippes, & bien en argent, il ne lui manquoit rien pour être heureux. La fortune ne l'avoit comblé de ses faveurs, que pour lui faire sentir mieux le rude coup qu'elle lui préparoit.

Le maître de Thomas, qui aimoit à changer de plaisirs, eut envie un jour d'aller à une fête de village, pour y choisir quelque fille dont les charmes rustiques reveillassent son appétit. Pour cet effet, il se déguise en gentilhomme campagnard, équipe de même son laquais, avec qui il vouloit partager cette aventure, & s'en va avec lui, à cheval, jusqu'à une ville voisine du village, qui étoit à dix milles de ses terres. Ils y laissèrent leurs chevaux & leurs bottes dans une auberge, & allèrent, en se promenant, au lieu du rendez-vous. La campagne aux envi-

rons étoit semée de compagnies qui se divertissoient à différens jeux. Dans un endroit, étoient des lutteurs qui se mettoient en sang pour une paire de gants, qui étoit le prix. Dans un autre, des payſans se disputoient un chapeau garni de rubans, à grands coups de bâton, avec une garde d'osier. Une troisième bande se réjouissoit d'une autre manière non moins sanglante.

Ces jeux n'étant du goût, ni de Thomas, ni de son maître, dès qu'ils eurent satisfait leur curiosité, ce dernier demanda à l'autre où étoient donc les filles pour l'amour desquelles ils avoient fait le voyage. Attendez, nous les verrons tout à l'heure, répondit Thomas; j'entends déjà le bruit qu'elles font en jouant; il n'y a qu'à le suivre. En effet, ils les trouvèrent assez près de là sous un dôme spacieux, appellé grange en langue vulgaire, où ils étoient à peine entrés, que Thomas dit à son maître: eh bien! monsieur, ne vous l'avois-je pas bien dit? Vous avez ici des belles de toutes couleurs & de toutes tailles; il n'y en a pas une dont le petit bec mignon & amoureux ne sollicite la préférence. Allons, choisissez: quel sera le tendron à qui vous jetterez le mouchoir? Pour moi, je meurs d'envie que vous ayez fait un choix, pour en faire un à mon tour. Je ferai des mi-

racles, répondit le gentilhomme : avant que je quitte ma nymphe, j'en aurai fait une déesse. A ce compte, repliqua Thomas, je ferai de ma bergère une nymphe.

Tandis qu'ils s'entretenoient de la sorte, ils étoient comme deux faucons qui guettent leur proie, incertains sur celle qu'ils attraperont dans leurs serres. Les payſans les regardoient la bouche béante, avec de grands yeux, sans pouvoir comprendre ce qui leur amenoit ces deux étrangers. A la fin, un violon de village racla, sur son mélodieux instrument, le signal de la danse. A l'instant, les jeunes filles se lèvent toutes, chacun prend sa chacune, & les deux gentilshommes présentent leurs services à deux jolies payſannes qui les acceptent avec joie, sans se douter de leurs coupables intentions.

Le malheur voulut que le maître prit la fille sur qui Thomas avoit fait tomber son choix, & ce fut la fatale cause du désastre de ce dernier. Je ne décrirai point les sauts pesans & les contorsions ridicules des danseurs, les rudes baisers qu'ils donnoient à leurs compagnes, les efforts peu sincères de celles-ci pour les éviter. On sait de reste comme ces sortes de têtes se passent. Il n'y avoit que Thomas & son maître qui demeuroient, pendant ce tems-là, comme deux statues, & dont la sotte timidité faisoit rire les

payſans. Par bonheur, Thomas s'en apperçut ; & remarqua que ſa compagne étoit de mauvaiſe humeur : là-deſſus, il ſe mit à la careſſer, & la fille ſe défendoit en riant. Le maître, à ſon exemple, ſe jette ſur deux ou trois filles, les baiſe, les chiffonne, & fait des éclats de rire auſſi groſſiers que qui que ce ſoit de la compagnie. En même-tems, Thomas montre ſa légéreté par des ſauts d'une hauteur prodigieuſe, & obſerve de retomber toujours ſur les pieds de quelqu'un, pour divertir la compagnie, qui rioit à n'en pouvoir plus, excepté la perſonne piétinée : encore falloit-il, par complaiſance pour les rieurs, qu'elle fît ſemblant de rire.

Tant de bonne humeur & d'activité ne pouvoient que les faire paſſer pour d'auſſi facétieux compagnons qu'il y en eût à dix milles à la ronde : on ne ceſſoit de les admirer & de les louer. Les deux gentilshommes, fatigués de tant de gloire, réſolurent de ſe dérober aux applaudiſſemens, & le firent entendre à leurs maîtreſſes, qui conſentirent à les ſuivre, avec une innocence digne d'un meilleur ſort.

Arrivés à l'auberge où ils avoient laiſſé leurs chevaux, ils font apprêter un bon ſouper, &, en attendant, ils verſent à tous momens du vin aux deux belles, dans le deſſein de les enivrer, s'il étoit poſſible. La compagne de

Thomas, jeune & éveillée, ne refuſoit jamais de vuider ſon verre ; au lieu que l'autre, douce & ſérieuſe, ne buvoit que rarement & à petits coups. Sur ces entrefaites, le maître, échauffé d'amour & de vin, fit quelques tentatives, que ſa compagne rejetta d'un air qui redoubla la paſſion de Thomas. Néanmoins ils ne ſe rébutèrent ni l'un ni l'autre. Le ſouper vint enſuite, & un peu après, les deux filles demandèrent à ſe retirer, ſur ce qu'il commençoit à ſe faire nuit. Le maître le refuſoit d'un ton abſolu. Thomas, qui comptoit faire ſon coup en chemin faiſant, conſentit de remmener ſa compagne : ce que l'autre n'eut pas plutôt entendu, qu'elle demanda à partir en même tems. Non, vous n'en ferez rien, répondit le gentilhomme, qui attendoit ce moment pour demeurer ſeul avec elle, & l'amener à ſes fins. Demeurez ſeulement, je vous promets qu'il ne vous arrivera point de mal dans ma compagnie, & que le chevalier Thomas, que vous voyez, & moi, vous ramenerons au logis. Il n'y avoit point de réponſes honnêtes à faire à un compliment pareil : ainſi elle fut obligée de ſe réſoudre à attendre le retour de Thomas.

Celui-ci fut à peine hors de la ville avec la jeune payſanne, qu'il attaque la place, qui ſe rend d'abord à diſcrétion, & dont il prend

poſſeſſion avec une facilité qu'il n'avoit pas attendue. Je ne ſais par quelle bizarrerie de l'eſprit humain, les plaiſirs touchent peu quand ils ne coûtent guères. Thomas ſe hâta de retourner à l'auberge, moins content de la bonne fortune qu'il avoit eue, que chagrin de celle que ſon maître lui avoit enlevée, & qu'il réſolut de lui enlever à ſon tour.

A ſon arrivée, la jeune payſanne les ſomma, lui & ſon maître, de tenir leur parole, & de la conduire chez elle, faute de quoi elle ſauroit bien s'en aller ſeule: ce n'étoit pas le compte de Thomas. Il la pria inſtamment d'attendre pour le moins qu'il eût bu un coup, & qu'il ſe fût un peu délaſſé de la traite qu'il venoit de faire; qu'à cette condition, il étoit prêt à tout faire, & qu'il lui donneroit ſatisfaction. Elle y conſentit avec peine.

Là-deſſus le maître, perſuadé que Thomas agiſſoit à bonne intention, prend ſa montre, ſe lève avec précipitation, & s'écrie avec une feinte ſurpriſe, qu'il a preſque laiſſé paſſer l'heure d'un rendez-vous, qu'il eſt obligé de partir ſur-le-champ: qu'il eſt bien fâché d'abandonner cette demoiſelle, mais qu'un départ auſſi bruſque ne rompra point leur nouvelle connoiſſance, & qu'il lui rendra viſite dans peu de jours. Qu'en attendant, il lui demande

excuſe de ſon impoliteſſe, & que le chevalier Thomas voudra bien prendre la peine de la remettre au village. Celui-ci comprenant ce que ſignifioient ces termes, ſortit d'abord pour conduire ſon maître, qui le chargea de mener la jeune fille à une certaine maiſon à trois milles de-là, qu'ils connoiſſoient tous deux, & il monta ſur-le champ à cheval pour s'y rendre lui-même.

Thomas ne pouvoit recevoir de commiſſion qui lui fît plus de plaiſir. Dès que ſon maître fut parti, il fait le ſiège de la place, & employe à-la-fois contre elle le vin & les careſſes. Celle-ci ſe défend long-tems avec un courage intrépide, & recourt à la fin à demander une ceſſation d'armes. Thomas tient bon, & continue de la preſſer avec une nouvelle vigueur, bien perſuadé qu'il faudra enfin qu'elle batte la chamade & qu'elle demande quartier. Cependant la nuit devient ſombre & noire, il n'y a plus de maiſons ouvertes, les portes mêmes de la ville ſont fermées, & la pauvre fille, moitié de gré, moitié de force, promet, en rougiſſant, de paſſer la nuit dans l'auberge. Après avoir gagné un point auſſi important, le reſte ne devoit rien coûter, & Thomas étoit au comble de la joie. Sur le champ, il fit apprêter un lit, & y conduiſit ſa maîtreſſe,

qui, accablée de vin & de ſommeil, faiſoit encore quelque refus, que ſes regards languiſſans démentoient. Enfin, après avoir balancé quelque tems entre l'envie & la peur, elle s'abandonna aux deſirs de Thomas, qui la prit par la main pour l'aider à monter. L'aubergiſte, qui étoit un vieux routier, parut alors, & dit pour la forme à Thomas : Je compte, monſieur, que cette demoiſelle eſt votre femme ; car je ne voudrois pas pour un empire qu'il ſe paſsât rien de deshonnête dans ma maiſon. Oui, oui, bon-homme, c'eſt mon épouſe, répondit Thomas, tandis que la pauvre fille continuoit de monter, en ſe cachant le viſage de honte.

Il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient ſeuls dans leur appartement, lorſque le gentilhomme inquiet de ne les voir point, retourna à l'auberge pour s'informer de ce qu'ils étoient devenus. L'hôte lui dit qu'ils étoient au lit. Au lit, interrompit le gentilhomme ? Oui, monſieur, répliqua l'aubergiſte ; comme il étoit avant dans la nuit, ils ont pris lit chez moi, je les y ai laiſſés enſemble. Ce diſcours fut comme un coup de foudre pour le maître de Thomas : la colère étoit peinte dans ſes yeux, & il étoit d'un rouge enflammé, qui témoignoit ſa fureur ; diſſimulant ſa paſſion, il demanda froidement où ils étoient, parce qu'il avoit une affaire im-

portante à communiquer à ce gentilhomme, & que la choſe ne pouvoit ſouffrir le moindre retardement. L'hôte qui ne ſe doutoit de rien, le conduiſit à la chambre de ces heureux amans; il heurta à la porte, en diſant au chevalier Thomas, que le monſieur avec qui il avoit ſoupé étoit de retour pour une affaire, dont il vouloit lui faire part. Par bonheur, il ne s'étoit pas deshabillé; connoiſſant l'humeur violente de ſon maître, qui ne manqueroit pas de faire éclater ſon juſte reſſentiment, il ouvre la fenêtre ſans dire un mot, & ſaute dans le jardin, d'où il ſe ſauve par-deſſus les murs dans la campagne, en courant comme un homme qui a l'ennemi à ſes trouſſes, & ſans regarder derrière lui une ſeule fois.

Enfin, n'en pouvant plus, & ſe croyant hors de danger, il s'aſſit dans un champ, où il ſe mit à faire de triſtes réflexions ſur ſon aventure, juſqu'à ce que la fatigue & le chagrin l'aſſoupirent inſenſiblement. Son réveil, qui ne tarda guère, ne fut pas moins fâcheux: l'impoſſibilité où il étoit de retourner à Londres, la colère de ſon maître, devant qui il n'oſoit plus ſe montrer, après le vilain tour qu'il lui avoit joué, la manière indigne dont il avoit ſéduit & deshonoré deux jeunes filles, belles & vertueuſes, le défaut d'argent où il ſe trouvoit,

en cette condition. Thomas y consentit, après avoir un peu balancé.

Le voilà donc, de fenеur, devenu valet de payſan. Six mois après, la femme de Quarll arriva dans cette maiſon, où ſa beauté réveilla les inclinations de Thomas, pour la galanterie, qu'il croyoit aſſoupies pour toujours. Par malheur, dans une condition auſſi baſſe que la ſienne, il n'oſoit s'adreſſer à une dame qui le portoit auſſi haut, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion favorable. Il ſe contentoit de lui témoigner une extrême complaiſance, & de ſe faire diſtinguer par les petits ſervices qu'il s'empreſſoit à lui rendre. Elle à ſon tour s'échappoit quelquefois, juſqu'à dire en ſa préſence, qu'elle lui trouvoit une phyſionomie au-deſſus de ce qu'il paroiſſoit être. Thomas crut alors que le tems étoit venu de ſe déclarer.

Il avoit eu ſouvent la liberté de l'entretenir en particulier, & lui avoit raconté des hiſtoires divertiſſantes. Un jour ſe trouvant ſeul avec elle, il lui conta la ſienne propre, & il s'apperçut avec joie qu'elle ſe félicitoit de cette confidence: elle, de ſon côté, faiſant réflexion ſur l'adreſſe de Thomas; & le croyant un homme propre à mettre à fin toutes ſortes d'entrepriſes, réſolut d'en faire l'inſtrument de ſa delivrance. Dès le lendemain,

demain, comme elle étoit par hasard encore seule, elle le prie de venir passer quelque tems auprès d'elle, & de la divertir par ses contes plaisans, sous prétexte qu'elle étoit d'une mélancolie insupportable & accablante. Thomas accourt, il la plaint de l'état où il la voit. Ah! vous ne connoissez qu'une petite partie de mes chagrins, dit-elle en l'interrompant: vous me croyez en pension chez ce laboureur; non, vous vous trompez, j'y suis prisonnière, on m'y garde à vue, & je n'apperçois autour de moi que des brutes, ou des hommes aussi stupides que les brutes. Je vous assure que ce traitement me rendra à la fin aussi folle que mes hôtes me croyent, graces au soin obligeant que mon indigne mari a eu de les en prévenir, afin qu'ils ne me laissassent pas échapper; il y sera attrapé, & je ne suis pas une femme, ou bien il me verra en peu de jours à Londres, prête à lui rendre le mal qu'il m'a prêté.

Le rusé Thomas l'écoutoit avec une feinte indifférence, de peur qu'elle ne devinât combien il l'aimoit, & qu'elle n'osât plus s'abandonner à sa conduite. Enfin, lorsqu'elle eut cessé de parler, il lui dit qu'il la mettroit en liberté, dès la nuit suivante, si elle le souhaitoit, & qu'il la conduiroit lui-même à Londres elle lui demanda avec vivacité comment il s'y

prendroit. Oh, la choſe eſt aiſée, répondit-il : je mettrai une échelle ſous votre fenêtre, & je prendrai ce que vous avez deſſein d'envoyer à Londres, que je donnerai en garde à un bon ami que j'ai dans le voiſinage : enſuite vous deſcendrez par cette échelle, & je vous menerai à la ville prochaine, dont nous ne ſommes qu'à cinq ou ſix milles, & là nous louerons deux places dans le coche de Londres, une pour vous & une pour moi : vous voyez bien que la choſe ne peut manquer. Thomas trouvoit dans cette aventure un double avantage ; en premier lieu, une occaſion de ſatisfaire ſon amour ſur la route, & en ſecond lieu, un moyen de retourner à Londres, ſans qu'il lui en coûtât quoi que ce ſoit. La dame, à ſon tour, qui croyoit que la pitié ſeule le faiſoit agir, ne voyoit rien qui dût la détourner de ſuivre le conſeil de Thomas : ſeulement elle auroit voulu avoir plus de tems devant elle, pour diſpoſer toutes choſes à loiſir, de peur que ſa précipitation n'inquiétât ſes hôtes, & qu'ils ne miſſent obſtacle à ſes deſſeins. Enfin, il fut conclu qu'on remettroit cette affaire à un jour dont on convint.

Ce jour-là, jour attendu des deux parties avec une égale impatience, Thomas monta par une échelle dans la chambre de la dame, dont

il déménagea les paquets en un instant & les mit à couvert chez son ami. Il revint ensuite prendre la dame elle-même, qui, joyeuse de se voir enfin au moment de quitter cet ennuyeux séjour, sort par la fenêtre, & commence à descendre le long de l'échelle : mais peu accoutumée à de pareilles entreprises, & d'ailleurs la crainte d'être surprise, la faisant trop se hâter, elle posa mal le pied, tomba à terre, & entraîna l'échelle avec elle. Thomas qui prévoyoit les conséquences de cet accident, prit la fuite, & laissa à la demoiselle le soin de se relever comme elle pourroit : cependant l'échelle en se renversant, avoit cassé les vitres de la chambre, où le laboureur couchoit & le bruit l'avoit réveillé en sursaut. Il se lève aussitôt pour voir ce que c'étoit, & apperçoit la fenêtre de mademoiselle Quarll ouverte, & un homme qui s'enfuyoit au travers de la cour : en même tems, il crie au meurtre, au voleur, arrête; ses gens alarmés se lèvent précipitamment, l'un se saisit d'une fourche, l'autre d'un fourgon, un autre de quelque autre chose que le hasard lui présente, tandis que le bon homme se met à leur tête, armé de son fusil de chasse, & les conduit dans tous les coins de sa maison pour chercher les voleurs, observant de n'avancer qu'avec précaution, de peur de surprise. Lorsqu'ils

En remuant ce champ il déterra diverſes ſortes de racines, dont il y en avoit de groſſes comme des carottes, qui lui parurent bonnes à manger; il en rompit quelques-unes qui ſe caſſèrent net, ce qui le confirma dans ſon préjugé. Leur odeur agréable y contribua encore; il haſarda enſuite d'en goûter. Les unes avoient un goût ſucré, & les autres un goût fort & âpre comme la moutardelle. Il deſtinoit déjà ces dernières à lui tenir lieu d'épices, perſuadé plus qu'à demi, qu'ayant un bon goût & une odeur agréable, elles ne lui feroient pas de mal. Après avoir labouré ſon champ, il réſolut de faire cuire un échantillon de chacune, comme étant le meilleur expédient pour bien juger de leurs qualités; il n'y en eut pas une qu'il ne trouvât d'une bonté extraordinaire. Les unes avoient un goût de panais, les autres de carottes, les autres de bettes blanches, & chacune en ſon eſpèce étoit beaucoup au deſſus de celles d'Angleterre, auxquelles elle reſſembloit par le goût, quoique la figure & la couleur ne fuſſent rien moins que les mêmes; les unes étant bleues, les autres noires, les autres rouges, & quelques-unes jaunes.

Il ſe mit d'abord à labourer quelques pièces de terre, où il planta ces diverſes racines, chacune à part, après avoir remercié Dieu qui les

c'eſt lui que vous avez vu traverſer la cour avec tant de vîteſſe. Ils diſputèrent de la ſorte pendant quelque tems; enfin le réſultat fut qu'on porteroit la demoiſelle dans ſa chambre, ce qui fut fait d'abord; après ils allèrent continuer leur viſite, tandis que la maîtreſſe du logis & ſa fille deshabillèrent mademoiſelle Quarll, la mirent au lit, & paſsèrent la nuit à la veiller.

Lorſque le bon-homme crut avoir fait une recherche ſuffiſante, il ordonna à ſes gens de paſſer en revue devant lui, pour voir combien il avoit perdu de monde dans cette grande affaire, & trouvant Thomas de moins, il demanda où il étoit allé, & s'il avoit couché cette nuit au logis? On lui dit qu'il avoit découché, & que peut-être il étoit allé voir quelque belle. Quelque belle, reprit le laboureur! eh bien, il n'a qu'à y demeurer, ſans remettre jamais les pieds chez moi; que ſais-je en effet, ſi ce n'eſt pas lui qui a envoyé les voleurs, & s'il n'étoit pas lui-même avec eux? Qu'il revienne ſeulement; il n'en ſera pas auſſi bon marchand, que peut-être il l'eſpère. C'eſt ainſi que le bon homme parloit avec une agitation extraordinaire. Thomas n'avoit garde de venir s'expoſer à l'effet de ſes menaces: il fit ſon profit de cette aventure, & diſparut, ſans

nes grillées, dont ces animaux étoient avides : auſſi, leurs petits devinrent d'une graiſſe extraordinaire en trois ſemaines de tems. Il en fit rôtir un qu'il trouva d'un goût & d'une délicateſſe, dont ni les agneaux, ni les cochons de lait, ni les faons n'approchent, & qui lui dura près d'un mois, par le moyen du poiſſon dont il mangeoit de tems en tems. Il ſe préparoit à tuer de même l'autre gazelle : au moment qu'il s'apprêtoit à faire cette expédition, & qu'il s'amuſoit à voir jouer enſemble ces jolis animaux, qui ſont d'une légèreté & d'une vivacité ſans égale, deux grandes aigles, auxquelles il ne prenoit pas garde, s'abattirent tout-à-coup ſur le mâle, qu'ils enlevèrent à ſes yeux, avec une des femelles qu'il vouloit élever. Il voulut d'abord courir à ſon arc ; mais avant qu'il l'eut pris, les aigles étoient bien loin de ſa portée, & il eut la douleur de perdre ces animaux ſans pouvoir ſe venger. Il avoue qu'il s'en fallut peu que cette aventure ne lui coûtât des larmes : auſſi il ſongea d'abord à prévenir un pareil malheur à l'avenir. C'eſt pourquoi, comme il n'avoit pas toujours ſon arc à la main, il réſolut de faire un filet, & de l'attacher entre les arbres, où il jugeoit que les aigles avoient coûtume de venir. On entroit alors dans l'hiver, & cette ſaiſon fut humide & venteuſe, de ſorte qu'il ne

pouvoit guères aller à ſes promenades ordinaires : il ſe tint donc renfermé chez lui, & employa ſon loiſir auprès de ſon feu à compoſer des filets aſſez forts pour arrêter des aigles.

Le printems ſuivant, après les avoir finis, & attachés entre certains arbres, il alla examiner ſa nouvelle plantation, qu'il trouva dans un état floriſſant. Il courut d'abord en témoigner ſa reconnoiſſance à Dieu, dans le rocher aux échos, où il n'avoit pu aller de tout l'hiver. Tandis qu'il y étoit occupé à rendre graces des douces eſpérances que Dieu lui faiſoit concevoir par ces heureux commencemens, il ſongea que peut-être ſes gazelles ſeroient entrées dans le clos, dont la haie n'étoit pas encore aſſez épaiſſe, & qu'elles dévoreroient ce qui étoit le motif de ſes dévotions préſentes. Cette penſée lui donna des diſtractions & des inquiétudes, dont il voulut en vain ſe défendre, pour ne penſer qu'au Seigneur, à qui il venoit rendre hommage : il eut beau faire, elles revenoient ſans ceſſe, & il crut enfin qu'il y auroit de la folie de s'expoſer pour ſatisfaire une ſimple dévotion, à perdre quelque choſe d'auſſi important que ſes pois & ſes fèves l'étoient pour lui. Il s'en alloit donc, méditant encore en lui-même ſi ce n'étoit pas la raiſon qui devoit diriger la religion, lorſqu'il apperçut ſes gazelles qui s'efforçoient d'entrer dans

jouissant à son aise des plaisirs libres du célibat; depuis qu'elle étoit à la campagne, la présence d'une femme lui auroit été importune, & il resserroit de jour en jour les liens qui la retenoient loin de lui, par les lettres qu'il écrivoit au laboureur, accompagnées de présens pour sa fille ou pour sa femme. Sur ces entrefaites, une nouvelle disgrace lui fit sentir qu'il n'étoit pas né pour être heureux en Angleterre.

Quarll s'étant défait de son ménage, alla loger chez une couturière, qui avoit beaucoup d'occupation, & qui passoit pour riche. C'étoit une personne seule, assez jeune, passablement jolie, mais d'un orgueil insupportable. De-là venoit qu'elle n'étoit pas encore mariée, parce qu'un marchand lui paroissoit au-dessous d'elle, & qu'elle se croyoit au-dessous d'un homme de condition, de sorte que ne pouvant trouver un mari, elle avoit conçu une haine mortelle pour tous les hommes. Elle eut à peine vu M. Quarll, beau, bien fait, jeune, spirituel, & d'une profession qui l'approchoit des personnes distinguées, qu'elle se sentit réconciliée avec les hommes, & qu'elle oublia le dessein où elle avoit été de ne se marier jamais. Elle souhaitoit seulement que par quelques galanteries pour elle, il justifiât tant soit peu la foiblesse qu'elle se sentoit pour lui; & dans cette vue, elle lui mar-

conforme au but de la création, & que d'ailleurs ils auroient la même liberté dont il jouiſſoit, puiſqu'ils auroient l'île entière pour priſon. Là-deſſus il leur attacha les aîles, & les mit dans l'étang, auprès duquel il plaça des paniers entre les branches des arbres qui environnoient l'eau. Il leur portoit chaque jour des racines grillées ou bouillies, les inteſtins des poiſſons, & des autres animaux dont il avoit mangé auparavant la chair. Cette attention les accoutuma à cet endroit, & ils s'y multiplièrent bientôt d'une manière qui le paya de ſes ſoins & de ſa peine.

Il en fut de même de ſes cinq gazelles; elles firent ſeize petits. La récolte de ſes pois & de ſes fèves fut abondante à proportion, & il s'en trouva cette fois-ci aſſez pour enſemencer une grande pièce de terre l'année ſuivante. Imaginez-vous quelle fut ſa ſatisfaction, & par conſéquent ſa reconnoiſſance envers le ciel. Il réſolut de faire ſervir les jeunes gazelles à ſa nourriture, & de n'en réſerver qu'une pour têter les mères, afin que conſervant leur lait, il pût les traire pour ſon uſage. Comme elles avoient beaucoup de lait, en peu de tems il s'en vit aſſez pour en tirer la crême, qu'il employoit dans ſes ſauces au lieu de beure, & pour faire de petits fromages du reſte, & il ſe trouva même, en

quelque façon, embarrassé de son abondance. En effet, il ne savoit presqu'où mettre tant de provisions, parce que sa cuisine ne lui paroissoit pas un endroit propre pour ces sortes de provisions, à cause de l'odeur forte que son poisson salé y répandoit. C'est ce qui l'engagea à bâtir une laiterie de l'autre côté de sa maison, de la même forme & grandeur, & dans la même situation que la cuisine, tellement que son palais champêtre se trouva ainsi placé entre-deux ailes, d'un ouvrage & d'une figure uniformes.

Il est aisé de sentir combien ce nouvel édifice ajoutoit à la beauté de sa demeure. Dès qu'il fut achevé, il se mit à faire des fromages, comme il l'avoit vu pratiquer en Hollande, excepté qu'au lieu de presure dont il manquoit, il employa de la graine de moutardelle, qu'il jugeoit devoir faire le même effet, étant d'une nature aussi chaude. Il ne lui manquoit plus que de quoi mettre durcir son fromage ; il le trouva bientôt. Avec sa hache il fit, dans l'écorce d'un arbre, une entaille d'environ dix-huit pouces de circonférence, & une autre au-dessous d'environ six pouces. Ensuite il fendit ce cercle, l'ouvrit doucement avec son couteau, l'enleva ainsi de dessus l'arbre, & en composa autant de cerceaux qu'il crut nécessaire pour la quantité de sa pâte, après quoi il les lia fortement avec

de la ficelle, de peur qu'ils ne s'ouvriſſent. Son dernier ouvrage fut d'y mettre ſa pâte égouter.

Il ſemble que cette augmentation de biens devoit mettre le comble à ſa ſatisfaction, & il eſt vrai qu'il en remercia Dieu, avec la pieuſe ſenſibilité qui lui étoit ordinaire. Par un effet de l'avidité du cœur humain, pour qui des biens nouveaux ſont une nouvelle ſource de deſirs, il reconnoît qu'il laiſſa échapper les plaintes ſuivantes. Que les cieux ſoient loués, dit-il un jour; il n'y a point de prince dont le bonheur ſoit égal au mien; j'ai une maiſon ſolide, belle & commode. Il n'eſt point de ſorte de bons vivres dont je n'aie abondamment, ſans qu'il m'en coûte que quelques travaux, qui ſervent à me délaſſer de mon oiſiveté. Je jouis d'une paix que rien ne trouble, & je goûte des plaiſirs à couvert de la cenſure: je ſens cependant qu'il manque encore quelque choſe à mon bonheur: un compagnon diminueroit mes chagrins, & augmenteroit ma ſatisfaction. Que j'aurois de joie, ſi quelqu'un partageoit avec moi le plaiſir de voir & d'admirer tant de merveilles que la nature a cachées ici au reſte de l'univers! Il roula ces penſées dans ſa tête le reſte du jour, & il raconta qu'il ſe dit à lui-même, en allant ſe coucher, plût à Dieu que mon ame fût enſévelie dans un long

ſommeil, & que je puſſe laiſſer écouler de la ſorte les reſtes ennuyeux de ma vie !

Il s'endormit dans cette fâcheuſe diſpoſition, & il fit une nuit orageuſe, dont le bruit contribua encore à augmenter le trouble & l'agitation de ſon ame. Auſſi à peine avoit-il fermé les yeux, que ſes penſées de la journée lui revenant en foule dans l'eſprit, il ſongea que le bruit du bonheur, dont il jouiſſoit dans ce ſéjour ſolitaire, s'étoit répandu de tous côtés; que pluſieurs princes avoient formé là-deſſus des prétentions ſur ſon île, & que cette querelle avoit été terminée par une guerre ſanglante. Le vainqueur envoya alors un gouverneur dans ſa nouvelle conquête, & ce gouverneur y vint accompagné des financiers. On inventa d'abord des taxes, on créa des impôts, on leva des capitations, on exigea des contributions. Ce ne fut pas tout; le pauvre Quarll fut chaſſé de ſa maiſon par le gouverneur, qui vint s'y établir. Le ſolitaire, qui ne l'étoit plus, mais auſſi qui n'étoit plus heureux, indigné de ce traitement injuſte, s'écria tout en dormant: ô Dieu ! que vous me puniſſez bien de mon ingratitude, & du dégoût que j'ai témoigné pour la ſolitude où votre bonté m'avoit placé! Ne devois-je pas être content de vivre dans une île dont j'étois le maître?

Là-deſſus il entendit un grand bruit qui le ré-

veilla. Encore plein de ſon rêve, il crut que c'étoit une proclamation, & il s'écria : courage, appeſantiſſez encore mon joug par de nouveaux édits, je l'ai bien mérité. Lorſqu'il fut tout-à-fait éveillé, le bruit continuant encore, il s'apperçut avec joie que ce qui venoit de lui arriver n'étoit qu'un ſonge : en même-tems il ſe leva, & courut à l'endroit d'où venoit le bruit, qui étoit à quarante ou cinquante verges de-là.

On ne devineroit jamais ce qui faiſoit ce vacarme : c'étoit un grand nombre de ſinges, de deux eſpèces différentes, qui ſe battoient les uns contre les autres, ſans qu'une eſpèce ſe mêlât jamais avec l'eſpèce ennemie, comme s'ils avoient eu le mot de ralliement. Après qu'il eut long-tems admiré leur ordre de bataille, comme le combat continuoit avec la même vigueur, il s'avança pour voir ce qui en étoit le ſujet. A ſon approche les combattans ſe retirèrent à quelque diſtance, & laiſſèrent entr'eux une eſpace de terrein, qui étoit couvert de grenades, que le vent avoit abattues pendant la nuit ; ces fruits étoient la cauſe de leur guerre, & le prix de leur victoire. L'arrivée de Quarll ayant procuré une trêve entre ces animaux, & tous ſe tenant immobiles en ſa préſence, il réſolut de faire ſes efforts pour les porter à la paix. Ainſi, comme leur différent venoit de ces fruits, aux-

quels les deux eſpèces avoient le même droit, il en fait deux portions égales, porte l'une d'un côté & l'autre de l'autre, & ſe retire enſuite un peu à quartier, pour voir l'effet du parti qu'il avoit pris : la choſe réuſſit ſelon ſon intention & ſes ſouhaits. Les ſinges s'approchèrent de la part qui étoit auprès d'eux, & chacun ſe chargea de fruits, ſans que qui que ce ſoit branlât pour y mettre obſtacle. C'eſt ce qui lui donna caſion de réflechir ſur les querelles toujours frivoles, & ſouvent injuſtes des princes ; querelles qui cauſent néanmoins des guerres ſanglantes, & qui deviennent fatales à la meilleure partie de leurs ſujets. Si les rois agiſſoient avec autant de raiſon que ces animaux, combien de ſang & d'argent épargneroient-ils, diſoit Quarll en lui-même ? mais l'ambition eſt-elle capable de modération ? exiger d'elle des bornes, ce ſeroit vouloir concilier la folie avec la ſageſſe.

Il alla enſuite rendre graces à Dieu, dans ſon rocher, de ce qu'il étoit à l'abri des maux qui avoient été l'objet de ſon rêve, & de cet oratoire il ſe rendit à ſes pois & à ſes fèves, qu'il trouva dans un état qui lui promettoit qu'il pourroit manger cette année du fruit de ſes travaux. Ces bienfaits de la providence le firent aviſer de lever un plan de ſon île, & de dreſſer une eſpèce de papier terrier, pour reconnoître

quels biens il tenoit de Dieu, & à quelles conditions il les tenoit.

Voici ce dernier morceau.

1°. Une île belle & délicieuse, plantée de grands & beaux arbres, avec des bosquets charmans en divers endroits, formés par la nature même; produisant des racines & des plantes d'un goût exquis, aussi bien que des pois & des fèves; ayant un magnifique étang rempli de toute sorte de poissons, & une forêt spacieuse pleine de gibier excellent.

Item. Une maison commencée par mon travail, achevée par le tems, & embellie par la nature, qui l'entretient à ses frais & dépens.

Item. Les terres, autres appartenances de cette maison, & les meubles qui y sont.

Les choses susdites sont tenues noblement, sans nulle dépendance d'aucun prince mortel, & partant libres de toutes tailles, impôts & exactions, & de plus gardées par la nature, sous la protection de la providence, de qui je reconnois les tenir aux conditions suivantes.

Que quiconque aura le bonheur d'être établi par elle dans ce séjour fortuné, ira matin & soir au côté oriental de cette île sans y manquer, à moins que le mauvais tems ou d'autres accidens ne l'en empêchent, & que là, dans l'oratoire aux échos, il rendra ses hommages & ac-

pu se laisser prendre tant de fois. Quel homme a jamais été aussi malheureux que moi, se disoit-il en lui-même! trois femmes en trois ans, & trois femmes qui, avec des caractères aussi différens, ont su me faire souffrir les mêmes maux! La première étoit une impudique, dont un heureux malheur me défit. La seconde étoit une créature orgueilleuse, paresseuse & pauvre, dont je me suis débarrassé par un stratagême. Il ne me manquoit plus qu'une prude & une jalouse: le destin m'en a fait présent, & je l'ai gardée jusqu'à ce que son orgueil m'en avoit délivré; mais, Dieu merci, je suis en liberté, & je ferai ensorte de la conserver: c'est ainsi qu'il formoit de fortes résolutions de ne se marier jamais. La destinée lui réservoit encore une quatrième femme, qui devoit seule lui causer plus de chagrin que les trois autres ensemble, & le mettre en danger de la vie.

Un soir qu'il divertissoit son colonel & ses amis, dans l'auberge où ils avoient coutume de se rendre une fois par semaine, l'hôtesse, qui se trouvoit alors parmi eux, fit de grands éloges de sa science & de sa voix, & la compagnie en prit occasion de proposer un mariage entr'elle & lui. Quarll passoit dans le monde pour garçon, & elle étoit veuve: il étoit d'ailleurs vif, bien fait, jeune, qualités qui font de fortes impressions

preſſions ſur le ſexe, & particulièrement ſur les veuves. L'hôteſſe en fut touchée : elle avoit alors plus de quarante ans, & elle auroit mêlé volontiers ſes années ſurnuméraires avec celles d'un jeune époux : c'eſt ce qui lui fit prendre le parti de répondre en plaiſantant, que M. Quarll avoit ſans doute déja fait un meilleur choix, & qu'il n'accepteroit point leur propoſition. Un meilleur choix, interrompit un de ces meſſieurs ! c'eſt ce que je nie. Une jolie femme, une maiſon de belle apparence & bien achalandée, une cave garnie comme il faut de bons vins, & des coffres bien remplis, ſans doute, que peut-il y avoir de meilleur ? Je dis qu'il n'aura point d'autre femme que vous : allons, madame, au bon ſuccès de ce mariage : en même-tems il lui porta cette ſanté, qui fit la ronde, & on pria Quarll de chanter quelque choſe qui eût rapport au ſujet.

Quarll, qui penſoit qu'on ne parloit de la ſorte que pour rire, commençoit à ſouhaiter que la choſe eût une iſſue ſérieuſe, & que cette comédie finît comme les autres, par un mariage. La vue d'un établiſſement avantageux avoit diſſipé ſa haine pour les femmes, & il ſongeoit qu'il lui falloit un parti ſemblable pour remédier à ſon indigence, indigence que la néceſſité de paroître avec éclat augmentoit tous les jours. Il ſaiſit

donc l'occaſion en habile homme, il chanta un air tendre que l'hôteſſe pouvoit s'appliquer, & l'embraſſa en galant épris de ſes charmes. Cette liberté plût à la veuve; elle dit, en riant: je ne ſais en quoi M. Quarll excelle davantage, ou à faire le galant, ou à chanter. La compagnie en prend occaſion de lui répondre, qu'il faut qu'elle achète M. Quarll; que c'eſt un homme impayable; qu'elle ne trouvera pas toujours de pareils marchés. Quarll, de ſon côté, la preſſe ſi vivement, que la pauvre veuve ne ſait plus que dire. Eh bien! madame, je parlerai pour vous, reprit le colonel; ſachez donc, M. Quarll, que madame, ici préſente, a pour vous une véritable tendreſſe, & qu'elle conſent à partager ſon bien & ſon lit avec vous, ſi vous avez pour elle les mêmes ſentimens: j'attends votre réponſe. Quarll proteſta auſſitôt que rien au monde ne pouvoit lui faire plus de plaiſir; la veuve donna ſa parole en rougiſſant; la compagnie fut témoin, & l'affaire fut faite & conclue dès le lendemain.

Ce mariage demeura ſecret pendant une ſemaine; & pendant ce tems, ceux qui avoient conduit l'intrigue, firent de grandes dépenſes dans l'auberge, pour encourager les nouveaux mariés, dont les pratiques augmentoient de jour en jour.

Cet heureux début sembloit promettre à Quarll une vie tranquille & agréable. Il aimoit sa femme, elle l'aimoit; ils avoient du crédit chez les marchands; leur cave à peine remplie se vuidoit d'abord : mais ce bonheur devoit s'évanouir avec la même rapidité qu'il étoit venu. Un jour qu'il sortoit de chez lui, il eut le malheur d'être apperçu de sa troisième femme, qui passoit par hasard devant son nouveau logis. Il avoit alors un habit neuf qui relevoit sa bonne mine, & qui ralluma, dans le cœur de l'orgueilleuse femelle, une passion que le dépit y avoit mal éteinte; elle sentit, en ce moment, qu'elle l'aimoit plus que jamais, & qu'elle ne pouvoit vivre sans lui. A la vérité, un reste d'orgueil combattoit encore, mais l'amour eut enfin la victoire; & elle alla droit à la taverne d'où il sortoit, s'imaginant que ce pourroit bien être un endroit où on le connoîtroit assez pour lui dire où il logeoit.

La cabaretière étoit alors dans son comptoir. Dès qu'elle apperçut cette demoiselle, dans un désordre qu'on remarquoit sans peine, elle lui en demanda la cause avec un empressement obligeant. Je voudrois savoir où demeure ce monsieur qui sort, répondit la couturière : ici même, dit la cabaretière, c'est mon mari. A ces terribles mots, la pauvre délaissée tomba de son

haut, comme une perſonne frappée de la foudre, & demeura long-temps évanouie, & ſans donner aucun ſigne de vie.

La cabaretière qui s'étoit mis d'abord dans l'eſprit que cette demoiſelle étoit une maîtreſſe de Quarll, & qui l'avoit regardée avec fureur, comme une rivale odieuſe, ſentit la pitié naître dans ſon cœur, au-lieu de la colére que ſes ſoupçons y avoient allumée. Un amour auſſi vif & auſſi tendre n'eſt pas d'une femme de mauvaiſe vie, ſe diſoit-elle à elle-même, je ne ſaurois la blâmer d'aimer mon mari: au contraire je la plains, elle n'a fait que ce que je fais moi-même. En même-tems, elle ſe fait apporter un verre d'eau fraîche, où elle mêle quelques goutes d'eau de corne de cerf, dont elle fait prendre à la demoiſelle: celle-ci recouvre un peu après ſes eſprits, & s'écrie, ſi je n'avois pas été aſſez méchante pour l'abandonner, il n'auroit jamais ſongé à ſe ſéparer de moi.

Ces expreſſions changèrent la ſcène en un moment. L'officieuſe cabaretière devenue une rivale furieuſe de l'étrangère, qu'elle regardoit comme une concubine qui vouloit lui dérober les careſſes de ſon époux, repouſſa la main que l'autre lui tendoit d'un air gracieux. Malheureuſe, veux-tu à ma vue m'enlever mon mari, lui dit-elle, d'un ton & avec des yeux où la rage

étoit peinte ? celle-ci lui répondit, qu'elle étoit la femme de Quarll, & le prouva ſur le champ par le certificat de ſon mariage, qu'elle avoit heureuſement dans ſa poche.

Ce fut alors un nouveau changement de décoration. L'hôteſſe ſurpriſe à ſon tour au dernier point, demeura quelque tems comme muette, & ne reprit la parole que pour s'écrier avec tranſport qu'elle étoit la véritable femme de Quarll, & que celle qui l'avoit abandonné, méritoit bien qu'il l'abandonnât de même. Vous avez raiſon, interrompit la couturière, je n'ai pourtant fait ce crime, que vous me reprochez, qu'après y avoir été pouſſée par un dépit violent, qui me ſert d'excuſe en quelque façon, & qu'après avoir trouvé qu'il n'étoit pas tel que je me l'étois figuré. Ah, je vous entends, répliqua la cabaretière; vous êtes difficile à contenter, à ce que je vois, puiſque vous l'avez laiſſé comme n'étant bon à rien; que voulez-vous maintenant faire de lui ?

Une raillerie auſſi piquante mit la demoiſelle hors d'elle-même; elle ſortit de la taverne, en menaçant, & ſon mari, & celle qui le lui avoit uſurpé, & qui prétendoit encore défendre une uſurpation auſſi injuſte.

Il étoit alors aſſez tard, & elle ſavoit qu'il avoit coutume de rentrer au logis, vers ces

heures; elle va donc l'attendre dans une auberge, qui étoit de l'autre côté du marché, & il vient à paſſer un moment après, & s'entend appeller par elle. Je n'ai que faire de dire combien une rencontre auſſi imprévue, & auſſi fâcheuſe troubla le pauvre Quarll; il auroit bien voulu échapper; mais elle ne le perdoit point de vue, elle étoit réſolue à tout pour le ravoir, & elle ſe diſpoſoit même à courir après lui, parce qu'il ne venoit pas aſſez vîte au gré de ſon impatience. Enfin Quarll connoiſſoit l'humeur emportée de la dame, & craignant qu'elle ne lui fît des reproches, qui auroient porté le bruit de ſon mariage de l'autre côté de la rue, & juſques chez ſa quatrième femme, il ſe hâta d'aller au-devant d'elle.

Il commença par lui reprocher l'abandon malicieux de ſa maiſon & de ſon mari, pour s'épargner à lui-même les déclamations violentes & amères, qui autrement ne lui auroient pas manqué. Eh bien, mademoiſelle, vous êtes contente, lui dit-il: ſans doute, qu'après avoir trouvé à propos de me planter là, vous vous êtes pourvue d'un époux qui vous convient mieux: je vous en félicite, & je n'envie point ſon ſort.

Une femme moins vive auroit éclaté, à un compliment pareil, contre le mariage adultère

de ſon mari, mariage dont elle n'étoit que trop certaine. Ce qu'elle avoit fait n'étoit qu'une faute, mais l'action de Quarll étoit un crime. Cependant, comme les reproches n'auroient ſervi qu'à empêcher une réconciliation qu'elle ſouhaitoit ardemment, elle réprima les fougues qui lui étoient naturelles, elle ſe jetta aux pieds de Quarll, elle lui demanda pardon les larmes aux yeux, en lui promettant de réparer ſa faute par une meilleure conduite, & en prenant le ciel à témoin de ſa chaſteté depuis qu'elle avoit eu le malheur de l'abandonner.

Quarll né compatiſſant & tendre, ſe laiſſa fléchir à ſes larmes, il la releva, & elle s'abandonna dans ſes bras, ſaiſie de joie & de douleur. Quarll ſe trouvoit dans un embarras inexprimable; d'un côté, on l'attendoit au logis pour manger, & il craignoit que ſon retardement ne fît ſoupçonner quelque choſe à la cabaretière: de l'autre, la pauvre couturière le conjuroit en pleurant & en ſoupirant de venir ſur le champ la voir chez elle; il ne pouvoit lui refuſer cette marque de complaiſance, ſans s'expoſer à un éclat qui auroit découvert ſon double mariage: il lui promit donc ce qu'elle ſouhaitoit, & elle envoya ſur le champ chercher un carroſſe de louage.

Sa quatrième femme inquiéte de ce qu'il ne

revenoit point à l'heure accoutumée, étoit alors à la porte, & regardoit de tous côtés ſi elle ne l'appercevroit pas. Dans ce moment, elle le reconnut, lorſqu'il donnoit la main à ſa dame, pour la mettre dans le carroſſe. Imaginez-vous un faucon qui fond ſur ſa proie, telle fut la cabaretière à ce ſpectacle. Elle court ſur ſon mari, & le tire par la baſque du juſte-au-corps, pour l'empêcher de monter en carroſſe. Le pauvre Quarll, dans le déſordre où le jette cet accident inopiné, rentre dans l'auberge d'où il ſortoit, & elle l'y ſuit avec une impétuoſité que la paſſion ſeule pouvoit lui donner, laiſſant dans le carroſſe l'infortunée couturière, que cette nouvelle ſurpriſe avoit fait évanouir pour la ſeconde fois.

Pendant ce tems-là, le cocher qui attendoit ſon monde avec impatience, entra dans l'auberge, pour demander que ſon monſieur ſe hâtât, ſans quoi il vouloit qu'on le payât pour attendre. Tu n'as qu'à t'en aller, on n'a pas beſoin de toi, lui dit la quatrième femme de Quarll. Et que ferai-je donc de la demoiſelle qui eſt dans mon carroſſe, reprit-il? elle ſe trouve mal, & vous ne feriez que votre devoir de lui donner quelque ſecours, ou de m'apprendre du moins en quel endroit je dois la mener. Mene-la au diable, ſi tu veux, interrompit la cabaretière, en le quittant pour retomber ſur Quarll.

Parbleu, vous pouvez l'y conduire vous-même, dit le cocher: vous en ſavez le chemin, je vous attraperai bien. En même-tems, il retourna à ſon carroſſe, & ſecoua la demoiſelle évanouie, juſqu'à ce qu'elle fût un peu revenue: alors il lui dit, écoutez mademoiſelle, on m'a commandé de vous mener au diable, mais vous êtes aſſez grande pour y aller toute ſeule: ne trouvez donc pas mauvais que je vous plante ici pour reverdir; pour moi, avec votre permiſſion, je m'en vais.

Par bonheur pour la pauvre demoiſelle, elle ſe trouvoit auprès de la boutique d'une mercière, où on lui permit de ſe repoſer & de reprendre ſes eſprits. Il y avoit à peine trois minutes qu'elle y étoit, lorſqu'elle vit ſortir ſon mari, réconcilié avec ſa nouvelle femme, & la traitant avec de grandes marques de complaiſances; ce ſpectacle acheva de la mettre en fureur. Aimant mieux le voir pendu qu'entre les bras d'une autre, elle alla incontinent faire ſa plainte devant un juge de paix, & Quarll dès le ſoir fut conduit à Newgate.

La ſeſſion eut tant d'occupation par le grand nombre des criminels, que Quarll fut renvoyé à la ſuivante avec pluſieurs autres; de ſorte qu'il ſe trouvoit en priſon au tems qu'il avoit coutume de payer la penſion de ſa ſeconde

se hâta de retourner chez lui, pour mettre en sûreté ce qu'il avoit : il n'étoit plus tems, ils avoient déjà été dans sa maison, où ils avoient dérobé les habits qu'ils avoient trouvés dans le coffre, & ceux qui étoient pendus derrière sa porte, parce qu'ils étoient de beaucoup trop petits pour lui : il ne s'en étoient même pas tenus à ce vol qui ne l'auroit guères chagriné ; ils avoient encore emporté ses coquilles, son arc, ses fleches, & jusqu'à l'oiseau de proie, qu'il avoit conservé avec tant de soin.

Cette perte lui étoit trop sensible, pour qu'il négligeât, ou de la réparer, ou de s'en venger. Sur le champ, il courut au bord de la mer, armé d'un long bâton, dans l'espérance d'attraper les voleurs avant leur départ, il s'y prit trop tard, & ils étoient déja à une demi-lieue en mer, lorsqu'il arriva : cependant ils ne profitèrent pas du larcin. Il s'éleva tout à coup un vent assez fort, la mer devint rude, le canot versa avec tout ce qu'il y avoit dedans, & les Indiens furent sur le point de périr eux-mêmes. Ils relevèrent leur bâtiment, avec une adresse & une vîtesse qui passent l'imagination, & en un moment Quarll les vit disparoître.

Privé ainsi de ses meubles les plus précieux,

il ne perdit pourtant pas courage, & il alla se promener au nord-est du rocher, pour voir s'il n'y appercevroit point quelques effets d'un orage, qu'il avoit fait la nuit précédente. Il n'y fut pas plutôt, qu'il vit à quelque distance quelque chose de semblable à un grand coffre, mais sans couvercle, ce qui lui fit juger que c'étoit le reste d'un naufrage. Là-dessus, pénétré de douleur, il ne put s'empêcher de s'écrier : jusqu'à quand, malheureuse avarice, entraîneras-tu les hommes au milieu des périls? La nature n'a-t-elle pas fourni à chaque nation & à chaque contrée les choses qui leur étoient nécessaires? Qu'allons-nous donc chercher de plus au travers des mers, c'est-à-dire, au travers de l'empire de la mort?

Tandis qu'il déploroit ainsi le sort de ceux qu'il croyoit engloutis en cet endroit, il apperçut deux hommes descendre le long du rocher, avec chacun un paquet sous le bras, & jetter leur charge dans ce qu'il avoit pris pour un coffre : ils poussent ensuite cette machine dans une place, où l'eau avoit plus de profondeur, & là ils s'embarquent, armés tous deux de longs crocs, avec lesquels ils s'éloignent du rocher, pour regagner leur chaloupe, qu'une avance du rocher cachoit à la vue de Quarll, aussi bien que le navire auquel la

chalouppe appartenoit. Le pauvre Solitaire ne douta plus à ce ſpectacle que ce ne fuſſent ſes meubles qu'on emportoit. En effet, ces ſcélérats avoient pillé ſa maiſon indignement, & dérobé juſqu'à ſes couvertures, ſon matelas, & ſa longue robe d'hiver; en un mot, ils ne lui avoient rien laiſſé, de ce qui pouvoit être à leur uſage.

La perte de tant de choſes dont il ne pouvoit ſe paſſer l'affligea au dernier point, & il ne put retenir ſes larmes : ſa confiance en Dieu lui releva bientôt le courage. J'ai tort de me laiſſer abattre, dit-il, en lui-même, la providence qui m'avoit donné ces biens, ne peut-elle pas me les rendre, & réparer même ma perte avec uſure ? j'ai par bonheur l'été devant moi, il ne me faut pas plus de tems pour me rendre les meubles qu'on m'a enlevés. Ces réflexions le tranquilliſèrent à un tel point, qu'il alla juſqu'à tâcher de juſtifier ceux qui lui avoient fait ce vol. Selon lui, ces voleurs devoient être les mêmes hommes, qui avoient eu la charité un an auparavant de vouloir le ſauver de ſon iſle. Comme ils n'avoient pu alors en venir à bout, ils étoient revenus pour faire de nouveaux efforts en ſa faveur, & ſon abſence leur avoit fait juger, ou qu'il étoit mort, ou qu'on l'avoit tiré de ſon iſle. Ainſi il n'y

peut bien s'imaginer! bon, bon, meſſeigneurs, vous n'êtes pas au bout, dit un vieillard ſévère d'entre eux. Si la vérité ſe fait connoître, vous verrez qu'il a pour le moins une demi-douzaine de femmes, ſa phyſionomie m'en convainc; ces jeunes hommes beaux, délicats & efféminés charment les femmes, elles les admirent, elles ne leur peuvent rien refuſer: j'ai dit qu'on lui trouveroit une demi-douzaine de femmes; mais je me rétracte: ce ſera grande merveille s'il n'y en a que cinquante ſur ſon compte.

Sally qui avoit cru rendre ſervice à Quarll, s'apperçut alors avec douleur qu'elle avoit fait le contraire de ce qu'elle vouloit, & elle auroit donné volontiers une bonne ſomme pour retirer ſa parole. Pour comble d'affliction, les juges lui dirent qu'elle étoit devenue demanderesſe, & qu'il falloit qu'elle pourſuivît Quarll. On ne ſauroit exprimer le regret dont elle ſe ſentit ſaiſie en ce moment. Par bonheur le conſeil de Quarll s'apperçut du déſordre où elle étoit, & en pénétra la cauſe: ainſi pour la mettre ſur les voies de détruire ſa propre dépoſition, il lui dit, madame, je doute fort que vous puiſſiez prouver ce que vous avez avancé; produiſez-nous donc votre certificat, je vous en prie, autrement vous ne ſauriez nous faire

de tort. Sally joyeuſe de cette ouverture, répondit, qu'elle n'avoit point de tel papier, réſolue de paſſer plutôt pour une malhonnête femme que de perdre ſon cher Quarll. Je m'en doutois bien, dit le conſeil. Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, répliqua le juge, dont j'ai déjà fait mention, elle peut avoir égaré ou perdu ce certificat; dites-moi, où avez-vous été mariée, madame? Monſeigneur, à Chatham, je crois, répondit-elle, d'un air décontenancé. A Chatham, dites-vous, interrompit le conſeil! Ah, ah, ce ſera un mariage de matelot, conclu le verre à la main, un mariage de rencontre, un de ces mariages en vertu deſquels la femme s'en tient à un mari juſqu'à ce qu'il ſe rembarque, après quoi elle redevient la femme du public. Vous voyez, meſſeigneurs, quel eſt le poids d'une pareille accuſation. Oui, oui, je vois bien que ſi cette demoiſelle eſt ſa première femme, il n'eſt pas ſon premier mari, répondit le vieux juge. Je conclus qu'elle ſoit miſe hors de cour & de procès. Vous, madame, venez-vous auſſi pour un mariage marin, dit-il, à la ſeconde femme de Quarll? en vérité, monſeigneur, je ne ſais ce que c'eſt qu'un tel mariage, répondit-elle d'un air dédaigneux; ce que je ſais, c'eſt que Miladi Firebraff & meſdemoiſelles ſes filles, chez qui je

demeurois alors, m'ont vû marier dans la paroisse de saint Martin. Cela étant, vous deviez l'empêcher de tromper une autre femme, interrompit le juge. Eh, comment l'aurois-je fait, monseigneur, lui dit-elle ? j'étois prisonnière à la campagne chez un bon vieux laboureur, où le traître m'avoit conduite, sous prétexte de me faire prendre l'air pendant un mois ou deux. Son dessein étoit de m'y laisser toujours, & il avoit fait accroire à mes hôtes que j'étois folle, parce que je me plaignois de mes indispositions, de sorte que les bonnes gens me gardoient sans cesse à vue comme une criminelle. L'imagination est excellente, dit le juge. Oui, monseigneur, crièrent je ne sais combien de femmes, qui étoient venues en foule pour entendre la sentence d'un Quakre, accusé d'avoir enlevé une fille âgée de cinquante ans; ce sera aussi un merveilleux encouragement pour d'autres maris, si on ne punit celui-ci à la rigueur. Quoi donc ! une pauvre femme n'osera-t-elle être indisposée, qu'elle n'en ait la permission de son mari, & sera-t-il en droit de la confiner à jamais dans une province, pour épouser à son aise à Londres celle qu'il lui plaira ? les juges embarrassés de ces clameurs, furent obligés de promettre que les femmes pourroient à l'avenir être malades &

ſe plaindre comme elles le jugeroient à propos, ſans que les maris puſſent y trouver à redire, moyennant que les maris à leur tour auroient droit de ne les careſſer qu'autant qu'ils le voudroient. Cette réponſe calma la fureur des femmes.

Cependant pluſieurs amis particuliers de Quarll avoient ſollicité ſes juges qui, la plupart, étoient leurs parens; & il n'avoit plus contre lui que ce vieux magiſtrat, auquel perſonne n'avoit oſé s'adreſſer. Les trois femmes, alors préſentes, ayant prouvé leurs mariages, on demanda au priſonnier ce qu'il avoit à dire pour ſa propre défenſe. Son conſeil l'avoit averti que ſa ſeconde femme étoit revenue de la campagne, & s'étoit portée accuſatrice contre lui; & il lui avoit appris ce qu'il devoit dire. Voici donc comme il parla aux juges.

Meſſeigneurs, ma ſeconde femme étant devenue folle, & ſes égaremens l'excluant de la ſociété humaine, je fus obligé de lui chercher une retraite, ainſi qu'on fait pour les perſonnes en pareil cas. moi, folle, s'écria là-deſſus la ſeconde femme de Quarll, avec une furie qui plaidoit contre elle-même! on lui impoſa ſilence ſur le champ, & Quarll reprit la parole en ces termes: Meſſeigneurs, je crus, que je ne pouvois choiſir de ſéjour plus ſain & plus agréable

que

que la campagne, & ma femme approuva mon choix, parce qu'il flattoit l'ambition qu'elle a d'imiter les grands seigneurs, qui vont d'ordinaire passer l'été dans leurs terres; je l'y mis en pension chez un honnête laboureur, qui est à son aise, & qui a une maison jolie & propre. Oh! oui, une jolie maison, interrompit encore l'acariâtre épouse de Quarll! dis, dis un chenil, ou une étable. Quarll continua de la manière suivante: Messeigneurs, je lui ai procuré, en cet endroit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter, & il n'a pas tenu à moi qu'elle ne fût contente; j'en prends à témoin son hôtesse, qu'elle a amenée ici elle-même.

Le conseil de Quarll, assez instruit par ce qu'il venoit d'entendre, prit la parole en cet endroit, & dit aux juges: plaise à vos seigneuries, messeigneurs, puisque par sa folie..... Encore ma folie, s'écria la demandereſſe! Messeigneurs, je vous prie que cette bonne femme, chez qui j'ai demeuré un an, soit prise à serment, & qu'elle déclare si, dans tout ce tems, elle a remarqué en moi les moindres symptômes de folie. Ecoutez, dit la première, je vous ai vu bien souvent des vapeurs; pour ce qui est d'être folle, enragée, comme ces messieurs le disent, je ne m'en suis apperçue qu'une fois. Messeigneurs, vous l'entendez, dit là-dessus le prisonnier; je vous prie

qu'on faſſe la lecture d'une lettre qu'elle m'écrivit huit jours après ſon arrivée à la campagne, & vous jugerez enſuite ſi j'ai fait tort à cette demoiſelle.

La requête fut octroyée, & la lettre lue. La vieille fermière fut touchée au dernier point de voir quel mépris on y témoignoit pour ſa maiſon & pour ſa perſonne. Ma maiſon ne me ſemble pas ſi vilaine, dit la bonne femme: je veux bien gager qu'on n'en trouveroit pas une auſſi belle & auſſi riante à dix milles à la ronde; & quant à la chambre qu'on vous y avoit donnée, madame, il n'y a point de dame de bon ſens qui ne s'en fût contentée, & qui n'eût même été ſurpriſe de trouver quelque choſe d'auſſi propre à la campagne. Je ſuis obligée d'en convenir avec votre mari; pour le mien & pour moi, madame, qu'avons-nous donc pour que vous nous compariez à des bêtes brûtes? Jamais on n'a traité perſonne avec autant d'humanité que nous l'avons fait. Vous dites que vous étiez priſonnière, cependant on ne vous a jamais enfermée, & vous avez toujours eu la liberté de vous promener dans nos terres, tant qu'il vous a plu. Seulement on ne vouloit pas vous laiſſer aller à Londres, comme vous l'avez eſſayé pluſieurs fois; eſt-ce là de quoi tant ſe plaindre?

Le conſeil de Quarll prit la balle-au-bond, &

propoſa aux juges de décider ſi la demandereſſe étoit dans ſon bon ſens. Tous convinrent que non, excepté le malin vieillard qui leur demanda, d'un ton aigre, ſi la folie d'un homme ou d'une femme, folie dont il y avoit peu de gens mariés qui n'euſſent leur part, grande ou petite, mettoit la partie ſenſée en droit de contracter un ſecond mariage, & enſuite un troiſième. La ſeconde femme n'étoit pas folle, continua-t-il. Non, monſeigneur, répondit le conſeil, elle a quitté malicieuſement la maiſon de ſon mari; elle en a été abſente ſix mois entiers, & il eſt certain qu'on ne l'auroit jamais revue, ſi elle n'avoit trouvé par haſard une occaſion de le chagriner. Ce ſont là de foibles raiſons, interrompit le vieux juge. Le fait eſt clair: Quarll eſt coupable ſelon les loix de la nation; il doit ſubir les peines qu'elles impoſent à ſes ſemblables. Si ſa majeſté britannique juge à propos de lui faire grace, je n'ai rien à dire. Pour moi, je ne puis que le condamner.

En même-tems il réſuma les preuves & les préſenta aux juges, qui prononcèrent que Quarll avoit mérité la mort. Sally, qui étoit alors auprès de lui, n'eut pas plutôt entendu cette terrible ſentence, qu'elle tomba évanouie, & qu'il fallut l'emporter hors de l'aſſemblée. Les trois autres femmes de Quarll ſortirent enſuite, en ſe

reprochant les unes aux autres qu'elles étoient la cauſe de ſa mort, & en ſe chargeant d'imprécations réciproques. Sally, un moment après, revint trouver le priſonnier, & retourna avec lui en caroſſe à Newgate, où elle paſſa la nuit entière.

Le lendemain au matin, par ſon conſeil, il ſe fit donner de l'encre, du papier & une plume, & il écrivit la lettre ſuivante à ſon colonel.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu hier ma ſentence de mort. Je n'ai que faire de dire à votre grandeur quel eſt mon crime. Il n'y a perſonne dans Londres qui l'ignore. Cependant j'oſe encore implorer votre bonté dans ma funeſte ſituation. Il eſt vrai que je ne mérite point du tout la grace que je vous demande, vous m'avez déja comblé de tant de bienfaits, que je ne méritois pas davantage, que j'oſe encore mettre ma vie entre vos mains. Si notre clément ſouverain Charles Second vous l'accorde, je n'en ferai uſage que pour vous témoigner ma vive reconnoiſſance. Je ſuis, avec un parfait dévouement, à votre ſervice,

Monſeigneur,

Votre infortuné ſerviteur,

PHILIPPE QUARLL.

Sally, charmée de pouvoir être utile à ſon cher Quarll, courut porter la lettre au Colo-

hel, qui l'assura qu'il n'oublieroit rien pour servir l'infortuné prisonnier. Les termes que la reconnoissance & la joie dictèrent à Sally, achevèrent d'attendrir ce seigneur. Elle se hâta de retourner à Newgate, pour apprendre cette nouvelle à son mari. Il lisoit alors avec beaucoup d'attention, la tête appuyée sur sa main, les larmes aux yeux, & dans une posture à exciter la compassion, elle demeura quelque-tems à le regarder : voyant qu'il demeuroit immobile, & dans un accablement qui passe l'imagination, elle s'approcha doucement pour lui parler. Cette voix chérie le tira de cette espèce de léthargie ; il regarda Sally d'un air où la douleur & la tendresse étoient également peintes, & il ne put lui dire une seule parole. Sally, pénétrée jusqu'au fond de l'ame, fondit en larmes à ce spectacle, & se laissa tomber dans les bras de Quarll, en le conjurant de concevoir de meilleures espérances, & d'écouter les bonnes nouvelles qu'elle lui apportoit. Eh ! quelles bonnes nouvelles peut recevoir un homme dans ma situation, interrompit-il ? Y a-t-il quelque chose qui puisse relever un homme que le ciel accable ? Ne suis-je pas le rebut de la providence ? N'ai-je pas été malheureux depuis mes premières années ? Non, non, ma chère Sally, je ne dois plus songer qu'à mourir, & je ne songerois plus à autre chose,

si vous n'étiez venue partager mes malheurs avec autant de tendresse. Sally, ma chère Sally, c'est votre compassion pour moi qui me rend malheureux ; sans elle, j'aurois quitté avec plaisir un monde où la mauvaise fortune m'a persécuté constamment. Oh ! pourquoi vous ai-je vue dans ces derniers momens, chère & infortunée Sally ? Que dites-vous de derniers momens, interrompit Sally ? il vous reste encore plusieurs années à vivre. Votre colonel m'a donné sa parole de remuer ciel & terre pour vous tirer d'où vous êtes. Je n'ose me flatter qu'il réussisse, répondit Quarll. Mais si j'obtiens ma grace, j'irai achever mes jours loin de l'Angleterre, où j'irai traîner une vie malheureuse & traversée sans cesse.

Cependant le colonel faisoit les derniers efforts pour sauver Quarll, qu'il aimoit véritablement. Dès que Sally fut partie, il fit mettre les chevaux au carrosse, pour aller chez milord Danby, qui avoit alors beaucoup de crédit à la cour, & dont il étoit l'ami intime. Son excellence alloit se lever ; lorsqu'il apperçut le colonel : eh ! mon cher, qui t'amène sitôt, lui dit-il, viens-tu déjeûner avec moi ? Le colonel lui dit de quoi il s'agissoit. Voilà qui est bien, répondit le lord, je te donne ma parole d'honneur que je ferai ton affaire ; déjeûnons auparavant.

Le colonel y consentit avec plaisir, & courut

enſuite à la priſon, pour aſſurer Quarll qu'il n'y demeureroit pas long-tems. Le pauvre malheureux étoit ſeul, & dans la même attitude où Sally l'avoit trouvé la première fois. Allons, mon cher, ſortez de cet abattement, lui dit le colonel, je viens de quitter le lord Danby, qui m'a promis d'obtenir votre pardon. Quarll ſe jetta en même-tems aux pieds de ce généreux ſeigneur, & lui marqua ſa reconnoiſſance par un attendriſſement qui l'exprimoit mieux que toutes ſortes de termes.

Pendant ce tems-là, Sally ne demeuroit pas à ne rien faire : elle étoit allée acheter une magnifique pièce d'argenterie, pour en faire préſent au recorder, afin qu'il fît à ſa majeſté un rapport favorable de Quarll. Cette ſollicitation eut ſon effet; & quelques jours après le roi accorda, au lord Danby, la grace de Quarll, auquel le colonel ſe fit un plaiſir de l'apporter lui-même.

Quarll ſe vit à peine en liberté, qu'il réſolut d'abandonner l'Angleterre, & qu'il le dit à la tendre Sally. D'abord elle s'efforça de le diſſuader de cette entrepriſe : mais voyant qu'elle n'y pouvoit réuſſir, elle demanda qu'au moins elle pût l'accompagner dans l'exil, auquel il étoit obſtiné à ſe condamner. Il eut beau remontrer qu'elle avoit tort de vouloir s'aſſocier aux diſgraces d'un homme qui ne ſembloit né que pour

souffrir; elle lui répondit que la mort seule pourroit désormais l'arracher d'auprès de lui, & elle convertit en argent les biens que le chevalier lui avoit donnés.

Sur ces entrefaites: Quarll ayant oui dire qu'il partoit dans peu un navire pour les mers du sud, qui à son retour toucheroit aux Barbades, & que le capitaine avoit été premier pilote du bâtiment sur lequel lui Quarll avoit fait ses premiers voyages, il alla le trouver, pour lui demander une place dans son vaisseau. Cet officier ne l'eut pas plutôt entendu parler, qu'il se ressouvint de l'avoir vu quelque part, & il le reconnut à la fin pour le même garçon de Cabine, qui étoit devenu ensuite son sous-pilote. Il ne pouvoit concevoir d'où venoit le changement avantageux qu'il remarquoit dans sa personne; ses habits étoient magnifiques; ses manières polies, & son air aussi relevé que sa fortune. A la fin il lui demanda s'il n'étoit pas M. Quarll, & d'où lui venoit cette bonne fortune. Oui, je suis Quarll, monsieur, répondit celui-ci. Qu'appellez-vous bonne fortune? Mon cher monsieur, je vois bien que vous jugez des hommes par les apparences & par l'extérieur; vous penseriez bien autrement, si vous connoissiez les hommes comme moi, & que vous fussiez instruit de mes malheurs.

Là-dessus il lui raconta ses aventures, qui tirèrent les larmes des yeux du capitaine. Je vous plains de bon cœur, lui dit cet officier: cependant je ne sais si, dans mes courses maritimes, je n'ai pas souffert plus que vous. Depuis notre séparation, j'ai fait deux fois naufrage; une fois sur les côtes de Guinée, où je perdis mon vaisseau, mes marchandises & mon équipage, à la réserve de cinq hommes; & l'autre fois sur les côtes de France. Voici comme la chose arriva: nous revenions des indes orientales, lorsqu'il s'éleva une tempête violente qui nous rejetta des côtes de France sur celle de Biscaye, où nous jettâmes l'ancre pour caréner notre navire, que la tempête avoit fort endommagé. Environ à minuit, lorsque nous étions à peine arrivés, un nouvel ouragan rompit nos cables & nos mâts, enleva nos ancres, & nous rejetta sur une autre côte, où notre vaisseau se brisa, avec perte de la cargaison entiére; heureux encore de ce que personne n'y périt: cependant j'ai oublié ces désastres, & je ne regrette plus ce que j'ai perdu; je compte que nous aurons une navigation agréable. Puisque vous voulez vous établir aux Barbades, où je dois passer, je serois d'avis que vous missiez votre argent en drap & en ouvrage de fer, qui sont de bon débit en cet endroit.

Quarll le remercia de cet avis, & alla trouver Sally pour lui rendre compte de ce qu'il avoit projetté ; elle consentit d'abord à tout. Son mari court sur le champ acheter les marchandises que le capitaine lui avoit conseillé de prendre, & les fait porter à bord, où il se rend peu de jours après avec Sally. Le vaisseau met à la voile ; tout promettoit à Quarll un heureux voyage, & une vie paisible & délicieuse : il n'étoit pas encore où la providence vouloit le conduire. La tendre & malheureuse Sally tomba malade & mourut.

Quarll, accablé de ce coup terrible, ne vouloit ni dormir ni manger ; la mort étoit l'unique bien après lequel il soupiroit : la vie lui paroissoit insupportable depuis qu'il avoit perdu celle qui la lui faisoit aimer. Le capitaine faisoit tout ce qu'il pouvoit pour dissiper sa mélancolie, & rien n'y servoit ; le tems adoucit un peu sa douleur ; & de nouvelles disgraces la lui firent à la fin presqu'oublier.

Il y avoit un mois qu'ils ne faisoient que louvoyer ; le vent ayant changé tout-à-coup, & étant devenu contraire, ils furent obligés de de jetter l'ancre : le malheur voulut que, tandis qu'ils attendoient, dans cette situation, que le vent changeât, ils furent apperçus d'un corsaire, qui leur donna la chasse depuis le vendredi à

quatre heures du matin, jusqu'au samedi suivant à dix heures du soir. C'étoit fait d'eux, lorsqu'une tempête obligea les ennemis de les abandonner, & de songer à leur propre sûreté. Pendant ce tems-là le navire Anglois s'éloigna, & se mit le vent-arrière avec tant de bonheur, que trois semaines après il dépassa le cap de Horn.

Le vent changea en cet endroit & tourna au sud, & ils eurent ensuite un calme tout plat qui dura deux jours, au bout desquels le vent sauta au sud-oueſt. Ils allèrent mouiller à une île, dont personne de l'équipage ne savoit le nom, & ils y passèrent quatre jours à se rafraîchir : ils y trouvèrent du bois, de l'eau, des oiseaux de mer & des veaux marins.

Ils en partirent avec un vent de sud, & allèrent trafiquer sur les côtes du Pérou, du Chili & du Mexique. Le port d'Aquapulco fut le dernier où ils abordèrent ; ils en étoient sortis avec un vent frais de nord-nord-eſt. Il y avoit à peine un jour qu'ils étoient en mer, que le vent devint sud-oueſt, & commença à souffler avec force. Deux jours après, la mer étant devenue haute, & le navire faisant déja eau de toutes parts, il s'éleva, pour achever, une horrible tempête, qui dura un jour & deux nuits.

Ils remarquèrent alors qu'ils étoient entre plusieurs rochers, & qu'il n'y avoit aucune ap-

parence de s'en retirer ; leur grande vergue ne pouvant leur ſervir, parce que l'orage avoit embarraſſé les cordages du navire. Quarll, hardi & vif, ſaute en même-tems ſur le pont, & grimpe au grand mât, la hache à la main, pour couper ce qui embarraſſoit la manœuvre de la grande vergue. Tandis qu'il étoit occupé à cet ouvrage, un coup de mer pouſſa le vaiſſeau contre un écueil avec tant de violence, que du choc Quarll fut jetté ſur la cime d'un rocher, d'où un inſtant après il vit périr tout ce qu'il y avoit de gens & de denrées dans le navire.

Il y paſſa une nuit effroyable, battu ſans ceſſe des flots de la mer, qui furent mille fois ſur le point de l'entraîner, s'il ne s'étoit tenu ferme, & comme accroché aux pointes de ce roc. Par bonheur le jour parut enfin, & le ſoleil réchauffa le pauvre Quarll, qui mouroit de froid, & dont les habits degoûtoient de tous côtés : il grimpa d'abord au haut du rocher, où il étendit ſes habits pour les ſècher, puis il prit un peu de repos. Ce ſommeil bien que profond ne le délaſſa point : le danger d'où il venoit d'échapper occupoit encore ſon ame ; & la mort, dont il avoit été proche, étoit toujours préſente à ſon imagination ; ainſi, après avoir dormi quelques heures, il ſe réveilla d'une foibleſſe épouvantable, n'ayant rien mangé depuis trente-ſix

heures : néanmoins il se traîna jusqu'à ses habits, qui n'étoient pas encore secs, & qu'il tourna de l'autre côté, après quoi il se rendormit pour la seconde fois.

Toujours plein des images funestes que la dernière tempête avoit imprimées dans son cerveau, il songea qu'il s'en élevoit une seconde, & que les flots secouoient son vaisseau avec une violence extraordinaire : il tomboit des nues des torrens de feu & de pluie, & la mer sembloit vomir des flammes. Il ne savoit que faire dans cette affreuse situation, lorsqu'appercevant une terre peu éloignée, il essaya de s'y rendre ; il n'osoit se fier aux flots de la mer, qui lui sembloit être un vaste étang d'huile bouillante, & au prix de laquelle il lui paroissoit meilleur de sauter de rochers en rochers. Il entreprit donc de se sauver par cette voie ; & déja il étoit sur le rivage, lorsqu'un monstre épouvantable s'approcha, les yeux étincelans, & la gueule béante pour le dévorer.

A ce songe affreux il se réveilla en sursaut, & il attendoit à chaque moment que quelque bête farouche vînt le déchirer en pièces ; il se remit peu-à-peu, & reprit ses habits, qui avoient eu le tems de se sécher : il regarda ensuite du côté de la mer. Quel spectacle effroyable ! Des morceaux de mâts & de cables ; des coffres qui

flottoient; des planches rompues; des corps morts; voilà les seuls objets qui se présentèrent à ses yeux. Il se retourna de l'autre côté, & apperçut quelque chose de non moins terrible, c'est-à-dire, un désert, où il ne pouvoit attendre que la faim, la soif & la mort.

Saisi de terreur & de désespoir, il regarda encore la mer, où voyant surnager les cadavres de ses compagnons, que les flots poussoient contre les rochers; ah! que n'ai-je péri comme vous, s'écria-t-il, j'ai partagé avec vous les terreurs de la mort: pourquoi n'ai-je point partagé aussi le repos qu'elle procure? mais j'ai tort de me plaindre, & je devrois au contraire rendre graces à la providence qui, en me sauvant, m'a donné le tems de songer à mon ame.

Cette dernière pensée ranima ses espérances & son courage, il se résigna aux soins du seigneur, & grimpa au sommet d'un autre rocher, d'où il apperçut une contrée qui lui parut fertile & délicieuse. Dieu soit loué, s'écria-t-il, en se jettant à genoux, les mains levées vers le ciel; je ne périrai point sur le rocher stérile où la mer m'a poussé: en même-tems, comme le ciel étoit serein, & qu'il ne faisoit plus qu'autant de vent qu'il en falloit pour rafraîchir l'air, il s'efforça de descendre au pied du rocher.

LIVRE TROISIEME.

Description de la manière merveilleuse dont Philippe Quarll se sauve. Vie étrange qu'il mène. Secours miraculeux que la providence lui donne. Evènemens extraordinaires durant son séjour dans l'île.

ARRIVÉ de l'autre côté du rocher, il y trouva un lac étroit, qui le séparoit de la terre, & qu'il passa à gué, en tenant ses habits entre ses bras. Il alla ensuite reconnoître l'île, où il ne vit que des singes & des animaux de différente espèce, dont il n'avoit jamais entendu parler, sans aucune trace d'hommes: cette découverte n'étoit rien moins que consolante. Accablé de tristesse & de fatigue, & n'en pouvant plus de faim, il se coucha dans un bocage épais, dont la fraîcheur l'invitoit au sommeil. Des songes fâcheux vinrent encore le troubler; tantôt il rêvoit qu'il luttoit contre les flots, & qu'il faisoit des efforts prodigieux pour attraper une planche, que les vagues lui arrachoient avec un bruit épouvantable, dès qu'il avoit eu le bonheur de s'en saisir: tantôt il se croyoit à cheval sur un mât, qu'il disputoit contre les ondes, qui l'engloutissoient à la fin. D'autres fois il lui sem-

bloit qu'il voyoit autour de lui une foule d'hommes, dont les uns imploroient ſon aſſiſtance, & périſſoient dans le moment ; tandis que les autres, déja noyés, étoient pouſſés par les vagues contre les écueils.

Tout autre que Quarll ſeroit tombé dans le déſeſpoir. Cependant il eut la force d'eſſayer encore ſi la providence l'avoit condamné à la mort, & il parcourut une partie de l'île, qu'il trouva environnée de rochers, & bordée d'un petit lac qui étoit guéable en divers endroits. Il profita de cette commodité, pour grimper ſur un rocher, qui commandoit l'île & la mer, & il regarda long-tems s'il ne découvriroit point de navire.

A la fin n'appercevant rien du tout, & la nuit s'approchant inſenſiblement, il deſcendit dans l'île, où il grimpa ſur un arbre de peur que les bêtes féroces ne le dévoraſſent pendant qu'il dormiroit. Là il rendit de nouvelles graces au ſeigneur, qui l'avoit ſauvé du naufrage, & il tomba dans un ſommeil profond & tranquille. Il ſongea alors qu'il voyoit d'excellent poiſſon en quantité, qu'un cuiſinier l'empêchoit de goûter, lui diſant d'en aller pêcher lui-même. Il lui répondit qu'il avoit fait naufrage, & qu'il n'avoit ni lignes ni filets. Eh bien! retourne donc à l'endroit où tu as penſé périr, répliqua le cuiſinier,

cuisinier ; tu y trouveras ce que tu cherches

Le pauvre Quarll n'ignoroit point que ces sortes de rêves sont ordinaires à ceux qui s'endorment avec l'estomac vuide : comme on cherche toujours à se flatter, ou pour mieux dire, parce que la providence lui inspiroit cette pensée pour le sauver, il se mit dans l'esprit que ce songe avoit quelque chose de miraculeux & de divin ; & il remonta sur le rocher où il avoit été jetté lorsque son navire échoua. Il n'y fut pas long-tems, que l'air vif de la mer le fit tomber en foiblesse, & lui fit rendre le reste de la nourriture qu'il avoit prise il y avoit trois jours. Pour le coup il crut que le ciel ne l'avoit réservé seul, entre tant d'hommes, que pour lui faire mieux sentir l'amertume de la mort, en punition de ses crimes passés ; & il se traînoit avec peine le long du rocher, résolu d'aller mourir dans l'île, lorsqu'il entendit dans un creux un bruit soudain qui l'arrêta. C'étoit une morue qui avoit près de six pieds de long, & que la dernière tempête avoit jettée en cet endroit.

Un homme condamné à mort, & arrivé au lieu de l'exécution, ne sent pas plus de joie lorsqu'il entend crier grace, que Quarll en sentit à la vue de ce poisson, qui alloit lui sauver la vie. Après avoir remercié le ciel, qui le délivroit par ce bienfait inopiné des portes de la

si vous n'étiez venue partager mes malheurs avec autant de tendresse. Sally, ma chère Sally, c'est votre compassion pour moi qui me rend malheureux ; sans elle, j'aurois quitté avec plaisir un monde où la mauvaise fortune m'a persécuté constamment. Oh ! pourquoi vous ai-je vue dans ces derniers momens, chère & infortunée Sally ? Que dites-vous de derniers momens, interrompit Sally ? il vous reste encore plusieurs années à vivre. Votre colonel m'a donné sa parole de remuer ciel & terre pour vous tirer d'où vous êtes. Je n'ose me flatter qu'il réussisse, répondit Quarll. Mais si j'obtiens ma grace, j'irai achever mes jours loin de l'Angleterre, où j'irai traîner une vie malheureuse & traversée sans cesse.

Cependant le colonel faisoit les derniers efforts pour sauver Quarll, qu'il aimoit véritablement. Dès que Sally fut partie, il fit mettre les chevaux au carrosse, pour aller chez milord Danby, qui avoit alors beaucoup de crédit à la cour, & dont il étoit l'ami intime. Son excellence alloit se lever ; lorsqu'il apperçut le colonel : eh ! mon cher, qui t'amène sitôt, lui dit-il, viens-tu déjeûner avec moi ? Le colonel lui dit de quoi il s'agissoit. Voilà qui est bien, répondit le lord, je te donne ma parole d'honneur que je ferai ton affaire ; déjeûnons auparavant.

Le colonel y consentit avec plaisir, & courut

enſuite à la priſon, pour aſſurer Quarll qu'il n'y demeureroit pas long-tems. Le pauvre malheureux étoit ſeul, & dans la même attitude où Sally l'avoit trouvé la première fois. Allons, mon cher, ſortez de cet abattement, lui dit le colonel, je viens de quitter le lord Danby, qui m'a promis d'obtenir votre pardon. Quarll ſe jetta en même-tems aux pieds de ce généreux ſeigneur, & lui marqua ſa reconnoiſſance par un attendriſſement qui l'exprimoit mieux que toutes ſortes de termes.

Pendant ce tems-là, Sally ne demeuroit pas à ne rien faire : elle étoit allée acheter une magnifique pièce d'argenterie, pour en faire préſent au recorder, afin qu'il fît à ſa majeſté un rapport favorable de Quarll. Cette ſollicitation eut ſon effet ; & quelques jours après le roi accorda, au lord Danby, la grace de Quarll, auquel le colonel ſe fit un plaiſir de l'apporter lui-même.

Quarll ſe vit à peine en liberté, qu'il réſolut d'abandonner l'Angleterre, & qu'il le dit à la tendre Sally. D'abord elle s'efforça de le diſſuader de cette entrepriſe : mais voyant qu'elle n'y pouvoit réuſſir, elle demanda qu'au moins elle pût l'accompagner dans l'exil, auquel il étoit obſtiné à ſe condamner. Il eut beau remontrer qu'elle avoit tort de vouloir s'aſſocier aux diſgraces d'un homme qui ne ſembloit né que pour

point d'autres, c'eſt-à-dire, au ſommeil. Son ſommeil fut encore troublé par un ſonge effrayant : Quarll rêva qu'un monſtre terrible & d'une grandeur prodigieuſe le pourſuivoit, & que n'en pouvant plus de laſſitude, il étoit forcé de ſe jetter à terre pour reprendre haleine. En ce moment il parut une vieille dame, dont l'air grave & majeſtueux inſpiroit le reſpect, & à la vue de laquelle le monſtre s'enfuit d'abord. La force & la voix revinrent un peu après à Quarll ; & il ſe proſterna aux pieds de ſa libératrice, en la priant de lui permettre de la reconduire chez elle, afin qu'il fût à qui il avoit obligation de la vie. Elle lui répondit qu'elle n'avoit point de demeure fixe, & qu'on la trouvoit toujours à la porte des pauvres, où ſon occupation étoit d'aſſiſter ceux que perſonne n'aſſiſtoit ; que du reſte elle ne prêtoit point ſon ſecours aux perſonnes oiſives & négligentes : qu'il prît garde de marcher toujours dans le droit chemin, & de ne point tomber dans un déſeſpoir criminel : qu'elle étoit toujours prête à aider ceux qui avoient beſoin d'elle. Elle diſparut en même-tems, & il paſſa le reſte de la nuit dans un ſommeil tranquille & profond.

Le lendemain de grand matin il ſe releva ſain, frais & plein de courage ; ſi ce n'eſt qu'il étoit encore troublé de ſon rêve, qu'il regardoit

comme un préſage de quelque danger terrible & prochain. Enſuite, comme il ne voyoit point à quoi comparer la vieille dame qui lui avoit apparu en ſonge, il conclut que ce qui l'effrayoit étoit une inſpiration de la providence, qui l'avertiſſoit ſous la figure de cette femme vénérable, que c'étoit elle qui l'avoit délivré d'une mort inévitable, ſelon toutes ſortes d'apparences, & qu'il ne devoit déſeſperer jamais du ſecours céleſte, en quelqu'extrémité qu'il ſe rencontrât, puiſque Dieu lui promettoit de ne l'abandonner jamais. Ces penſées conſolantes remplirent ſon ame de joie & de reconnoiſſance; il crut ne devoir rien négliger pour ſe tirer d'un lieu où il avoit à craindre le beſoin de toutes choſes: ce n'eſt pas qu'il ne comptât qu'il pourroit y ſubſiſter de poiſſon, pendant un tems, environné de la mer comme il étoit. Mais qui eſt-ce qui lui fourniroit des habits, un lit, une maiſon pour s'y mettre à couvert contre le froid? pourroit-il réſiſter aux rigueurs de l'hyver ſans ces ſecours? pourroit-il enfin parvenir à avoir la moindre de ces choſes, à moins que ce ne fut par un malheur ſemblable à celui qui l'avoit jetté dans cette île, malheur auquel il ſouhaitoit ardemment que perſonne ne fût jamais expoſé.

Telles étoient les réflexions de Quarll, réfle-

xions qu'il interrompoit souvent par des retours tendres & affectueux vers la providence, dont il sentoit que la bonté propice l'avoit sauvé par un miracle. Enfin, se laissant conduire au songe qu'il avoit eu, il remonta sur le rocher pour voir s'il ne découvriroit point quelque navire, auquel il pût faire un signal, & qui vînt le délivrer. Le vent qui étoit assez bon, entretenoit ses espérances, & il se flattoit toujours qu'il auroit plus de bonheur l'heure suivante, qu'il n'en avoit eu la précédente. La nuit approchant, il jugea qu'il feroit mieux de remettre ses découvertes au jour suivant, qui feroit peut-être moins malheureux, & il retourna dans l'endroit où il avoit passé la nuit. Là, comme il mouroit de faim, il fit griller un second tronçon de sa morue, & étendit le reste sur de larges feuilles vertes, où il répandit force sel, pour empêcher que le poisson ne se gâtât, après quoi il se coucha sous un arbre, ainsi qu'il avoit fait la nuit précédente, parce qu'il avoit été mal à son aise celle d'auparavant, sur l'arbre sur lequel il s'étoit perché.

Comme il avoit songé sans cesse, pendant la journée, aux incommodités qu'il auroit, selon toute apparence, à essuyer dans cette île, s'il étoit contraint d'y passer l'hiver, il se forma, de ses craintes, un songe qu'il a jugé digne d'insé-

prise. Le vieillard, indigné, jetta sur lui un regard qui le glaça jusqu'au fond de l'ame : malheureux ! oses-tu me défier, lui dit-il ? Je t'ensevelirai sous les montagnes de neige, dont je me suis contenté de détacher de petits monceaux, pour mettre les autres en fuite. Quarll, effrayé, s'enfuit & se réveilla en sursaut.

Il ne manqua pas de faire des réflexions sur son rêve. Depuis mon naufrage, mes songes ont toujours eu quelque chose de mystérieux, se disoit-il ; celui-ci, sans doute, a aussi sa signification. Le vieillard est le tems qui amasse de la glace & de la neige pour l'hiver, & cette belle femme doit être la nature, qui, tendre & compatissante, intercède pour les créatures vivantes, qui sont son ouvrage. Et quant aux refus cruels du vieux homme, & à ses manières rudes, c'est un présage du rude hiver auquel je serai exposé, si je ne prends quelques mesures d'assez bonne heure. O ciel ! faut-il que l'homme, seul d'entre les créatures, qui ait une ame raisonnable & immortelle, soit celui qui a le plus à souffrir ? Mais j'éclatte en plaintes injustes ; les maux que l'homme essuye sont les fruits de son péché. J'accepte donc ces peines comme une juste punition de mes crimes ; je me soumets humblement aux décrets du ciel ; je le remercie de

m'avoir averti à tems, j'en profiterai si je puis, pour me mettre à couvert des maux qu'il m'annonce.

Il songea alors à se bâtir une maison. Comme il n'avoit, pour tout instrument, qu'un couteau, qui ne pouvoit lui être d'un grand usage en cette rencontre, il s'avisa d'aller dans cet endroit des rochers où il avoit fait naufrage, pour voir s'il ne trouveroit rien dans les débris de son navire, dont il pût se servir. Pour cet effet, il coupe une longue branche d'arbre, descend le long du rocher, entre dans l'eau, au-dessus de laquelle paroissoient plusieurs pointes d'écueils, & y avance jusqu'au menton, en s'appuyant sur cette branche, & en tâtant avec les pieds & avec les mains, de toute parts. Deux heures se passent dans cette occupation; il perd, & son tems, & sa peine; il ne découvre rien, pas même une ancre, un mât, ou une vergue: tout est enséveli au fond des eaux; & il en conclut que le vaisseau aura été englouti dans quelque abîme inaccessible.

Il revenoit de cette pénible & inutile recherche, affligé ainsi qu'on peut se l'imaginer; lorsqu'il se ressouvint qu'au moment de son naufrage, il tenoit une hache, qui ne pouvoit manquer d'être dans quelque endroit

du rocher où il avoit été jetté. Il y courut d'abord, & apperçut, au pied de ce rocher, quelque choſe qui flottoit ſur l'eau, & qui reſſembloit au manche d'une hache. C'étoit elle en effet. Il s'en reſaiſit avec joie, reprend ſes habits, & rentre dans l'île, où il avoit deſſein d'abattre quelques arbres pour ſe faire une cabane. Il remarqua, ſur ces entrefaites, certains arbres dont les branches ſe recourbant vers la terre, s'y changent en racines, qui produiſent de nouveaux arbres; il crut qu'il ne pouvoit trouver rien de meilleur pour ſon deſſein; & il employa le reſte de la journée à déraciner ce qu'il lui en falloit.

Le lendemain matin, après avoir fait ſes dévotions accoutumées, il alla chercher un endroit agréable & commode, pour y élever une cabane. Il marcha pluſieurs heures de ſuite, & ne put rien trouver qui fût plus à l'abri des vents froids, que le lieu où il avoit déja paſſé quelques jours, qui étoit au milieu de l'île, & que l'épaiſſeur des arbres mettoit à l'abri des vents d'eſt & du nord. Cette découverte le fit réſoudre à y fixer ſon ſéjour. D'abord il arracha quelques arbres aux environs, & éclaircit un eſpace de terrein d'environ douze pieds en quarré, obſervant de laiſſer un arbre à chaque coin, & d'y planter les jeunes arbres qu'il avoit déracinés le

jour précédent, à six pouces l'un de l'autre, excepté dans l'endroit où devoit être la porte. Lorsque la clôture fut faite, il plia les branches d'en haut, & les entrelaça les unes dans les autres, afin qu'elles servissent de toît; après quoi il prit de grosses branches, qu'il dépouilla des petits rameaux qui y étoient attachés, & qu'il passa de même entre les arbres qui composoient le mur de sa nouvelle maison.

Après y avoir travaillé quinze jours avec bien de la peine. Maintenant que j'ai une maison, dit-il, & que je ne crains plus ni la pluie, ni la grêle, qui est-ce qui me garantira du froid? Si je couche sur la terre nue, la gelée la durcira, & je dois m'attendre à la fièvre, à la colique, au rhumatisme, enfin à je ne sais combien de maux qui sont l'effet du froid, & dont je mourrai après avoir souffert long-tems. Tandis qu'il étoit dans cet embarras, il alla voir s'il n'appercevroit point quelque navire. Il se promenoit, plein de ces tristes & sombres pensées, lorsqu'il remarqua à terre une sorte d'herbe qui croissoit autour de certains arbres, & qu'il n'avoit jamais vue nulle part. Dieu soit béni, dit-il en ce moment: j'ai trouvé de quoi me faire un lit pour le tems que la providence m'a condamné à demeurer dans cette île.

Il ne laiſſoit pas de regarder de toutes parts s'il ne verroit point quelque navire. Enfin, las d'attendre inutilement, il alla couper de cette herbe, dont il avoit tant beſoin, & il l'étendit à terre pour la faire ſécher, tandis que le ſoleil étoit encore chaud. Cet ouvrage le tint le reſte du jour & une partie du lendemain, parce qu'il n'avoit qu'un petit couteau pour faire tant de choſes. Il en vint enfin à bout : il ne s'agiſſoit plus que de trouver fourche pour étendre cette herbe convenablement, & pour la remuer & la retourner. L'ingénieuſe néceſſité lui fournit bientôt ce qu'il lui falloit. Une groſſe branche d'arbre devint, par ſon induſtrie, une fourche paſſable entre ſes mains.

Tandis qu'il étoit occupé à cet ouvrage, il apperçut, à quelque diſtance, des ſinges qui arrachoient des racines, dont ils mangeoient une partie, & dont ils emportoient le reſte. Il s'imagina d'abord qu'elles ſeroient bonnes à manger, parce que ces animaux friands ne mangent que de ce que les hommes mangent. Comme il avoit remarqué les feuilles qu'ils avoient à la gueule, il ne lui fut pas difficile de trouver ces racines, & il en arracha, en un moment, une quantité ſuffiſante, qu'il porta dans ſa cabane, où il les fit rôtir dans les cendres comme les chataignes.

Il trouva en effet qu'elles étoient un mets excellent ; & il remercioit la providence qui lui avoit fourni ce pain délicieux, lorſqu'il vit, environ à un pied de lui, une tortue qui rampoit lentement à terre. Dieu ſoit loué, s'écria-t-il tout haut, dans un tranſport de joie extraordinaire, parce qu'il commençoit à ne pouvoir plus ſupporter la morue. En même tems il tourna la tortue ſur le dos, pour empêcher qu'elle ne s'enfuît, & courut chercher ſa hache, pour la couper en morceaux. Il deſtina l'écaille épaiſſe à lui ſervir en guiſe de caſſerole, & l'autre à lui tenir lieu de plat ; enſuite il fit cuire un gros tronçon de l'animal même. On ſait qu'on n'en mange guères qu'à l'extrémité & dans une diſette exceſſive, parce que cette nourriture donne le flux de ſang. Las & dégoûté de la morue, il ſe haſarda de manger de ſa tortue, & lui trouva un goût approchant du veau marin, qui lui fit un plaiſir extrême, parce que, depuis long-tems, il n'avoit goûté de viande fraîche.

Pourvu de la ſorte de divers mets, & de divers uſtenſiles pour les préparer, il pouvoit manger, tour-à-tour, du rôti, du bouilli, de la viande, du poiſſon, des racines : mélange qui n'adouciſſoit pas médiocrement ſes chagrins. Il y avoit une autre choſe qui l'in-

commodoit au dernier point. Voyant qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il pût de long-tems ſortir de cette île, il auroit bien voulu y rendre ſon ſéjour auſſi commode qu'il étoit poſſible, & il lui falloit un lit pour cet effet. Il ramaſſa donc l'herbe qu'il avoit fait ſécher, & la treſſa en guiſe de nattes. Il coupa enſuite un bon nombre de bâtons, d'environ deux pieds de longueur, qu'il enfonça en terre, dix ſur chaque rangée, à quatre pouces ou environ l'un de l'autre, & fit ainſi deux rangées éloignées de ſix à ſept pieds : ce qui faiſoit la longueur de ſa natte. Il l'attacha alors aux bâtons des quatre coins ; après quoi, il la piqua avec de la petite ficelle, de même que l'on fait les paillaſſes des lits, ou les paillaſſons des fenêtres. ne s'en tint pas à cet ouvrage ; il coupa une longue branche d'arbre, avec laquelle il battit ſa natte pour la faire renfler, & ſe procura, de cette manière, un lit chaud & commode, d'autant plus que cette herbe étoit molle & cotonneuſe.

L'heureux ſuccès de ce travail, qui dura un mois, encouragea Quarll à en commencer un autre. Il lui falloit des couvertures ; car il craignoit les rigueurs de l'hiver, bien qu'il fît encore aſſez chaud, & que ſes malheurs l'euſſent endurci à la fatigue. Il profita de la ſaiſon favo-

table pour couper de cette herbe, dont il avoit composé son matelas, & il en natta deux couvertures, l'une épaisse & serrée pour l'hiver, & l'autre légère pour l'été.

Il songea ensuite à se faire une table & une chaise. A cette fin, il coupa plusieurs branches d'environ quatre pieds de long, & les enfonça jusqu'à une certaine profondeur dans la terre, en observant qu'elles fissent un quarré parfait, & que celles des quatre coins se terminassent, par le haut, en fourches, après quoi il fit un dessus de table d'ouvrage à vanier. Il se fabriqua une chaise auprès de sa table, avec la même industrie & à-peu-près de la même manière.

Il avoit ainsi un meuble complet, mais il s'en falloit beaucoup que ce fût tout ce qui lui sembloit nécessaire. J'ai une maison pour me mettre à l'abri des injures de l'air, disoit-il, voici un lit pour délasser mes membres accablés du travail de la journée ; mais où est la nourriture dont j'ai besoin ? J'ai subsisté, près d'un mois, de poisson, graces à une tempête effroyable, qui fit périr tant de monde, & qui me procura ce secours pour me sauver. Maintenant, voilà qui est fait : je ne puis plus compter que sur quelques racines, nourriture foible, dont je serai bientôt dégoûté à mourir. Que deviendrai-je alors ? Il se reprenoit ensuite en

ces termes : la providence m'a conservé seul entre tant de personnes ; ainsi je suis obligé, par reconnoissance, d'apporter de grands soins à conserver une vie que le ciel a trouvée digne des siens. Puisque je n'ai presque plus de poisson, je dois donc m'accoûtumer peu-à-peu à vivre des racines que mon île produit en abondance, & faire durer autant qu'il se pourra ce qui me demeure de ma morue. Les mets délicats & exquis ne doivent pas être regrettés d'un homme qui doit regarder comme une grace singulière de vivre encore & de vivre libre. Si je suis condamné à mener ici une vie rude & laborieuse, en récompense, je me repose tant qu'il me plaît ; ce que j'ai n'est exposé à l'avarice d'aucun mortel, & je n'ai d'autre maître que celui qui est le maître du monde. Pouvois-je acheter trop cher cet avantage ?

Ces pensées lui firent trouver moins dur l'état de vie auquel la providence l'avoit condamné ; & il résolut de faire sa provision des racines excellentes qu'il avoit découvertes. Pour cet effet, il coupe un morceau de bois, en fabrique une espèce de pioche pour les déterrer plus à son aise, & va dans un endroit, où il avoit remarqué qu'elles croissoient en quantité. C'étoit justement un quartier rempli de singes. Dès qu'ils l'apperçurent, ils descendirent des arbres

arbres en foule, & firent les mêmes cris que s'ils avoient voulu le dévorer. Il avoue qu'il craignit d'abord leur fureur, & qu'enſuite il fut ſur le point de ſe jetter ſur eux, la hache à la main, pour les tailler en pièces. Il ne demeura pas long tems dans ces ſentimens. Il ſe repréſenta que ce ſeroit ajouter la barbarie à l'injuſtice, que de maſſacrer ces animaux; qu'il étoit naturel à toute créature vivante de veiller à ſa propre conſervation; que, puiſqu'il étoit obligé, par ſes diſgraces, de leur enlever une partie des racines deſtinées, par la nature, pour leur ſubſiſtance, il devoit chercher à en planter quelques-unes pour lui dans un endroit éloigné d'eux, & ne point tuer de pauvres bêtes qui ne faiſoient rien que de juſte en le menaçant.

Cependant il demeuroit immobile pour ne point effaroucher les ſinges. Lorſqu'ils virent qu'il ne leur faiſoit aucun mal, ils s'en allèrent à la picorée, & remontèrent enſuite ſur leurs arbres, ce qui lui facilita le moyen d'arracher, à ſon tour, quelques racines pour lui, qu'il ramaſſoit par petits tas, à meſure qu'il en avoit une main pleine. Ils ne tardèrent pas à remarquer ce qu'il faiſoit, & à deſcendre des arbres où ils s'étoient cachés entre les feuilles; & ils lui dérobèrent le fruit de ſa recherche, tandis qu'il

étoit occupé à déraciner ailleurs. Il fallut donc qu'il se contentât, pour cette fois, d'en emporter autant qu'il pouvoit en tenir dans ses poches. Il résolut de prendre, le lendemain, quelque chose où il en pût serrer davantage, & se leva de grand matin pour faire cette emplette, craignant que ces malicieux animaux ne le prévinssent & ne cachassent leur proie. Faute de sac, il en fit trois, un de son juste-au-corps, qu'il boutonna pardevant, & dont il ferma les manches avec des épingles ; un autre de sa chemise, & un troisième de son haut-de-chausse. Le voilà donc nud comme la main, dans la campagne, son paquet sous un bras, & sa pioche à la main, heureux de ce qu'il faisoit encore une chaleur modérée. Il commença par jetter, au-dessous des arbres où nichoient les singes, quelques-unes des racines qu'il avoit ramassées le jour précédent, & qu'il avoit gardées exprès pour amuser ces animaux, au cas qu'ils vinssent interrompre son travail. Il eut la joie & la surprise de voir que ces singes, qui étoient furieux la veille, le laissoient faire sa provision à son aise, sans songer même à se jetter sur les tas qu'il laissoit derrière lui, à une distance considérable, & à leur portée.

Ces marques de respect, surprenantes dans des brutes, lui firent faire de profondes ré-

flexions ſur ce qui en pouvoit être la cauſe. Seroit-ce que ces animaux, abuſés par un peu de reſſemblance, me prendroient pour un des leurs, diſoit-il en lui-même ! la hauteur de ma taille & la couleur de ma peau mettent trop de différence entre l'eſpèce humaine & la leur, pour qu'ils puiſſent s'y tromper ; ce doit être un reſte du reſpect que la nature inſpira aux animaux pour l'homme ſon chef-d'œuvre. En me voyant dans le même état où fut créé Adam le roi des animaux, & non point déguiſé par mes habits comme les autres hommes, ils ont ſenti cette vénération profonde, qu'ils auroient toujours conſervée pour nous, ſans le péché qui nous obligea de cacher la beauté de nos corps ſous des vêtemens. Faute de ſentir cette vérité, les hommes tirent vanité de leurs habits, bien qu'ils ſoient pour eux un ſujet éternel de honte, qu'ils les expoſent à la riſée les uns des autres, qu'ils augmentent leur pauvreté, & qu'ils les faſſent dépendre des animaux, dont ils empruntent la peau, le poil, & la laine. Pour moi, puiſque j'ai remarqué d'où venoit l'antipathie de ces animaux, voilà qui eſt fait : je marcherai toujours nud, juſqu'à ce que la rigueur de la ſaiſon me force à faire autrement. Cette manière d'agir convient à ma ſituation préſente.

En raisonnant de la sorte, il avoit arraché assez de racines pour en planter environ deux âcres de terre, & il retournoit à sa cabane, laissant derrière lui une bonne quantité de racines, qu'il avoit déterrées pour ces pauvres animaux, qui l'avoient toujours regardé faire sans en toucher une seule en sa présence. Dès qu'il fut chez lui, il choisit un espace de terrein près de sa demeure, & se mit à le labourer du mieux qu'il lui fut possible, avec sa pelle. Cet ouvrage l'occupa environ vingt jours, au bout desquels, le champ prêt & les racines plantées, il implora la bénédiction divine sur son travail.

Il résolut alors de visiter l'île mieux qu'il n'avoit encore fait: pour cet effet, armé d'un long bâton, il s'en alla au lac qui sépare la terre du rocher, & qui environne l'île de toutes parts, comme un fossé qui fait l'enceinte d'une place, & qui coule le long de ses murailles. Il y trouva de toutes parts de nouveaux sujets d'admiration. A sa main gauche, étoit un rempart d'une pierre solide, embelli, par la nature, de diverses figures que l'art ne sauroit imiter: quelques-unes représentoient une ville, des amas de maisons, & des clochers dispersés çà & là. Dans un autre endroit, on auroit juré qu'il y avoit un escadron de gens

de guerre, rangés en bataille. A quelque distance de là, les tristes restes d'un superbe édifice ruiné par la longueur des tems, faisoient regretter aux spectateurs la décadence d'un ouvrage aussi magnifique. On croyoit voir ailleurs une ville déserte & tombant en ruine. Plus loin, il sembloit qu'on voyoit de grands quartiers de montagnes entassés les uns sur les autres, comme pour former une tour d'une hauteur prodigieuse. A main droite, des objets non moins délicieux réjouissoient la vue : on appercevoit un beau pays couvert d'herbe qui ressembloit à la camomille. Çà & là étoient des bosquets qui pouvoient procurer une fraîcheur charmante. En certains endroits, il y avoit des forêts composées de grands arbres, dont la situation irrégulière & la hauteur différente avoient cet air champêtre qui fait tant de plaisir, parce qu'il est l'ouvrage de la nature.

Tandis qu'il se promenoit en admirant ces merveilles, comme il n'étoit pas accoutumé à marcher nud, il s'enrhuma un peu, & il lui arriva d'éternuer vis-à-vis d'un rocher, où sa voix retentit avec ce bruit qu'on peut entendre dans nos cathédrales, & fut aussitôt répétée plusieurs fois en divers endroits. Charmé d'avoir trouvé cet écho, il l'essaya à diverses reprises, avec un plaisir

singulier, & réſolut de le faire ſervir à chanter avec lui les louanges du Dieu tout-puiſſant, deux fois par jour.

Il continua enſuite ſa promenade : mais à trois ou quatre cens pas de là, après avoir tourné autour d'un endroit où le rocher s'avançoit beaucoup dans l'île, il fut arrêté encore par une production admirable de la nature. C'étoit une grande pierre qui ſortoit du rocher, d'où elle s'étendoit au-delà du lac ; elle reſſembloit à un homme, & de ſa poitrine tomboit une eau pure, claire & douce comme du lait. Ce n'étoit pas encore tout : en la regardant de front, elle repréſentoit un de ces morceaux antiques d'architecture, que les anciens élevoient au-deſſus des ſources ; vue de l'autre côté, on auroit juré que cette eau ſortoit des naſeaux d'un hippopotame. Ces figures, auſſi différentes les unes des autres, & auſſi convenables à un endroit pareil, lui inſpirèrent la curioſité de voir comment elles étoient formées. Il remarqua que les choſes que la façade repréſentoit, ſervoient à former les figures des côtés, ſelon qu'elles étoient allongées ou accourcies dans les différens points de vue.

Satisfait là-deſſus, il prit garde, avec étonnement, que le baſſin de la fontaine, éloigné d'environ cinq verges de la ſource, & n'ayant

plit la toile, où il les avoit miſes, d'un certaine mouſſe molle & douce, qui croît au pied d'un arbre particulier à cette iſle, & où le Singe dormit fort à ſon aiſe.

Me voici maintenant à un triſte endroit de la vie du bon Solitaire. Comme il avoit empêché les aigles de ſe multiplier, en dénichant leurs œufs, les animaux de l'iſle dont ces oiſeaux mangent les petits, s'étoient multipliés à proportion, & le nombre des ſinges s'étoit accru à tel point, que manquant enfin de nourriture, ils venoient en chercher juſques ſur les terres de Quarll. Beaufidelle, à force de bons traitemens, étoit devenu d'une force & d'une grandeur, qu'on ne remarque point dans ceux de ſon eſpèce. D'abord ce fidelle & courageux animal battit quelques-uns de ces voleurs, & les mit en fuite : mais les ſinges revinrent en troupe, pour lui faire peur, ou du moins pour ſe défendre. Que fait Quarll ? pour ſe procurer un nouveau divertiſſement, il coupe un bâton de la longueur & de la groſſeur qu'il falloit à ce ſinge, & ſe met lui-même à faire l'exercice devant lui avec ſa maſſue. Il n'en fallut pas davantage à Beaufidelle. Imitateur comme les autres ſinges, & adroit au-delà de ce qu'ils ont coutume d'être, il apprit avec tant de ſuccès

ſonges terribles le punirent de cette ingratitude. Les maux de ſa vie paſſée vinrent de nouveau aſſiéger ſon imagination ; ſes quatre femmes ſe repréſentèrent, l'une après l'autre, à ſon eſprit ; il s'imagina être encore abandonné de la première, eſſuyer l'orgueil impertinent & ruineux de la ſeconde, être expoſé aux ſoupçons incommodes de la troiſième, &, à peine marié avec la quatrième, perdre tout-à-coup les eſpérances qu'il avoit conçues de ce mariage, & être plongé dans un cachot. Les rigueurs de ſa priſon, ſes craintes, ſes allarmes, ſon procès, la fureur de ſes femmes, ſa condamnation, la vue effrayante du ſupplice prochain, tout ſe retrace alors à ſes yeux. Cependant il a le bonheur d'échapper à la mort, & ce n'eſt que pour être amené en eſclavage dans un pays brûlant. Là, le corps à demi-nud, il eſt obligé de travailler ſans ceſſe les journées entières, courbé ſur un ſable aride & enflammé ; un maître dur & impitoyable vient à chaque moment regarder ſi ſon travail avance, & le punir s'il n'avance pas aſſez ; il n'y a pas juſqu'à la nourriture qu'on lui donne, qui ne ſoit pour lui un nouveau genre de ſupplice, tant elle eſt mauvaiſe & dégoûtante. Au fort de ces peines, il s'écrie : ah ! que n'ai-je fini mes déplorables jours par la main du bourreau ! une mort honteuſe & cruelle étoit préférable à la vie que le deſtin m'a laiſſée.

Tel fut ſon rêve ; & il ſe réveilla, conſterné à un point, qu'il fut quelques minutes avant de pouvoir s'aſſurer que c'étoit un rêve. Enfin, ayant rappellé ſes eſprits, il fit réflexion que le ſupplice auquel, en dormant, il s'étoit cru condamné, étoit en effet celui qu'il auroit ſubi, ſans l'interceſſion de ſon colonel, ou, pour mieux dire, ſans la bonté de la providence. Il ſe jetta enſuite à genoux, les larmes aux yeux, pour demander pardon à Dieu de ſon ingratitude, & le prier de lui continuer ſa protection ; & il réſolut de ne jamais changer d'état de vie. Vous avez ſauvé mes jours, ſeigneur, s'écria-t-il dans un tranſport de reconnoiſſance : ils vous appartiennent ; je vous les conſacre ; les embarras ou les plaiſirs du monde ne refroidiront plus mon zèle pour votre ſervice ; & les heures qui s'écouleront entre celles que j'ai deſtinées à la prière, je les paſſerai à contempler les œuvres merveilleuſes de vos mains dans l'univers.

En même tems, il ſe leva pour aller conſidérer les dedans de l'île, que ſes occupations ne lui avoient pas encore laiſſé le loiſir de voir. Il trouva que c'étoit un terrein plat & uni, couvert, de tous côtés, d'un gazon fin ou d'herbes émaillées de fleurs. L'île raiſonnoit, en mille endroits, du ramage mélodieux d'une

infinité d'oiſeaux, dont le plumage réjouiſſoit la vue par ſes couleurs vives & variées. Ici étoit un bouquet d'une vingtaine d'arbres d'une hauteur prodigieuſe & d'un verd charmant. Là on voyoit un boſquet délicieux, formé d'un ſeul arbre, dont les branches, parvenues à une certaine longueur, ſe replioient & rentroient dans la terre, pour y chercher leur nourriture, ou comme pour ſoulager le tronc qui la leur avoit donnée juſqu'alors; & de ces branches, devenues des racines, ſortoient de nouveaux arbres, dont les branches fécondes reproduiſoient ailleurs des arbres ſemblables.

En ſe promenant de la ſorte, & en admirant les beautés de ces lieux, il profitoit auſſi du tems pour prendre comme des échantillons des diverſes eſpèces d'herbe qu'il croyoit bonnes à manger. Il ſe trouva auprès d'un étang qui avoit à-peu-près deux cens verges de long, & cent cinquante de large. De grands & beaux arbres étendoient leurs branches ſur ſes eaux, autour deſquelles régnoit une bordure charmante, entremêlée de gazon & de fleurs par la nature, qui ſembloit avoir voulu imiter l'art en ce lieu, & l'avoir deſtiné à l'uſage des hommes. Il remarqua avec joie, au travers de ſes eaux pures & claires, une infinité de poiſſons de diverſes figures & couleurs, qui ſem-

bloient se jouer dans ce cryſtal net & tranquille. Les cieux soient loués, dit-il, voici du poiſſon d'eau douce pour me délaſſer du poiſſon de mer.

Il quitta cet étang, pour paſſer dans un autre endroit où il trouva de nouveaux ſujets d'admiration: c'étoit un bois ſpacieux qui sembloit être le ſéjour de la paix & du plaiſir. Il ſe promena long tems autour, & il jugea qu'il avoit deux milles ou environ d'étendue. Il eut quelque envie d'y entrer, mais il n'oſa s'y haſarder, dans la crainte d'y rencontrer des bêtes féroces dont il pourroit devenir la proye. Après s'être recommandé à la providence, il s'enhardit à y entrer, & ſe trouva au milieu de pluſieurs allées, dont quelques-unes sembloient avoir été plantées au cordeau; elles étoient bordées d'arbres de piment, qui répandoient une odeur délicieuſe. Ici & là, étoient des bouquets d'arbres nains, qui ſervoient d'aſile à des animaux de diverſes eſpèces. A cette vue, il ne put s'empêcher de s'écrier: la nature n'a pas fait cette île pour demeurer déſerte, ſans doute elle la réſervoit pour être l'heureux ſéjour de quelqu'un que le ciel voudroit favoriſer. Les néceſſités de la vie ne ſont pas des ſeules choſes qu'on y trouve, elle fournit des plaiſirs en abondance; les maiſons des rois

même n'ont rien d'auſſi agréable. Seigneur, vous à qui je dois tant de biens, inſpirez-moi la reconnoiſſance qui vous eſt due, ou, pour mieux dire, redoublez-la.

Sur ces entrefaites, la faim & la laſſitude l'obligèrent de retourner au logis, où il fit cuire un morceau de ſa morue, avec quelques racines, & bouillir les herbes qu'il avoit apportées. Quant à ces dernières, elles ſe trouvèrent toutes de différens goûts, & toutes excellentes. Quelques-unes avoient le goût des artichauts, d'autres celui des aſperges, d'autres celui des épinards. Cette nouvelle eſpèce de nourriture excita en lui de nouveaux ſentimens de reconnoiſſance. Que puis-je ſouhaiter davantage, s'écria-t-il? Je ſuis ſeul maître d'une contrée fertile, qui produit, en abondance, viandes communes, gibiers, poiſſons d'eau douce & de mer; les herbes & les racines y ſont d'un goût excellent; il n'y a point d'eau dans le monde qui égale celle que je bois. En un mot, il ne me manque que la pompe & le luxe, c'eſt-à-dire, qu'un attirail inutile & incommode. Je n'aurai, ni une table ſervie par un habile cuiſinier, ni des matelas garnis d'ouate molle & fine: mais auſſi je n'aurai point ces maux qui ſont le fruit de la délicateſſe & de la molleſſe: la goutte, le manque d'appétit, les maux

de tête, cette foibleſſe de corps, qui rendent les riches plus à plaindre que les pauvres.

En faiſant ces réflexions, il s'aviſa qu'il étoit plus de midi, & réſolut d'aller, l'après-dinée, de l'autre côté du rocher, pour voir la mer & pour chercher des huîtres. Il s'arma d'un grand bâton pour ſe conduire, & pour fouiller dans les creux du roc, & prit ſa culotte, qu'il boutonna, pour lui ſervir de ſac. Etant arrivé à un endroit du rocher où il n'avoit pas été encore, il y vit, à quelque diſtance, quelque choſe qui reſſembloit à de la toile, & qui ſe trouva être la grande voile d'un navire avec un morceau de la vergue. Voilà les triſtes effets de l'ambition & de l'avarice des hommes, dit-il à la vue de ce ſpectacle. Non contens de ce que la nature nous donne, nous courons les mers à travers mille dangers, pour lui arracher de nouveaux biens, qui ne ſauroient nous rendre heureux. Heureux celui qui ſait faire ce que Dieu veut, & vouloir ce que Dieu fait: c'eſt le comble de la ſageſſe & de la félicité. Il reconnut alors, à une de ſes jarretières, qu'il avoit employée, faute d'autre choſe, pour attacher la voile en divers endroits, que ce qu'il voyoit étoit un reſte de ſon naufrage, & non pas une pièce du naufrage de quelqu'autre. Il ſe mit enſuite à déchirer la voile en pièces,

il en fit plusieurs rouleaux pour les porter avec moins de peine, & s'en alla chercher des huîtres dans les creux du rocher.

Il avoit à peine fait quarante pas, qu'il trouva dans un endroit enfoncé du rocher, une caisse que la violence de la dernière tempête y avoit jettée. Ce qu'il voyoit étoit toujours pour lui un sujet de réflexions utiles. O mon Dieu, que je vous ai d'obligations, s'écria-t-il ! arrivé dans cette île inaccessible sur les aîles de la providence, & porté entre les bras de la mort, je suis maintenant dans une heureuse & tranquille abondance des seuls biens qui sont nécessaires à l'homme. Quand même ce coffre seroit plein d'or ou de diamans, je suis au-dessus de ces faux biens, ils ne sauroient me servir ; je le prendrai, puisque votre providence me l'envoie : peut-être pourrai-je l'employer à soulager quelque infortuné qu'un malheur semblable au mien pousséra dans mon île. En même tems il voulut le lever pour l'emporter dans sa cabane ; mais l'ayant trouvé trop pesant, il se contenta de prendre quelques pièces de la voile, avec une petite quantité d'huîtres, & il alla chez lui prendre sa hache pour ouvrir le coffre.

Des habits & du linge furent la première chose qu'il y rencontra ; il les rejetta comme

inutiles pour lui ; il trouva enſuite un rouleau de pluſieurs feuilles de parchemin timbré. Ceci étoit deſtiné à devenir l'inſtrument des loix, & peut-être de l'injuſtice, dit-il en lui-même : pour moi, j'en ferai un meilleur uſage, & j'y écrirai les miſéricordes du ſeigneur ; ainſi ces mêmes feuilles qui auroient été peut-être la ruine de quelques perſonnes, deviendront un recueil de leçons utiles pour bien des gens. Au fond de la caiſſe, étoit un barillet d'eau-de-vie, un fromage de Cheſter, une bouteille de cuir pleine d'encre, un paquet de plumes & un canif. Ces derniers meubles lui firent plaiſir, parce que, deſtitué de livres, il ſe trouvoit en état d'en faire un lui-même, qui lui rappelleroit, dans ſes vieux jours, les aventures de ſes premières années. Pour le brandevin & le fromage, il héſita s'il s'en chargeroit, craignant que l'uſage de ces drogues, qu'il avoit oubliées, ne lui fît ſouhaiter d'en avoir encore davantage : ce qui étoit déſormais une choſe impoſſible. Il les prit enfin, réſolut de ne s'en ſervir que dans les beſoins preſſans, pour les faire durer davantage, & en même-tems pour ne s'y accoutumer point trop.

Lorſqu'il eut chez lui ces différens meubles, il ſe mit à rédiger ſon journal, qu'il pouſſa depuis ſa huitième année juſqu'au 15 de ſep-

tembre de l'année 1675, qu'il trouva ce coffre. On en a déja vu la première partie. En voici maintenant la seconde.

S'étant rappellé, dans la mémoire, un de ſes ſonges, qui l'avertiſſoit de ſe précautionner contre les rigueurs de l'hiver prochain, & la ſaiſon étant déja avancée, il ramaſſa une bonne quantité de broutilles & de racines, environna les dehors de ſa maiſon d'un mur de terre graſſe, & le couvrit, par en-haut, de ces broutilles, pour le garantir de l'humidité. A cet ouvrage, il en fit ſuccéder un autre qui n'étoit guères moins néceſſaire. Comme il trouvoit de tems en tems des huîtres & autres coquillages ſur le rocher, il conſtruiſit un pont ſur le lac pour le traverſer en hiver, ſans être obligé de le paſſer à gué, comme il avoit fait durant l'été. Ces deux choſes l'occupèrent trois jours entiers.

Le dix-huit ſeptembre au ſoir, comme il s'étoit retiré dans ſa hutte, après avoir mis la dernière main au pont, qu'il avoit compoſé de deux troncs d'arbres qui s'étendoient d'un rivage du lac à l'autre, avec pluſieurs branches moins groſſes, bien ſerrées enſemble, couchées deſſus en travers, il s'éleva tout-à-coup un orage épouvantable, accompagné d'éclairs continuels & de tonnerres dont les échos du rocher

augmentoient

augmentoient le bruit en le répétant en mille endroits. Dans ces triſtes momens, où la ſolitude redoubloit ſa frayeur, le pauvre Quarll auroit bien voulu être à portée des ſecours humains, & peu s'en falloit qu'il ne commençât à ſe défier de la providence. C'eſt ainſi qu'il paſſa une nuit qui lui parut d'une longueur extrême.

Le lendemain, le ſoleil ſe leva pur & ſerein, & ſa chaleur acheva de diſſiper les reſtes de l'orage. Quarll charmé du retour de cet aſtre, & de la ſérénité du tems, ſe leva pour aller voir s'il ne pourroit point découvrir les ravages de cette tempête, il ne vit rien qui ne le réjouit autant qu'il l'étonna. Elle n'avoit fait de mal qu'aux habitans de la mer, c'eſt-à-dire, que les flots agités par le vent avoient jetté à terre en quantité des merlans, des maquereaux, des harengs & d'autres poiſſons grands & petits, ſans compter je ne ſais combien de coquillages d'eſpèces différentes ; c'étoit là l'unique dommage. On peut bien juger que notre Solitaire n'en témoigna pas beaucoup d'affliction : au contraire, après avoir remercié Dieu, qui employoit en ſa faveur juſqu'aux orages, qui font tant de tort aux autres hommes, il prit autant de poiſſon qu'il en pouvoit embraſſer pour le porter chez lui, & revint chercher le

reſte à diverſes repriſes : il n'y eut pas juſqu'aux coquillages qu'il ne fût mettre à profit. Il deſtina les uns à lui ſervir de caſſerolles & de poëlons, les autres à lui ſervir de plats & d'aſſiettes, & les derniers à lui tenir lieu de ſceaux pour conſerver de l'eau, ou pour mettre ſon poiſſon dans la ſaumure, en un mot, en l'eſpace d'un jour, il ſe vit fourni de proviſions & de vaiſſelle autant qu'il lui en falloit.

Cependant, n'en pouvant plus de tant de voyages, qu'il lui avoit fallu faire, pour apporter le poiſſon dans ſa cabane, ce qui lui avoit pris une journée entière; il s'aſſit ſur ſa chaiſe, & remarqua le barillet de brandevin couché à terre à côté de lui. D'abord ſa foibleſſe le tenta d'en prendre quelques gouttes dont il avoit beſoin pour ſe remettre de ſa laſſitude ; la réflexion qu'il fit ſur les dangereux effets de cette liqueur, le fit balancer quelque tems, & il n'y eut que la néceſſité preſſante qui l'emporta à la fin. Il ne put éviter le malheur qui arrive à tant d'autres, ce qu'il ne vouloit boire que comme un cordial, lui parut en l'avalant une liqueur agréable, une goutte l'invita à en boire une autre, le plaiſir que cette boiſſon lui cauſoit lui en fit oublier la nature ; enfin le pauvre Quarll, qui depuis près de trois mois n'avoit bû que de l'eau, étourdi de la force du bran-

devin, s'endormit avec le barillet sur sa cuisse, d'où il roula à terre, & se répandit jusqu'à la dernière goutte.

On peut juger combien le pauvre Solitaire en avoit pris, puisqu'il ne se réveilla que le soir d'un autre jour, sans pouvoir juger s'il avoit dormi vingt-quatre heures ou quarante-huit heures. La première chose qui le frappa, fut la perte de son eau-de-vie, dont il se réjouit ensuite, après avoir songé que cette liqueur lui auroit peut-être fait un jour plus de mal que de l'enyvrer simplement: il ne se consola pas de même d'avoir oublié l'ordre des jours de la semaine. Cet accident fut cause qu'il ne pût continuer son journal, il se réduisit à lui donner la forme de mémoires; il s'apperçut, en outre, qu'il ne pourroit observer le jour du sabbat, puisqu'il ne savoit plus quand il arrivoit. Fatale liqueur, que m'as-tu fait faire, s'écria-t-il? c'est toi qui donne lieu chaque jour à tant de débauches, de meurtres, de blasphêmes. Mais j'ai tort de m'en prendre à toi. L'eau-de-vie prise avec modération ranime le cœur affoibli, elle réveille les esprits languissans, elle réchauffe le sang glacé, elle rend à l'estomac sa vigueur épuisée, elle est utile en diverses sortes de maux, soit extérieurs, soit intérieurs. C'est ma faute d'avoir abusé de cette

eau bienfaiſante : puiſque j'ai trop écouté ma ſenſualité, je conſacrerai le jour marqué par mon péché au jeûne & à la prière, & il ſera pour moi le jour du ſabbat. J'eſpère que je ne ferai point un crime en agiſſant de la ſorte, d'autant plus qu'il n'eſt rien moins que certain que le jour de ſabbat, inſtitué par l'égliſe, ſoit le même que Dieu conſacra au repos après la création.

Il ſe rendit enſuite en cet endroit où le rocher étoit plein d'échos, & paſſa le reſte du jour à leur faire répéter les louanges de Dieu, ainſi qu'il avoit réſolu de le faire exactement deux fois par jour.

Le lendemain matin, après avoir mangé une tranche de fromage de Cheſter, avec quelques racines qui lui ſervoient de pain, il ſe mit à ſaler ſon poiſſon, dont il mit à part ce qu'il crut pouvoir manger frais, & fit ſécher le reſte, excepté ceux qu'il laiſſa tremper dans la ſaumure : ce furent ſes derniers travaux de cet été.

Comme l'hiver approchoit, & que le tems devenoit froid & humide, ne pouvant plus aller ſe promener, il employa ſon loiſir à embellir ſa vaiſſelle, c'eſt-à-dire, ſes coquilles. Il y en avoit qui égaloient les nacres de perles pour la beauté ; il les lava & les polit, afin

qu'elles ſerviſſent d'ornemens à ſa cabane, autour de laquelle il les rangea ſur des appuis d'oſier entrelaſſé comme étoit ſa chaiſe : ces ouvrages, qui prennent beaucoup de tems ſans donner beaucoup de peine, étoient ce qu'il lui falloit pour paſſer l'hiver ; en effet, il en eut bon beſoin, car les vents impétueux & preſque continuels, la neige, la grèle, la gelée ; tout contribua à rendre cette ſaiſon inſupportable ; & il fallut même qu'il fît un balai de bruyères pour détourner la neige de ſa maiſon, qui, autrement, en auroit été fort endommagée.

Imaginez-vous quelle fut ſa joie lorſque le ſoleil commença un peu à réchauffer l'air, & à ranimer la nature comme engourdie par le froid. Il profita des premiers beaux jours pour ſortir de la priſon où l'hiver l'avoit condamné, pour réveiller ſes eſprits, qu'une vie auſſi ſédentaire & auſſi renfermée faiſoit comme croupir. Après avoir paſſé quelque tems à conſidérer la verdure naiſſante du gazon & des arbres, & à écouter le ramage mélodieux d'une infinité d'oiſeaux de diverſes eſpèces, il lui prit envie d'aller voir la mer. Je ne décrirai point les divers objets qui le frappèrent ; je parlerai ſeulement d'une baleine que le vent avoit jettée ſur le rocher. Elle étoit d'une grandeur extraordinaire, & elle étoit

morte faute d'eau ; il trouva qu'elle avoit plus de trente verges de longueur, & qu'elle étoit groſſe à proportion. Une infinité de petits poiſſons nageoient autour d'elle, & ſembloient ſe réjouir de ſa mort. C'eſt ainſi que les ſujets opprimés ſe réjouiſſent de la chûte d'un tyran, dit-il en lui-même ; combien a-t-il fallu que ce monſtrueux animal ait dévoré de ces petits poiſſons pour parvenir à une groſſeur auſſi énorme ? En même tems, il coupa quelques tranches de la baleine, qu'il jetta aux poiſſons, en leur diſant : nourriſſez-vous aujourd'hui d'un monſtre que vous avez nourri tant de tems, & enſuite il alla chercher des huitres dans les concavités du rocher.

J'ai déjà dit, que dans ſes courſes il avoit toujours un long bâton, pour aſſurer ſes pas ſur le rocher, & pour fouiller dans les trous qu'il y remarquoit. Il trouva, par le moyen de cet inſtrument, un trou dans lequel il y avoit pluſieurs huitres : il ne s'agiſſoit plus que d'avoir un inſtrument pour les prendre, car il n'oſoit, par le froid qu'il faiſoit, ſe haſarder à entrer dans l'eau, & les ramaſſer avec la main. D'un autre côté, ſes uniques outils étoient un couteau & une hache, qui ne pouvoient lui rendre en cette occaſion le ſervice dont il avoit beſoin, c'eſt-à-dire, lui ſervir à percer un trou